
BQX
7385
.C47
IMS



SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

TOME PREMIER

Imprimatur :

Fr. Albertus Lepidi,

O. P. S. P. Ap. Magister.

Imprimatur :

Jos. Ceppetelli,

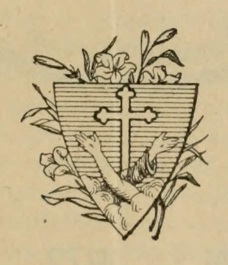
Archiep. Myren. Vices. Geren.

VIE
DE
SAINT FRANÇOIS
D'ASSISE

PAR

LE P. BERNARD CHRISTEN D'ANDERMATT
Ministre général de tout l'Ordre des Capucins

DEUXIÈME ÉDITION
Traduite par un Tertiaire de Saint-François

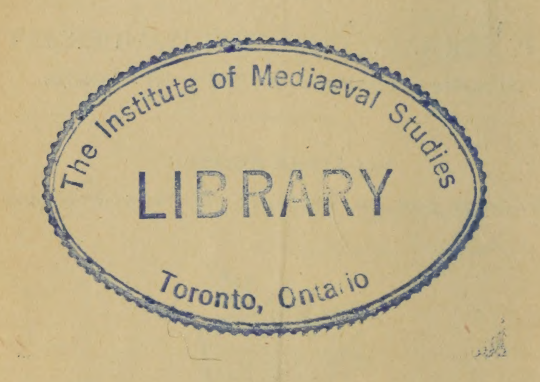


PARIS

ŒUVRE
DE Sᵗ-FRANÇOIS D'ASSISE
5, RUE DE LA SANTÉ, XIIIᵉ

LIBRAIRIE
CHARLES POUSSIELGUE
15, RUE CASSETTE, VIᵉ

1901


The Institute of Mediaeval Studies
LIBRARY
Toronto, Ontario

AVANT-PROPOS

La première édition de la vie de saint François a été épuisée plus rapidement que je ne l'espérais ; je ne désirais pas faire une histoire critique, mais une biographie édifiante du Saint. Il en est de même maintenant ; je ne veux discuter avec personne ni réfuter qui que ce soit. Ce à quoi je tenais, ce à quoi je tiens encore davantage aujourd'hui, c'est de raconter la vie de saint François d'après les sources les plus anciennes et les plus authentiques, et d'après les résultats les plus récents des recherches historiques ; de telle sorte que mon travail n'ait rien à craindre des investigations scientifiques. Thomas Célano, les Trois Compagnons, saint Bonaventure et Bernard de Besse, sont les sources principales auxquelles j'ai puisé.

La Chronique de Wadding m'a servi pour relier les faits et pour compléter ce qui manque chez les premiers biographes. Elle représente la tradition. Par ailleurs, les Bollandistes m'ont aidé à interpréter les sources et la tradition, mais je ne me suis pas attaché aveuglément ni à Wadding ni aux Bollandistes ; plus d'une fois j'ai exprimé mon opinion personnelle, quand je croyais être dans le vrai.

Partout où j'ai utilisé d'autres auteurs, ce qui a eu lieu fréquemment dans cette biographie, je les ai cités consciencieusement.

J'ai laissé de côté deux nouvelles productions sur

saint François ; la Legenda di S. Francesco, *parue à Rome, en 1899, et le* Speculum perfectionis, *de M. Paul Sabatier, Paris 1898 ; la première, parce que la critique ne s'est pas encore prononcée sur elle, et que personnellement je considère cette œuvre comme apocryphe ; et la seconde, parce qu'elle est inexacte en plusieurs points et qu'elle revêt trop le caractère d'un écrit de parti pour avoir été composée par le Fr. Léon et pour contenir la vraie légende de saint François* (1).

Je ne me suis pas non plus servi des ouvrages protestants. Chose singulière ! Il n'a jamais paru en Allemagne une biographie catholique du Pauvre d'Assise, détaillée et supportant la critique. Les Allemands ne connaissent saint François que par les traductions d'ouvrages modernes écrits par les protestants. Les vies de ce Saint par Hase, Thode et Sabatier, sont connues dans toute l'Allemagne. Ces auteurs se sont adonnés à l'étude de notre bienheureux Père avec zèle et enthousiasme, et lui ont consacré leur temps et leurs labeurs ; malheureusement ils ont travaillé dans un sens hostile à l'Église. Non seulement ils ont dépouillé ce héros de la foi de tout surnaturel, parce que eux-mêmes ne croient ni à la grâce ni au miracle, mais ils le placent sur la même ligne que les hérétiques du moyen âge, avec Valdo et les autres. Ils le transforment en libre-penseur, en fondateur de l'apostolat laïque, en précurseur de la Réforme. Ils se servent de lui pour mieux combattre le Pape, l'Église, les instituts religieux, la foi et la vie catholiques, en sorte que la lecture de ces livres

1. L'ouvrage n'est pas nouveau. Sabatier prétend être le premier à l'avoir publié ; mais, avant lui, il en existait déjà six éditions différentes.

devient dangereuse pour des chrétiens ordinaires. Dans sa vie de saint François, Sabatier mène, au moins indirectement, une véritable campagne contre l'Église et la foi catholique ; c'est pourquoi son livre a été mis à l'index. Nos revues devraient y regarder de près avant de recommander de pareils ouvrages sans réserve, sans observation et sans rendre les lecteurs attentifs à leur esprit antichrétien.

Et maintenant, je laisse aller avec confiance cette deuxième édition ; elle est meilleure et plus complète que la première. Suivant les prescriptions d'Urbain VIII, je déclare que je me soumets entièrement au jugement de la sainte Église romaine. J'ai déféré avec joie mon travail à la censure du Maître du Sacré-Palais dont l'approbation, conformément à la constitution de Léon XIII, Officiorum ac munerum, *dispense de toute autre approbation épiscopale.*

Daignent Marie et saint François bénir l'ouvrage et le rendre utile pour un grand nombre.

Rome, le 24 avril 1900, en la fête de saint Fidèle de Sigmaringue.

L'AUTEUR.

EXTRAIT DE L'AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Dès ma jeunesse, François, le séraphique, fut l'objet de ma vénération et de mon amour. Je lisais et relisais avec plaisir sa vie sainte et celle de ses disciples. Plus tard, ma vocation et le devoir pro-

fessionnel m'amenèrent à m'occuper plus particulièrement de sa vie. Dans ce but, je fis des extraits de son histoire, et je recueillis des notes intéressantes, partout où je pus en trouver.

Le 2 février 1870, je pris la plume pour écrire une courte biographie de saint François à mon usage personnel. Je travaillai avec zèle et application pendant deux ans, et j'arrivai à produire un manuscrit assez volumineux, que je laissai reposer pendant plus de vingt-cinq ans. Après ce laps de temps, je repris l'œuvre et je la complétai à l'aide des connaissances acquises et des expériences faites dans cet intervalle.

C'est dans ces conditions que j'offre la vie de mon séraphique Père à la publicité, encouragé par l'approbation de mes amis et de mes confrères, ainsi que par le jugement bienveillant de la censure romaine. Puisse ce livre paraître sous la protection de Marie et avec la bénédiction de saint François. Qu'il instruise, édifie, console et entraîne beaucoup d'âmes à la poursuite de la perfection et de la sainteté. Dans ce but, j'ai glissé dans le récit des applications morales. Puisse cet ouvrage faire connaître le Pauvre d'Assise à des milliers de lecteurs, le leur rendre cher et précieux, et par là, procurer la gloire de Dieu et de la sainte Église!

Rome, le 29 novembre 1898.

L'AUTEUR.

Vie de saint François d'Assise

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE, NAISSANCE ET BAPTÊME

(1182)

Assise, petite ville de l'Ombrie, s'étage gracieusement sur les contreforts du mont Soubase, au milieu du territoire beau et fertile de la vallée de Spolète; elle est devenue immortelle par deux noms : François et Claire. Aujourd'hui encore les débris de temples païens, de voûtes, de colonnes antiques, d'inscriptions et de bains témoignent que la ville, dans les siècles qui précédèrent l'ère chrétienne, avait une certaine importance. Au moyen âge, elle joua un rôle comme place forte, ainsi que le prouvent ses remparts et ses tours, et la citadelle de la Rocca Maggiore, qui domine les environs et d'où l'on jouit de la vue la plus magnifique sur toute la vallée.

Aujourd'hui, Assise est solitaire et déserte, sans mouvement et sans commerce; seule l'arrivée des pieux pèlerins rend de temps en temps la vie à ses murailles démantelées et à ses

longues rues ; ce sont les pieux étrangers venant visiter les lieux qui furent habités par François et Claire, et où reposent aujourd'hui leurs cendres. L'intérieur ne paraît pas avoir beaucoup changé depuis le temps de François ; mais la cité, vue de loin, offre un aspect presque majestueux grâce aux grands édifices élevés à l'honneur des deux saints. Jusqu'à nos jours, Assise faisait partie des États pontificaux ; actuellement elle est soustraite à son possesseur légitime, le Pape, et gémit sous le joug d'un gouvernement révolutionnaire (1).

Ce fut dans cette ville que s'établit le grand-père paternel du Saint, Bernard Moriconi, appelé Bernardone par les habitants du lieu ; il y continua le commerce de draps qu'il avait commencé avec son frère, à Lucques, sa ville natale. Les Moriconi ne comptaient pas dans la noblesse, ainsi que le prétendent quelques biographes, par excès d'amour pour François ; mais ils étaient des négociants très riches et considérés, et ils pouvaient prétendre aux brillantes alliances et aux relations dans le monde (2).

Pierre, fils de Bernardone, auquel les biogra-

1. Pour plus de détails sur Assise, voir A. CRISTOFANI, *Storia della città d'Assisi*, 1875. — LIPSIN, *Compendiosa historia vitæ S. Francisci*, Assisi, 1756.

2. D'après Octave Spader, évêque d'Assise (1698-1715), les Moriconi, originaires de la Toscane, s'étaient fixés dans la ville riche et industrielle de Lucques, où ils tinrent un commerce important. Leurs richesses et leur influence leur valurent d'être anoblis avec le temps, ce qui donna occasion à des auteurs postérieurs de considérer François comme issu de noblesse. — OTTAVIO D'AS-

phes du Saint ne donnent que le nom de Bernardone, épousa Pica (1); de cette union naquit François, leur premier enfant, le 26 septembre (2) 1182 (3), sous le pontificat de Lucius III et le règne de Frédéric Barberousse. Ange fut le nom du second fils. Pica eut d'autres enfants, car les « Trois Compagnons » (4) disent que celle-ci aima François plus que ses autres enfants. Suivant quelques auteurs, la descendance d'Ange s'éteignit dès la troisième génération; d'après Wadding (5), au contraire,

SISI, *Lumi Serafici di Portioncula*, Venet. 1701. — Dans son histoire d'Assise, Cristofani place l'origine de Bernardone à Assise même. Cf. p. 78.

1. Les biographes du Saint ne mentionnent ni le lieu d'origine de Pica ni sa situation sociale. Depuis le XVII[e] siècle, Pica est presque généralement considérée comme une Française et comme une Provençale, issue de la célèbre famille des Bourlémont. Claude Frassen dit expressément (*Règle du Tiers-Ordre de la Pénitence*. édit. 1694, p. 272) que, de son temps, le contrat de mariage de Pica et de Bernardone se trouvait encore dans les archives de la famille de Bourlémont. Nous ne rechercherons pas si Pica fut ou non Française; mais il paraît invraisemblable qu'elle fût Provençale et de la famille de Bourlémont, car, d'après de sérieux auteurs, on ne trouve aucune trace de cette famille en Provence, au XII[e] siècle.

2. D'après la tradition locale.

3. D'autres auteurs parlent de 1281. Mais, dans ses *Laudibus B. Francisci*, c. VIII, Bernard de Besse dit que François mourut en 1226, dans la quarante-cinquième année de son âge. Le décès ayant eu lieu le 3 octobre, après le coucher du soleil (soit le 4 octobre), il s'ensuit que François était né en 1182, avant le 3 octobre.

4. *Tres socii*, c. I, n. 9.

5. WADDING, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 3, n. 2-4. — Ce chroniqueur dit au n. 3 du même ouvrage, qu'il ne trouva rien sur la famille maternelle de François, mais

il y avait encore, en 1534, plusieurs Moriconi à Assise, mais dans un tel état de pauvreté que la charité des fidèles devait subvenir à leurs besoins.

Ainsi qu'il arrive souvent pour les saints, la naissance de François fut entourée de circonstances remarquables. Cette naissance a tant d'analogies avec celle du Sauveur qu'on se demande involontairement comme autrefois : « Qu'adviendra-t-il de cet enfant (1)? » Le moment de la délivrance approchait pour Pica. Ses souffrances se prolongeaient depuis plusieurs jours, elles étaient si vives qu'on craignait pour la vie de la mère et de l'enfant. La pauvre femme se trouvait dans le moment le plus critique pour une jeune mère : sa vie était en danger; l'enfant

il donne de la manière suivante la généalogie du côté paternel : Le grand-père de François était Bernardone Morico; le père, Pierre Bernardone, qui avait un plus jeune frère du nom d'Ange. Bernardone eut, de Pica, François et Ange. Wadding ne donne pas les noms des autres enfants; les connaissait-il? (*Tres socii*, c. 1, n. 9.) Ange eut deux fils : Picard, qui ne se maria pas, et Jean, de qui naquit Ciccolus (petit Jean). Ciccolus eut quatre fils et deux filles : François, qui devint Frère-Mineur et Gardien de Saint-Damien (les Frères s'y trouvaient pour le service de l'église et pour la direction spirituelle des Clarisses); Pierre, qui mourut sans avoir été marié : Bernard, qui eut de sa femme un fils appelé Jean, et Antoine (Rodolphe le nomme Ange), qui devint aussi Frère-Mineur et enseigna la théologie à Paris, d'après Rodolphe, et à Pérouse (Perisii), d'après Wadding. Les deux filles de Ciccolus furent Françoise, qui se maria, et Claire, qui fut religieuse et devint abbesse de Saint-Ange in Pancio. Nous ne pouvons aller plus loin dans la descendance de Pierre Bernardone. — Cf. CRISTOFANI, vol. I, p. 78 et suiv.

1. LUC, I, 66.

qu'elle portait dans son sein était menacé d'être frustré de la grâce du baptême ; Bernardone, son époux, était loin d'elle, en France (1), et elle ne devait plus le revoir. Quelles angoisses pour une épouse et pour une mère ! Mais le Ciel eut pitié d'elle. Un pèlerin vint s'informer de l'état de la malade ; puis il déclara qu'elle ne serait délivrée qu'en se rendant dans une étable, et que le nouveau-né, au lieu d'être enveloppé d'étoffes précieuses, devait être posé sur le foin et la paille. Malgré le peu de confiance que pouvaient inspirer les conseils d'un inconnu, on transporta Pica dans l'étable attenant à la maison, elle y fut délivrée sans autre assistance (2).

O profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu, nous écrions-nous ici avec l'Apôtre (3) ; que vos jugements sont incompréhensibles et vos voies impénétrables ! Déjà, dans sa naissance, vous vous rendez conforme celui qui vous ressemblera dans toute sa vie. Voici sur sa couche cet enfant mystérieux, faible et sans force comme tout autre enfant ; on s'étonne, on est dans l'admiration, des questions se succè-

1. A cette époque, la France et l'Italie faisaient un commerce important d'étoffes précieuses, de broderies d'or et d'argent et de fourrures. Du côté de l'Allemagne, la voie commerciale passait par Bozen dans le Tyrol, dont les foires étaient renommées. D'après une tradition très ancienne, François visita ces foires comme jeune marchand, et il aurait servi la messe dans l'église des saints Ingénu et Erard. — Cf. *Feuilles du Tirol*, 1857, p. 391.

2. WADDING, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 3, n. 8.

3. Rom., 11, 33.

dent sur son avenir, mais elles restent sans réponse. Dieu seul sait à quoi il l'a destiné.

L'étable dans laquelle naquit François, fut transformée plus tard en chapelle et reçut le nom de *San Francesco il piccolo :* Saint François le Petit. Cette étable porte encore aujourd'hui cette inscription :

Hoc oratium fuit bovis et asini stabulum,
In quo natus est Franciscus mundi speculum.

Cette chapelle était l'étable du bœuf et de l'âne,
Où naquit François, le miroir du monde.

Durant la nuit de la naissance, de pieux pèlerins entendirent, dit-on, des voix angéliques chanter dans la chapelle de la Portioncule; un homme aurait parcouru les rues de la ville en répétant sans cesse ces mots : « Paix et bien, paix et bien (1)! » et dans le même temps, un possédé aurait déclaré que l'enfer tout entier était épouvanté de l'apparition de cet enfant et qu'il chercherait à le faire mourir (2).

Pica avait donné à son fils la vie du corps : elle devait lui faire recevoir, par le baptême, la vie de l'esprit et de la grâce, la vie en Jésus-Christ et en son Église; on le porta à la cathédrale de Saint-Rufin (3). Pendant la cérémonie, un in-

1. Bartholm. de Pisis, *L. Conform.*, tract. X, p. 2.
2. Wadding, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 4, n. 1.
3. Saint Rufin, évêque, mourut martyr vers l'an 236. Assise lui doit surtout d'avoir été convertie à la foi chrétienne; c'est pourquoi il a été honoré jusqu'à nos jours comme patron de la ville. L'église de Saint-Rufin, devenue

connu se présenta pour être parrain. Son aspect avait-il quelque chose d'extraordinaire? avait-on gardé le souvenir reconnaissant du pèlerin qui avait prédit l'heureuse délivrance de la mère? Je ne sais. Toujours est-il que cet étranger fut agréé. Durant la cérémonie, son regard resta constamment fixé sur l'enfant, et lorsqu'elle fut terminée, il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu, sans laisser d'autre trace que celle de ses genoux qui s'étaient imprimés dans le marbre (1). Aujourd'hui encore on montre aux pèlerins, qui les vénèrent, ces empreintes, ainsi que les fonts baptismaux de la cathédrale d'Assise; et de nos jours, comme au temps de François, tous les enfants des diverses paroisses de la ville sont baptisés à Saint-Rufin. Les fonts de baptême portent l'inscription suivante : « *Questo è il fonte dove fu battezato il Serafico Padre Francesco :* Ces fonts sont ceux dans lesquels fut baptisé le séraphique Père François. »

Une autre circonstance contribua à faire regarder François comme un enfant doué de faveurs spéciales. Dieu, qui l'avait introduit dans le monde par des messagers mystérieux, fit également connaître d'une manière mystérieuse, à ceux qui en avaient la garde, l'importance de leurs devoirs à son égard. En effet, lorsque François revêtu de l'innocence baptismale eut

cathédrale du temps de l'évêque Hugo (1036-1059), fut reconstruite à plusieurs reprises et modernisée; le portail seul serait celui de l'origine.

1. Wadding, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 4, n. 1.

été rapporté à son heureuse mère et déposé dans ses mains, un nouvel étranger se présenta qui sollicita vivement la faveur de le voir et de l'embrasser; lorsqu'il l'eut obtenue, il le prit doucement, le baisa et fit le signe de la croix sur son épaule droite; puis, levant les yeux au ciel, il dit d'un ton solennel : « Sachez que cet enfant sera grand devant Dieu et qu'il atteindra un tel degré de sainteté qu'il méritera d'être placé au rang des hommes les plus parfaits. Les démons le poursuivront; ayez donc soin qu'il ne devienne pas leur proie par votre faute. » Et pendant qu'il remettait l'enfant à sa place, il ajouta : « Aujourd'hui sont nés dans cette ville deux enfants, l'un, celui que je tenais, sera un grand saint, et l'autre deviendra un grand pécheur (1). » Puis il disparut.

Quels tressaillements de joie aura suscités cette prophétie dans le cœur de Pica et de quelles espérances son âme aura-t-elle été inondée ! Au surplus, toutes les mères, alors même qu'aucune prophétie ne leur présage de grandes choses pour leurs enfants, se livrent aux plus joyeuses espérances (2).

1. *Tres socii*, c. I, édit. Pisaur. 1831. — Le *Codex Vaticanus* porte : « Hodie in isto vico duo pueri nati sunt, quorum unus, scilicet iste, de melioribus, alter vero de peioribus mundi erit. » Les adversaires du Fr. Elie, que nous apprendrons à connaître plus tard, pressentent déjà dans cet enfant le futur novateur, bien qu'Elie ne soit pas né à Assise.

2. Les plus anciens biographes de François ne disent rien des deux premiers étrangers qui auraient apparu à sa naissance et à son baptême. Notre garant pour cette

Le lecteur peu familiarisé avec la vie de notre Saint, serait porté à croire que l'enfant reçut au baptême le nom de François. Il n'en fut rien. Aucun saint n'avait encore porté ce nom, et, par conséquent, il ne pouvait lui être imposé. Comment donc lui fut-il donné, et quel est celui qu'il reçut au baptême ? Quant au nom de François, quelques biographes prétendent qu'il l'aurait reçu plus tard, à cause de la facilité avec laquelle il maniait le français. Cette allégation est à peine fondée, les Trois Compagnons le remarquent expressément : le Saint aimait à parler le français, toutefois il ne le parlait point avec perfection, facilité et pureté (1). D'où vint donc le nom de François ? Les mêmes Compagnons rapportent qu'à son retour de France, Bernardone avait éprouvé une joie inexprimable lorsque Pica lui avait présenté et mis dans les bras l'enfant, gage de leur affection et de leur

circonstance est Wadding, il mérite toute notre confiance comme annaliste consciencieux ; cependant il n'a écrit que d'après la tradition et d'après les auteurs postérieurs à cette tradition. Nous ajoutons foi à la tradition locale passée tout entière dans les croyances du peuple catholique, ainsi qu'aux apparitions, mais sans leur attribuer une valeur historique autre que celle de la légende. En revanche, le récit de l'apparition de l'étranger après le baptême mérite toute créance, car il provient d'un contemporain de François, Nicolas d'Assise, gardien à Spolète, qui l'apprit de sa mère Marguerite, parente et amie intime de Pica. — Voir là-dessus *Act. S. S.*, Oct., t. II, p. 558.

1. « Libenter lingua gallica loquebatur, licet ea recte loqui nesciret. » (*Tres socii*, c. 1, n. 10.) A cette époque la langue française était très usitée dans les jeux et les tournois.

fidélité conjugales. En souvenir de l'heureux événement, qui avait eu lieu durant son voyage en France, il aurait donné à son fils le surnom de *Francesco* ou François.

Le nom véritable du baptême fut celui de Jean-Baptiste (1). Ainsi l'avait voulu Pica, par vénération pour ce Saint, que François, durant sa vie, honora lui-même beaucoup.

Jean! combien ce nom convenait à François qui, ainsi que le précurseur, s'efforça d'attirer les âmes à Jésus-Christ, en prêchant de parole et d'exemple la pénitence. Combien, à cause de cela, nous aimerions à lui donner ce nom! Cependant combien par ailleurs nous regretterions que le nom de François ne figurât pas au catalogue des saints, puisque le héros du Christ l'a sanctifié et que l'Église l'a approuvé; sous ce nom, de grands saints ont marché dans le chemin de la perfection, des princes et des rois s'en sont parés : aussi François reste et restera le nom de notre Saint.

1. *Tres socii*, c. 1, n. 1. « Ioannes prius vocatus est a matre, a patre vero tunc redeunte a Francia, in cuius absentia natus erat. Franciscus est postmodum nominatus. » Il ressort de Thomas Célano (*Vita II*, p. I, c. 1) que Jean-Baptiste fut le nom complet de François. Il dit expressément que Pica ressemble à sainte Elisabeth, « tam impositione nominis ad filium, quam et spiritu prophatali », et de François lui-même, il raconte que pour la fête de saint Jean-Baptiste, « super omnium sanctorum festum ducebat, cuius dignitatis nominis mysticæ virtutis impressit sibi vestigium ». Cf. *etiam* BERNARD A BESSA, *de Laudibus S. F.*, c. 1.

CHAPITRE II

JEUNESSE DE FRANÇOIS

(1182-1202)

Purifié par l'eau du baptême, fortifié par la grâce de l'Esprit-Saint, François ressemblait à une jeune plante qui réclame les soins les plus attentifs. Il fallut de longs jours pour qu'elle vînt à fleurir, à porter des fruits et à remplir le monde de ses parfums. Pendant quelque temps même, il sembla qu'elle ne dût jamais arriver à la maturité de la perfection chrétienne et de la sainteté. Cette plante fut confiée aux soins de Pica et de Bernardone.

Pica était une femme de grande piété, de grande vertu (1) et d'une parfaite honnêteté (2). Elle nourrit et soigna l'enfant avec l'amour le plus tendre, et s'efforça d'écarter de lui tout ce qui aurait pu nuire à son corps et à son âme. Elle le considérait comme un gage de la bonté divine, comme un don du ciel, dont elle aurait à rendre compte un jour. Avec le lait maternel, elle lui communiqua le sens du bien et l'amour de la vertu, elle vécut à ses côtés en le gardant, le protégeant et priant

1. *Tres socii*, édit. Pisaur., c. 1, l'appellent : « Matrem honestissimam. »

2. Célano, *Vita II*, p. I, c. 1 : « Totius honestatis amica quoddam virtutis insigne præferebat in moribus. »

pour lui; elle tenait à élever François pour le ciel, et ne perdait pas de vue les paroles du mystérieux étranger lui recommandant de ne pas contribuer par sa propre faute au malheur de son fils.

Heureux l'enfant qui prend de bonne heure l'habitude du bien, et plus heureux s'il possède une mère qui le surveille avec sollicitude, surtout au moment où apparaissent les mauvais penchants. Pica reconnut et utilisa ce moment dans la vie de François; elle posa ainsi le fondement de la vertu et de la sainteté futures de son fils.

Bernardone paraît s'être moins préoccupé de l'éducation familiale; toutes ses pensées allaient aux choses extérieures; ses efforts, ses actions avaient pour but d'augmenter les richesses et l'éclat de sa famille. Placé à la tête d'une maison importante dont les relations commerciales s'étendaient au delà de l'Italie, favorisé par le ciel d'un héritier, Bernardone s'adonnait uniquement aux choses du temps, contrairement aux paroles du Sauveur: « Ne vous amassez point de trésors sur la terre, où la rouille et les vers rongent, et où les voleurs fouillent et dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel (1). »

Les années d'enfance du Saint n'offrent rien de particulier; du moins les historiens sont muets à cet égard. Encore jeune, il fréquenta

1. MATTH., VI, 19, 20.

l'école Saint-Georges, dans la ville (1), où sous la direction de prêtres, il acquit les connaissances élémentaires, et reçut probablement l'enseignement du latin (2) ; ceci semble résulter de ce fait qu'au temps de sa conversion, il comprit l'évangile, qu'on lisait en latin à la messe, et s'en fit l'application. Si, dans les dernières années de sa vie, François se déclara un illettré, et même, comme il dit dans son testament, un ignorant, nous n'acceptons ces expressions que de la manière dont nous ajoutons foi aux exagérations des saints, qui cherchent à amoindrir les dons de la grâce et de la nature. Mais il ne reçut jamais une instruction complète en humanités ou en philosophie, et, en ce sens, il pouvait se dire un ignorant.

Pour que l'éducation d'un enfant produise de bons fruits, il faut que la famille, l'école et la vie publique y contribuent; si l'un de ces facteurs vient à faire défaut, la formation en souffre ou même échoue complètement.

D'après le témoignage de Célano cité plus haut et des Trois Compagnons, Pica était une femme vertueuse ; il ne lui manquait certaine-

1. S. Bonav., c. xv, n. 219.

2. Quelques auteurs pensent que François étudia également le français à cette époque. C'est possible. Mais nous croyons qu'il apprit plutôt le français de sa mère, si elle était d'origine française, ou, au moins, de son père qui voyageait en France pour son commerce. Cela explique aussi, comme le disent plus haut les Trois Compagnons (voir p. 9), que notre Saint ne parlait pas le français « *recte* », c'est-à-dire avec pureté et netteté.

ment rien pour la bonne éducation de François. Aussi nous ne doutons nullement que celui-ci ait été élevé chrétiennement à Saint-Georges. En revanche, Thomas Célano nous présente un triste tableau de l'éducation familiale et publique, ainsi que de la jeunesse de ce temps. La jeunesse d'alors, dit Célano (1), ne s'occupait que d'amusements, de plaisirs, de réjouissances, de courses, de jeux, de plaisanteries et de badinages immodérés; l'éducation était pleine d'indulgence, sans force et sans énergie, et même elle portait au mal et au péché, au luxe, à la jouissance, à la dissipation et à la concupiscence. La jeunesse était grossière et turbulente, comme l'époque elle-même. Ce tableau ne diffère pas beaucoup de celui de notre formation actuelle, de notre jeunesse et de notre temps !

Si nous admettons la description de Célano en ce qui concerne la jeunesse et l'éducation d'alors, si nous concédons que François ait souffert de l'influence de ses concitoyens, nous croyons cependant que, dans sa *Vita prima* (2), Célano a dépeint avec des couleurs trop sombres la jeunesse et les parents de François, surtout Pica. Cette opinion se trouve justifiée par le récit des Trois Compagnons et par celui de saint Bonaventure, que nous entendrons bientôt. Au surplus, Célano lui-même s'adoucit

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 1, 2.
2. C'est-à-dire la première biographie.

sur ce point dans sa *Vita secunda* (1), où il nomme Pica un modèle de vertus (2).

Malheureusement, il ne manque pas d'auteurs qui, en parlant de François, ont trop servilement copié Célano, et qui, par là même, ont attribué à leur héros le blâme sévère infligé à l'éducation et à la jeunesse de cette époque ; ils ont même exagéré sa vie joyeuse et turbulente, de telle sorte que le tableau de sa jeunesse en est tout défiguré. Ils ne disent mot ou ne savent rien du ton très différent employé par Célano à l'égard de François et de Pica dans sa *Vita secunda*.

De l'école où il avait acquis quelques connaissances (3), François, quoique très jeune encore, sortit pour embrasser la profession de son père, à laquelle il s'adonna avec zèle et ardeur, et aussi avec habileté (4). Il crût avoir trouvé sa voie dans le commerce, lui que Dieu avait destiné à tout quitter pour entrer en possession du trésor perdu, la pauvreté évangélique.

Le jeune marchand ne tarda pas à se développer dans tout son être. Il possédait de beaux dons naturels (5); il était plein de pétulance et de vivacité italiennes. Habitué aux jouissances et aux aises terrestres de la maison d'un riche négociant, gâté par une mère bonne, mais peut-

1. S. Bonav., c. 1, n. 6.
2. Célano, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 2.
3. S. Bonav., c. 1, n. 6.
4. Célano, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 2.
5. *Tres socii*, c. 1, n. 1 : « Fuit sublimis ingenii. »

être trop tendre, enfant d'une époque sensuelle, et disposant de beaucoup d'argent, il aimait les festins somptueux, les réunions et les sociétés bruyantes, et savait s'y faire valoir. Partout où l'on s'amusait, même follement, de jour et de nuit, il n'y manquait pas. Richement et élégamment vêtu, il parcourait, à la tête de bandes joyeuses, les rues de la ville, chantant et criant, et régalait ses camarades à grands frais. Ce genre de vie exigeait de l'argent. Ses parents voyaient d'un mauvais œil ces dépenses, et pensaient avec raison qu'elles convenaient mieux au fils d'un prince qu'à celui d'un marchand. Mais c'était en vain; François continuait à dissiper de grandes sommes, et Bernardone et Pica y trouvaient leur satisfaction, parce qu'ils étaient riches, qu'ils chérissaient leur fils et qu'ils voyaient avec plaisir que toute la ville d'Assise s'occupait de lui (1). Lorsqu'on reprochait à François ses folles équipées, Pica prenait sa défense, elle était convaincue que la grâce divine ferait quelque chose de bien de son enfant (2).

Cette vanité et cet amour du plaisir, ainsi que la fréquentation des jeunes gens qui ne connaissaient guère d'autre but à la vie que l'amusement et les distractions, auraient pu devenir dangereux pour le jeune homme; mais Dieu, qui, selon la parole de saint Bonaventure (3), l'avait

1. *Tres socii*, c. I, n. I.
2. *Ibid.*, n. 2.
3. S. Bonav., c. I, n. I : « Superno sibi assistente præsidio. »

choisi de toute éternité, le couvrit d'une protection spéciale, et entoura sa jeune âme de qualités qui la tinrent éloignée de la corruption. En effet, François unissait en lui la gaieté naturelle, la liberté et l'aisance des manières avec la décence et la dignité, qui le protégèrent spécialement contre tout ce qui touchait aux mœurs. Ni légèreté ni badinage, ni vanité ni suffisance ne firent jamais jaillir de ses lèvres une parole inconvenante. Il ne répondit jamais aux plaisanteries de mauvais goût, car il détestait de toute son âme ce qui est bas et commun, en particulier ce qui était contraire à la sainte pureté. En outre, il ne connaissait ni l'avidité, ni l'avarice, et se montrait plein d'amour et de condescendance pour le prochain. Il avait pris la ferme résolution de ne jamais parler désavantageusement de qui que ce fût (1).

Cet instinct naturel de bienséance, de réserve et de pudeur, ainsi que ses ménagements et son amour pour ses concitoyens, firent que les habitants d'Assise passèrent sur les imperfections et les fautes de jeunesse de François; volontiers ils crurent qu'il serait appelé par Dieu à quelque chose d'extraordinaire, et que la plénitude des bénédictions et des grâces divines se répandrait un jour sur lui (2). Plusieurs même poussèrent la vénération jusqu'à lui en donner des témoignages publics. Un jour qu'il était somptueusement vêtu, il fit la rencontre

1. *Tres socii*, c. I, n. 3.
2. *Ibid.*, n. 3, 4. — S. BONAV., c. I, n. 7.

d'un homme simple mais éclairé de Dieu, qui retira vivement son manteau, et l'étendit à ses pieds, en disant aux assistants, pendant que François passait : « Ce jeune homme est digne de toute distinction, car il fera bientôt de grandes choses et sera honoré de tous les fidèles (1). »

L'histoire nous a conservé de sa jeunesse deux traits qui font connaître son caractère.

Il était d'une bonté extrême pour les pauvres, et se montrait bienfaisant et généreux à leur égard. « Puisque, se disait-il, tu es charitable et prévenant pour les hommes, dont tu ne reçois que de vaines et passagères faveurs, n'est-il pas juste que pour Dieu, qui récompense libéralement, tu sois bon et charitable envers les pauvres (2)? » Jamais il n'entendit un cri de détresse sans porter secours dans la mesure de ses moyens. Il donnait surtout volontiers quand on le sollicitait pour l'amour de Dieu. Un jour, cependant, qu'il était occupé, un pauvre vint lui demander l'aumône pour l'amour de Dieu. Il le repoussa; mais, reconnaissant sa faute, il se dit en lui-même : « Si ce pauvre avait prié au nom d'un comte ou d'un baron distingué, tu lui aurais donné, mais combien plus tu aurais dû l'écouter pour le Roi des rois, pour le Seigneur et Maître de tous. » Et il rappela le mendiant, lui remit une riche aumône, et prit la résolution de ne plus jamais opposer

1. S. Bonav., c. 1, n. 8.
2. *Tres socii*, c. 1, n. 3.

un refus à ceux qui imploreraient sa charité au nom de Dieu (1).

L'amour des pauvres n'était pas simplement chez lui, comme chez beaucoup, un sentiment naturel de bienveillance et de compassion; il les aimait surtout en Dieu et pour Dieu; de là sa résolution de ne jamais repousser le nécessiteux, qui demanderait la charité pour l'amour de Dieu. La compassion naturelle n'est ni méritoire, ni chrétienne, cependant elle fait souvent que Dieu a pitié des hommes compatissants, et leur accorde des grâces qu'il refuse au contraire à ceux qui sont sans pitié et sans miséricorde. La vie journalière nous offre à cet égard de nombreux exemples.

Le trait suivant de sa jeunesse nous fournit encore un témoignage de son caractère enjoué, de son amabilité et de son amour du prochain. C'était en 1202, Assise et Pérouse, villes voisines, mais rivales, se faisaient la guerre. Pérouse, plus forte qu'Assise, appartenait au parti gibelin ou des Hohenstaufen; Assise, au parti guelfe ou du Pape. Ces divisions entretenaient la lutte entre les villes d'Italie et compromettaient leurs intérêts particuliers. Dans son jeune enthousiasme pour sa ville natale, François marcha contre Pérouse; il fut fait prisonnier et incarcéré avec quelques-uns de ses concitoyens. La captivité fut dure et se prolongea pendant une année. Les prisonniers

1. *Tres socii*, c. 1. — S. Bonav., c. 1, n. 7.

eurent à supporter toutes sortes de maux. Les privations, et surtout le manque de liberté dépriment le corps, le cœur et l'intelligence; ils enlèvent le courage et rendent maussade et triste. Les prisonniers de Pérouse, dont un se faisait remarquer par son méchant caractère et ses mauvaises dispositions, en firent l'expérience. François seul garda sa gaieté et ne fut point accablé par les souffrances; il plaisantait et riait comme de coutume. Ses compagnons de captivité s'en étonnèrent et lui en firent des reproches; il leur répondit avec un aimable entrain : « Pour qui donc me prenez-vous? Je serai encore honoré par le monde entier »; il continua à se montrer joyeux, de telle sorte qu'il exerça sur eux la meilleure influence, et les détourna de la tristesse, du découragement et des querelles. Il s'intéressa plus particulièrement au prisonnier qui, par son fâcheux caractère, était à charge à tous, l'amena à de meilleurs sentiments et le réconcilia avec les autres captifs (1).

A la fin de l'année 1203, François, rendu à la liberté, revint à Assise et se remit au commerce. Il avait alors vingt et un ans accomplis.

1. *Tres socii*, c. 1, n. 4. — Pour la guerre de Pérouse avec Assise, voir Bonazzi, *Storia di Perugia*, t. I, c. v, p. 261, et Cristofani, l. I, p. 90 et suiv.

CHAPITRE III

A LA BIFURCATION DE LA ROUTE

(1204-1205)

Qu'adviendra-t-il de cet enfant, de ce jeune homme, doué de qualités si brillantes mais si dangereuses, qui boit à longs traits à la coupe des plaisirs, et qui porte cependant la marque évidente de l'élection divine? Ce qu'il en adviendra? L'histoire va nous le dire.

François était appelé à de grandes et nobles destinées. Dieu avait sur lui des vues spéciales; il voulait en faire un grand fondateur d'ordre, un des plus grands apôtres des peuples, un réformateur de la vie morale et religieuse parmi les nations chrétiennes, un puissant soutien de l'Église, un saint extraordinaire, une merveille de la grâce; il voulait, par l'impression des stigmates, en faire sa plus fidèle image.

François lui-même se sentait appelé à quelque chose de plus élevé et de meilleur qu'à de folles équipées à travers les rues d'Assise, ou qu'à de royales parades. Il voulait devenir célèbre, et, dans ce but, il saisira toute occasion pour acquérir quelque gloire mondaine, ainsi que nous le verrons bientôt. Tout, et particulièrement Dieu, l'appelaient vers les choses élevées. Il entendit cet appel, mais pendant

longtemps il ne le comprit pas et l'interpréta mal.

A peine revenu de captivité, François tomba gravement malade ; il fut tellement affaibli que, durant la convalescence, il ne put se traîner à travers la maison paternelle qu'à l'aide d'un bâton.

Les maladies sont la marque des miséricordes divines ; elles sont des grâces naturelles qui disposent à la réception des grâces surnaturelles. Elles montrent la vanité et la fragilité des biens terrestres, détachent le cœur de la matière, et obligent l'homme à lever les regards vers celui qui est le maître de la santé et de la maladie, de la vie et de la mort.

L'épreuve de la maladie procura ces bienfaits à François. Sur son lit de douleur, il se prit à réfléchir pour la première fois sur sa vie légère et désordonnée. Il fut si pénétré du néant des choses terrestres que lorsqu'il put sortir d'Assise pour se réconforter au grand air, il ne trouva plus aucun charme à la belle nature qui se déroulait devant ses yeux. Il ne comprit pas comment il avait pu aimer ces choses, ni comment d'autres peuvent s'y attacher. Il ne se comprit plus lui-même. « Pour la première fois, dit Thomas Célano (1), il s'estima de peu de valeur. » La conversion était commencée.

Cependant, les maladies seules rendent rarement les hommes meilleurs ; elles passent et,

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. I, n. 3.

avec elles, disparaissent en grande partie les impressions morales qu'elles avaient procurées, mais elles servent dans l'avenir de points de départ à l'action de la grâce. Il en fut ainsi pour François. A peine rétabli, il retomba dans ses rêves de grandeur et de puissance mondaines, et son cœur s'éprit de nouveau de tout ce qui lui avait déplu auparavant (1). La maladie ne laissa en lui d'autre trace qu'un plus grand amour pour les pauvres ; il devint plus généreux à leur égard. C'est ainsi qu'il rencontra un jour un homme d'armes, dont le vêtement misérable lui inspira une grande pitié. Il se dépouilla aussitôt de ses somptueux habits, les donna au malheureux, et se sentit joyeux de l'avoir tiré du besoin et de la honte (2).

Dieu, qui rémunère abondamment le bien fait au prochain, récompensa François de sa noble action en lui envoyant, la nuit suivante (3), un songe mystérieux. Il eut, en effet, la vision d'un grand palais (4), rempli d'armes marquées du signe de la croix ; les murs et les parois étaient ornés de boucliers et d'autres attributs guerriers. Étonné, il demanda pour qui étaient ces

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 3.
2. *Tres socii*, c. 1, n. 5. — S. Bonav., c. 1, n. 8.
3. S. Bonav., c. 1, n. 9.
4. S. Bonav., *ibid.* — *Tres socii*, *ibid.* — Toutefois Célano dans sa *Vita I*, p. I, c. 1, n. 5, dit que François vit la maison paternelle remplie d'armes brillantes ; mais dans sa *Vita II*, p. I, c. 1, il parle, lui aussi, d'un « palatium spaciosum », et non plus de la maison paternelle.

armes, il lui fut répondu que tout cela était pour lui et pour ses soldats. Dieu voulait lui faire connaître par là qu'il l'avait appelé à son service sous l'étendard de la croix. Mais François, trop pénétré des idées terrestres, trop ébloui par un vain mirage, ne comprit pas l'appel divin. Il s'affermit dans ses visées ambitieuses, dans son dessein de devenir un homme de guerre célèbre (1), et, au lieu de saisir le vrai sens de la vision, il se crut destiné par le Très-Haut au service des armes, il espérait ainsi réaliser son rêve de grandeur humaine. L'ardeur juvénile, le courage et les occasions ne lui manquèrent pas.

Le moyen âge se distingua par un sentiment de foi vive et profonde et par une grande corruption de mœurs; par de nobles aspirations vers l'idéal et par de viles passions ; par un héroïsme qui sacrifie tous les biens de la terre pour Dieu, la religion et la patrie, et par des inimitiés et des cruautés qui sont la honte de tous les sentiments humains et chrétiens. La haine et les hostilités divisaient les individus, les corporations et les cités ; celui qui l'emportait en violence à la guerre devenait le plus puissant, et cherchait à conquérir des pays et à subjuguer les populations vaincues.

L'Italie, en particulier, était à cette époque le théâtre des luttes les plus acharnées et des conquêtes les plus injustes.

1. S. Bonav., c. 1, n. 9.

Chaque ville était une forteresse, et chaque cité guerroyait contre sa voisine pour les motifs les plus futiles. La péninsule était divisée en deux partis : celui du pape et celui de l'empereur. D'une part, les guelfes, d'autre part, les gibelins; cela suffisait pour créer les haines et les luttes sanglantes. Et ce que l'Italie ne ruinait pas elle-même, les étrangers se chargeaient de l'achever : Allemands, Français, Espagnols envahissaient ce beau pays et s'en disputaient la possession; et même, les Italiens du nord fondaient de temps en temps sur les régions plus riches et plus fertiles du midi pour s'en emparer.

A Assise, un chevalier riche et valeureux se disposait à partir pour la Pouille (1), afin de combattre aux côtés de Gautier III, comte de Brienne (2); celui-ci défendait avec succès les droits de sa femme Albéria, fille aînée de Tancrède, sur Tarente, et les droits d'héritage de Frédéric II, pupille du Pape, sur la Sicile, contre l'Allemand Markwald de Anwailer, qui s'était emparé injustement de ce royaume, et en briguait la couronne.

A la fin de la nuit où il avait eu le songe mystérieux, François se leva dispos et convaincu

1. *Tres socii*, c. 1, n. 5.

2. Tancrède, roi de Sicile, mourut en 1194. Il n'est pas certain, mais il est vraisemblable que Gautier de Brienne fut le noble seigneur au service duquel François voulut se mettre. Les premiers biographes ne donnent pas son nom. Gautier mourut, le 11 juin 1205, des suites d'une blessure reçue au siège de Sarno.

qu'il allait au-devant d'un brillant succès ; il se sépara de ses parents et de ses amis en leur disant : « Je sais que je deviendrai un grand prince (1). » Le premier jour, il arriva jusqu'à Spolète ; mais Dieu, comme autrefois pour Saul, sur le chemin de Damas, vint au-devant de lui et le détourna pour toujours de ses projets guerriers. François fut pris d'une légère indisposition. Pendant la nuit, une voix lui demanda amicalement quelle était son intention ; et, après qu'il eut exposé ses desseins, elle lui dit : « Lequel des deux peut te faire le plus de bien, le maître ou le serviteur, le riche ou le pauvre ? — C'est le maître et le riche, répondit-il. — Pourquoi donc, reprit la voix, délaisses-tu le Seigneur pour le serviteur, et le Dieu très riche pour l'homme misérable ? »

François ne sachant plus que répondre, s'écria comme Paul : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Et le Seigneur lui répliqua : « Retourne dans ta ville natale ; on te dira ce que tu dois faire ; la vision que tu as eue a un sens tout spirituel ; et son accomplissement ne dépend pas de moyens humains, mais de Dieu seul. »

Le matin même, il repartit plein de joie pour Assise, tout désireux de connaître la volonté de Dieu, à laquelle il tenait par-dessus tout (2). Il avait renoncé pour toujours au titre d'un héros ou d'un prince du monde.

1. *Tres socii*, c. I, n. 5.
2. S. BONAV., c. I, n. 10.

Les railleries et les risées ne furent sans doute pas épargnées à notre guerrier, au retour de sa campagne d'un jour. Mais bientôt lui-même et ses concitoyens oublièrent l'incident ; les camarades et les amis se groupèrent de nouveau autour de lui et le remirent à leur tête, afin qu'il payât les frais de leurs folies (1). Très bon, jeune et léger, François accepta de nouveau cette charge, et fit immédiatement préparer un grand festin, comme il avait coutume de faire précédemment. Après le repas, les convives formèrent un cortège à travers la ville ; François le suivit comme roi, portant à la main un bâton en guise de sceptre. Pauvre roi et pauvre héros ! Cependant, ne lui envions pas cette joie. C'est son dernier triomphe dans le monde, c'est un adieu inconscient et solennel.

Il figura comme roi, mais il ne mêla pas sa voix aux chants de ses compagnons, et il resta en arrière, plongé dans de sérieuses réflexions. Tout à coup, il tomba en extase ; il n'entendit, ne vit et ne sentit rien ; il ne put ni parler ni se mouvoir. Il fut enivré de la douceur céleste qui inonda son cœur, et qui domina les sens de telle sorte qu'il n'aurait pu, ainsi qu'il l'avoua plus tard, se déplacer, lors même qu'on l'eût coupé en morceaux. Lorsque les camarades remarquèrent son immobilité, ils se rapprochèrent de lui et virent avec effroi le changement qui s'était opéré en lui. L'un d'eux lui demanda : « A quoi

1. *Tres socii*, c. 1, n. 7.

avez-vous songé pour ne pas nous suivre? Peut-être pensiez-vous à prendre femme ? — Vous avez deviné juste, répondit-il ; la pensée m'est venue de choisir une fiancée dont la noblesse, la richesse et la beauté surpassent tout ce que vous avez jamais vu. Elle est sans égale en beauté et en sagesse (1). »

Cette fiancée très pure, dont parle ici François, était, selon la remarque de Thomas Célano (2), la religion; et les Trois Compagnons ajoutent qu'elle est plus noble, plus riche et plus belle que la pauvreté (3). Les camarades se prirent à rire ; toutefois, François n'avait pas parlé de lui-même, mais il s'était exprimé selon l'inspiration de Dieu (4).

Dans cette vision, le jeune homme contempla deux beautés inconnues de lui jusqu'alors : la religion et la pauvreté. Il voulait et devait s'unir avec les deux. La fiancée véritable, épouse et patronne de notre Saint, fut, selon son propre témoignage, la pauvreté, c'est-à-dire le total renoncement et l'absolue privation de tout ce qui est terrestre et passager. Il la trouvait belle, il s'unit à elle pour la vie, il l'aima et lui fut fidèle jusqu'à la mort.

L'autre fiancée, la religion, était plus belle, plus parfaite que la pauvreté. Mais il lui était déjà uni par le saint baptême et par son éduca-

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 7.
2. *Ibid.*
3. *Tres socii*, c. 1, n. 7.
4. *Ibid.*

tion chrétienne. Si donc il la prenait aussi comme épouse, cela voulait dire que jusque-là il avait trop peu connu et aimé Dieu, et qu'il avait trop peu recherché son union, et que, par conséquent, il voulait dès lors être à Lui et n'appartenir qu'à Lui. Il ne trouva que plus tard l'exacte expression de cette union, dans les mots : « *Deus meus et omnia :* Mon Dieu et mon tout. »

A la bifurcation de la route, François avait pris son chemin ; il voulait être à Dieu. Il s'agissait maintenant de donner des preuves de courage, de sacrifice et de persévérance dans la voie adoptée. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

CHAPITRE IV

LA CONVERSION DE FRANÇOIS

(1205-1206)

Dès que François eut compris la grandeur de la religion, cette fiancée divine, il se méprisa lui-même et dédaigna tout ce qu'il avait aimé jusqu'alors (1) ; il se retira de plus en plus du tumulte du monde et des affaires, et s'efforça de régler son intérieur à l'imitation de Jésus. Presque chaque jour, il consacrait de longues heures à la prière, à laquelle le portait la suavité spirituelle qu'il y goûtait fréquemment (2).

Les douceurs et les consolations dans la prière sont l'appât dont Dieu se sert pour attirer les âmes adonnées aux joies des sens, afin de les amener à se détourner plus volontiers des satisfactions mondaines. Il y a dans ces consolations un fond de sensualisme dont l'âme, appelée à se donner entièrement à Dieu, doit se débarrasser peu à peu. Mais, au début de la conversion, ce genre de consolation est nécessaire. L'âme y fait un échange de délectations ; elle ne possède pas encore le courage et la force de quitter le monde et soi-même pour le seul amour de Dieu. Le Maître le sait bien ; aussi traite-t-il avec une véritable douceur le novice de la vie spirituelle.

1. *Tres socii*, c. 1, n. 7.
2. *Ibid.*

L'amour du prochain, et, en particulier, l'amour des pauvres, s'accrurent chez François avec l'amour de Dieu. Partout où il rencontrait des nécessiteux, il leur donnait largement; et si pour l'instant l'argent lui faisait défaut, il leur distribuait ses vêtements et son linge. Il profitait surtout de l'absence de son père pour se montrer bienfaisant à l'égard des malheureux. Un jour que Bernardone était éloigné, il servit la table avec tant d'abondance que Pica, étonnée, lui demanda pour quels hôtes il la préparait ainsi; il répondit que c'était pour les pauvres, parce qu'il s'était proposé de donner l'aumône à tous ceux qui la lui demanderaient au nom de Dieu. La pieuse mère ne fit aucune opposition.

Mais François assistait avec une particulière sollicitude les prêtres et les églises délaissées; dans ces dernières, il remplissait souvent les plus bas offices, et les pourvoyait de l'huile et des ornements indispensables. Il éprouvait plus de bonheur à donner que les pauvres n'en ressentaient à recevoir.

Quel changement dans ce jeune homme! Tandis qu'autrefois, à la grande désolation de ses parents, il quittait souvent la table, sans s'être rassasié, pour suivre ses turbulents camarades, maintenant il trouve sa joie à servir des prêtres et à être entouré de pauvres (1). Pica, seule dans la maison, remarquait avec joie la transformation de son fils.

1. *Tres socii*, c. 1, n. 9.

Dès lors celui-ci parla à plusieurs reprises d'un trésor qu'il avait trouvé, d'une perle précieuse qu'il voulait acquérir ; la noble fiancée, qu'il avait contemplée dans la vision, ne disparut plus de son souvenir (1). Il soupirait après elle, il l'aimait ; il ne lui manquait que le courage pour l'acquérir. Il était comme un jeune homme passionnément épris d'une vierge, à laquelle il n'ose déclarer son amour parce qu'il se croit indigne d'elle et qu'il craint d'être rebuté. Et cependant notre converti veut et doit s'unir avec elle, avec la religion, avec Dieu. Comment réalisera-t-il ce projet ?

Le meilleur moyen lui parut être le mépris de tout ce qui est terrestre. Suivant la parole de l'Évangile : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce que, à eux, appartient le royaume du ciel (2) », il voulut acheter le ciel par la pauvreté. Et comme il reconnut en elle le vrai trait d'union avec Dieu, le désir lui vint de se trouver complètement étranger et inconnu dans quelque ville, où il pût échanger ses précieux vêtements contre les haillons d'un pauvre et mendier pour son propre entretien. Une occasion se présenta bientôt de le faire.

Il alla en pèlerinage à Rome, probablement à la fin de l'année 1205, au tombeau des Princes des Apôtres Pierre et Paul. Arrivé dans la Ville éternelle, il fut très attristé de voir que des

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 6. — *Tres socii*, c. 1, n. 8, 12. — S. BONAV., c. 1, n. 10.
2. MATTH., V, 3.

fidèles ne donnaient que de modiques aumônes à l'église. Il se dit en lui-même: « Puisque le Prince des Apôtres est digne de toute vénération, comment se fait-il que ces gens donnent si peu à l'église où repose son corps ? » Et plein d'une sainte indignation, il jeta une poignée d'argent dans le tronc des offrandes placé près de l'autel (1). Puis, après avoir satisfait sa dévotion auprès du tombeau, il sort du sanctuaire, échange secrètement ses habits contre ceux d'un mendiant, se mêle aux indigents placés aux portes pour implorer la piété des fidèles, et sollicite lui-même, en langue française, la charité pendant toute une journée (2).

Quel spectacle ! François, qui récemment encore se plaisait dans le tumulte des fêtes et le luxe des vêtements, est maintenant confondu, en haillons, avec les mendiants, et il en ressent un grand bonheur ! Que ne peut la grâce sur un cœur qui s'ouvre à elle ! Dans son panégyrique, Bossuet (3), citant ce trait, s'écrie : « Voyez, il se mêle parmi les pauvres qu'il sait être les frères et les bien-aimés du Sauveur. Il fait son apprentissage de cette pauvreté généreuse à laquelle son Maître l'appelle, il goûte à longs traits la honte et l'ignominie qui lui a été si agréable ; il se durcit le front contre cette molle et lâche

1. *Tres socii*, c. I. n. 10, disent qu'il a jeté l'argent « per fenestram ». — Célano (*Vita II*, p. I, c. IV) dit : « jactat in loco ». Nous admettons que ce fut un tronc.
2. S. Bonav., c. I, n. 14.
3. Bossuet, Panégyrique de saint François d'Assise.

pudeur du siècle, qui ne peut souffrir les opprobres, bien qu'ils aient été consacrés en la personne du Fils de Dieu. Ah ! qu'il commence bien à faire profession de la folie de la croix et de la pauvreté évangélique. »

Plein de joie d'avoir soutenu victorieusement l'épreuve à laquelle il s'était soumis, François retourna à Assise, après avoir repris ses propres vêtements (1). Il était maintenant persuadé que Dieu le réclamait pour son unique service, mais il ignorait encore sous quelle forme et dans quelle condition. A partir de ce moment, il vécut davantage dans la prière et dans les œuvres de charité chrétienne.

L'abondance de lumière intérieure que l'Esprit-Saint donne à une âme, ainsi que le nombre et la grandeur des sacrifices qu'il exige d'elle, est la mesure la plus exacte des progrès réalisés dans la vie spirituelle. Si nous appliquons cette règle à François, nous dirons qu'à cette époque, sa vie spirituelle était encore incomplète ; cependant elle était déjà très développée, car il ne manquait ni de lumières ni de consolations, non plus que de rudes épreuves et de tentations.

Un dimanche qu'il était plongé dans la prière, une voix lui dit : « François, si tu veux te soumettre à ma volonté, il faut que tu haïsses et que tu méprises tout ce que tu as aimé jusqu'ici. Si tu te décides à agir de la sorte, tu trouveras amer et insupportable ce qui t'avait paru jus-

1. *Tres socii*, c. 1, n. 10.

qu'alors doux et agréable (1). » Cette invitation divine à mépriser toute joie sensible fut pour lui un ordre sacré.

A peine eut-il pris la résolution d'obéir, qu'il fut soumis à une rude épreuve. Étant à cheval dans les environs d'Assise, il fit la rencontre d'un lépreux (2). Il éprouvait un profond dégoût pour la lèpre et les malheureux qui en étaient atteints ; il ne leur faisait jamais l'aumône lui-même, et il chargeait quelqu'un de la leur remettre ; lorsqu'il était obligé de passer devant la demeure d'un lépreux, il détournait la tête et se bouchait le nez. Quand il fut en présence du lépreux, toute sa nature se révolta. Que faire ? Éviter le malheureux et manquer ainsi à la promesse récemment exprimée ? Non, il ne le devait pas ! Il surmonta sa répugnance, mit pied à terre, donna une pièce d'argent au lépreux, lui baisa la main, reçut le baiser de l'infortuné, puis remonta à cheval et s'éloigna la joie au cœur. Le fait se passa dans une plaine où la vue s'étendait au loin ; François se retourna pour revoir le mendiant ; mais celui-ci avait disparu (3). Notre Saint continua sa route en remerciant Dieu d'avoir bien voulu, sous la forme d'un lépreux, accepter de lui une aumône, et il renouvela l'engagement de combattre et de vaincre sur-le-champ tous les mouvements de la nature, de se mépriser lui-même, et

1. *Tres socii*, c. I, n. 11.
2. *Ibid.*
3. S. Bonav., c. I, n. 11.

de s'efforcer uniquement de s'unir avec Dieu. A partir de ce moment, il devint et resta le serviteur, le bienfaiteur, l'ami et le père des lépreux (1).

A cette époque, il se retirait volontiers dans une grotte située aux environs d'Assise (2), pour s'entretenir librement avec Dieu, dans la prière et dans les larmes. Personne ne pouvait être témoin de sa dévotion et des divines consolations qu'il recevait en ce saint lieu, pas même un jeune homme de son âge (3), qui s'était attaché à lui, et auquel il disait qu'il avait trouvé un trésor, qu'il ne pouvait montrer en ce moment (4).

Le démon voyait avec dépit les grands progrès du Saint ; aussi chercha-t-il, par des tentations, à le détourner de ses pieux exercices. Il y avait alors à Assise une femme vieille et bossue, qui inspirait de la répugnance et de l'effroi

1. *Tres socii,* c. I, n. II.
2. Aujourd'hui encore on montre, près d'Assise, une grotte qui serait, dit-on, celle où François se retirait.
3. Des auteurs pensent que ce jeune homme fut le Fr. Elie, auquel François, durant sa vie, garda une particulière amitié. Ce sont surtout les adversaires du Frère Elie qui émettent cette opinion, afin de pouvoir accuser plus tard celui-ci d'avoir abusé de cette amitié pour nuire à François et à l'Ordre, en ce qui concerne la Règle et ses rigueurs. Nous ne croyons pas que cet ami de jeunesse fut Elie. Elie exerçait les professions de matelassier et de maître d'écriture (SALIMBENE, *Chronic.*, p. 402). Reste à savoir si François, le jeune riche, aurait pris pour ami un matelassier?
4. CÉLANO, *Vita I,* l. I, c. I, n. 6. — *Tres socii,* c. I, n. 12.

à tous ceux qui la voyaient. Le diable se présenta à François et le menaça de le rendre semblable à cette vilaine créature, s'il n'abandonnait ses dévotions. La menace était trop sotte. Le nouveau converti reconnut sans peine le père du mensonge, et ne lui répondit qu'en redoublant de zèle dans la prière (1).

Une autre tentation exposa François à un plus grand danger. Il souffrait beaucoup en ce moment; les pensées et les impressions les plus diverses se heurtaient dans son cœur et dans son esprit. Intérieurement il brûlait d'amour pour Dieu ; il ne pouvait déguiser au dehors ce qui se passait dans son âme. Il se repentait amèrement d'avoir péché et d'avoir offensé Dieu. Il regrettait le passé, pleurait le présent et craignait l'avenir, ne sachant pas s'il pourrait résister au mal et persévérer dans le bien (2). Le souvenir de sa vie folâtrait dans son imagination, tantôt lui causant de l'angoisse et du découragement, tantôt lui souriant et le caressant. Ces combats sont le partage de tous ceux qui veulent se convertir à Dieu sincèrement. Pour lui, l'épreuve fut si forte qu'il en dépérit, et parut changé en un autre homme (3).

Quand l'épreuve vient du ciel, Dieu prend pitié du patient et lui accorde des compensations. Il en fut ainsi pour François. Un jour

1. *Tres socii*, c. 1, n. 12.
2. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 6. — *Tres socii*, c. 1, n. 12.
3. CÉLANO, *ibid.*

que, tout contristé et baigné de larmes, il implorait la miséricorde de Dieu, Jésus-Christ lui apparut sur la croix. Cette vue le remplit de consolations célestes et toute tentation disparut. Le souvenir des souffrances de Notre-Seigneur s'imprima dans son âme avec une telle force que depuis lors, ainsi qu'il l'avoua vers la fin de sa vie, la simple pensée de la Passion de Jésus-Christ, ou la vue du crucifix lui faisait verser des larmes abondantes (1). Cette apparition accrut son zèle ; plus encore que par le passé, il s'appliqua à la prière et aux œuvres de pénitence et d'abnégation. Ainsi que le fait remarquer saint Bonaventure, il prit pour lui les paroles de l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et me suive (2). »

Le docteur séraphique (3), parlant de la vie que menait alors François, fait cette observation : A partir de ce temps, il se revêtit de l'esprit de pauvreté, du sens de l'humilité et de l'amour de la piété la plus profonde. Tandis que, dans le passé, il redoutait le contact des lépreux, et même évitait de les regarder, maintenant, pour l'amour de Jésus, il leur rendait avec une pieuse compassion les plus humbles services. Il visitait souvent leurs demeures, leur remettait de larges aumônes, et baisait charitablement leurs mains et leurs lèvres. Il

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. 1, n. 6.
2. Luc, 9, 23.
3. S. Bonav., c. 1, n. 12.

souhaitait aux pauvres mendiants ce qu'il possédait lui-même, et il désirait se donner à eux tout entier. Souvent, quand il n'avait plus rien que ses vêtements, il s'en dépouillait, ou bien encore, il les décousait pour en partager les morceaux. Il secourait aussi, avec le plus grand respect, de pauvres prêtres, et leur fournissait des ornements d'église, prenant ainsi part au service divin et pourvoyant à ses besoins.

Jésus était le Maître (1) de François, son modèle, son guide ; la prière était son moyen d'entrer en rapport avec Dieu ; la mortification et l'abnégation étaient les armes avec lesquelles, sous la conduite de ce chef expérimenté qu'était l'évêque (2), il repoussait les attaques et les coups du démon. C'était la manière de mener la guerre avec bonheur et succès.

1. S. Bonav., c. II, n. 15.
2. *Tres socii*, c. I, n. 10.

CHAPITRE V

FRANÇOIS RENONCE SOLENNELLEMENT A L'HÉRITAGE PATERNEL

(1207)

Il en est de la vie spirituelle comme de la vie naturelle; les bonnes et les mauvaises dispositions, les peines et les joies, les luttes et le calme se succèdent tour à tour. Il en fut ainsi chez François. Il semble avoir joui de quelque repos, et s'être laissé aller de nouveau à la joie et à l'espérance.

Un jour qu'il implorait avec ardeur la miséricorde divine, Dieu l'assura que bientôt il lui ferait connaître ce qu'il aurait à faire. Dès lors il fut si heureux qu'il ne se sentait pas de joie; toutefois il ne voulut confier son secret à personne ; il dit seulement qu'il n'irait plus dans la Pouille, mais qu'il ferait de grandes choses dans sa patrie. Aux amis dont il s'était séparé par la pensée, mais pas encore en fait, à ceux qui avaient remarqué son changement, et qui récemment lui avaient demandé en plaisantant s'il songeait à prendre femme, il répondait d'une manière évasive et sous forme d'énigme (1).

Ainsi qu'il arrive pour les cœurs purs, François trouvait un charme particulier à la con-

1. *Tres socii*, c. 1, n. 13.

templation de la nature. Volontiers il parcourait la campagne, s'abandonnant à ses pieux sentiments et à ses impressions. Un jour qu'il se promenait, il arriva dans le voisinage de la petite église de Saint-Damien, qui menaçait ruine. Il y entra, et se jetant à genoux devant le crucifix, il répéta trois fois la prière suivante : « Grand Dieu, plein de gloire, et vous, mon Seigneur Jésus-Christ, je vous supplie de dissiper les ténèbres de mon intelligence ! Donnez-moi une foi pure, une ferme espérance et une parfaite charité. Faites, ô mon Dieu, que je vous connaisse si bien qu'en toute chose je n'agisse jamais que selon vos lumières et conformément à votre sainte volonté (1). » Pendant qu'il priait et qu'il contemplait avec larmes le crucifix, il entendit une voix venant de celui-ci et disant : « Ne vois-tu pas, François, comme ma maison est en ruine ? Va et répare-la. » Plein d'effroi du voisinage de Dieu, qui lui parlait du haut du crucifix, et tout tremblant, il répondit : « Seigneur, je le ferai volontiers (2). »

Plus haut que cette petite chapelle de Saint-Damien était l'église de Dieu, et elle semblait tomber en ruine. « Une grande corruption de mœurs s'était à la longue introduite dans cette société : formulée en hérésies de diverses natures, elle la menaçait de toutes parts : la ferveur et la piété s'étaient ralenties ; les grandes

1. WADDING, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 4, n. 17.
2. *Tres socii*, c. 1, n. 13. — S. BONAV., c. 2, n. 15.

fondations des siècles précédents, Cluny, Cîteaux, Prémontré, les Chartreux, ne suffisaient plus pour la vivifier, tandis que dans les écoles une aride logique en desséchait trop souvent les sources. Il fallait à la chrétienté malade quelque remède nouveau et souverain; il fallait à ses membres engourdis une secousse violente; il fallait à sa tête, à l'Église de Rome, des bras nouveaux et plus puissants (1). » Jésus s'adressait à François pour cette restauration, ainsi que celui-ci le connut plus tard par une révélation, et le déclara à ses Frères (2); mais dans le moment, il ne songea qu'à cette pauvre église de Saint-Damien. En sortant de là, il remit au prêtre don Pietro qui la desservait (3), un peu d'argent en le priant d'entretenir une lampe devant le crucifix miraculeux, et en ajoutant qu'il lui en donnerait d'autre pour le même but (4).

A la suite de cet entretien, le cœur de François fut si blessé, si endolori au souvenir de la Passion qu'il portait toujours en lui les plaies de Jésus-Christ. Dès lors, il ne cessa de se mortifier avec une telle rigueur que, sur la fin de sa vie, il se crut obligé de demander pardon à son frère le corps. Dès lors surtout, il ne put penser aux souffrances du Sauveur sans répandre d'abondantes larmes (5).

1. Montalembert, *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie,* introduction.
2. S. Bonav., c. II, n. 16.
3. Ainsi le nomme l'anonyme de Pérouse.
4. *Tres socii,* c. I, n. 13.
5. *Ibid.*, n. 14.

Un jour, il se rendait en pleurant et en soupirant à la Portioncule, petite église située hors de la ville. Un homme, qu'il rencontra, lui demanda pourquoi il pleurait. « Je pleure, dit-il, sur les souffrances de mon Seigneur Jésus-Christ ; je ne devrais pas rougir de pleurer pour ce motif en parcourant la terre entière », et le pieux interlocuteur se mit à pleurer avec lui. Les Trois Compagnons (1) disent que, dès lors, il versa à ce sujet des larmes si abondantes et si brûlantes que ses yeux paraissaient comme baignés dans le sang.

François voulait restaurer Saint-Damien ; il se croyait appelé à faire cette œuvre. Mais, pour l'accomplir, il lui fallait de l'argent. Sa résolution fut bientôt prise. Jusqu'à ce jour, l'or et les richesses n'avaient jamais eu à ses yeux aucune valeur, ils ne lui avaient servi qu'à satisfaire les vanités du monde ; mais dorénavant ils devaient lui permettre de combattre la misère, de secourir les pauvres et les malheureux, et de procurer la gloire de Dieu en remettant en bon état les églises et les chapelles qu'il trouverait indignes du service divin. Dominé par ces pensées, il se rendit à la maison paternelle, fit sur lui le signe de la croix (2), prit quelques pièces d'étoffes précieuses, qu'il crut pouvoir prélever comme fils aîné et comme associé de son père, puis il se rendit à cheval à Foligno. Il y vendit à bon prix

1. *Tres socii*, c. I, n. 14.
2. *Ibid.*, c. II, n. 16. — CÉLANO, *Vita I*, lib. I, c. II, n. 8.

le cheval et les étoffes. Réjoui de son succès, il revint à Assise et alla trouver don Pietro dont il baisa la main avec respect, lui remit tout l'argent pour la restauration de son église et lui demanda la permission de rester avec lui quelques jours. Le prêtre, qui ne comprenait pas le changement survenu dans le jeune homme et qui craignait d'être son jouet (1), accueillit la demande de séjour et refusa l'argent, par crainte des parents du donateur. Mais François convaincu que cette somme servirait tôt ou tard à la réparation de l'église, la jeta sur l'entablement d'une fenêtre du sanctuaire. Cependant Pietro ne s'était pas trompé. A peine Bernardone eut-il appris le changement de conduite de son fils et découvert le lieu où il s'était retiré, qu'il se rendit tout en colère à Saint-Damien, accompagné de quelques amis. François s'attendait à cet orage, il s'enfuit devant la colère paternelle et alla se cacher dans un lieu caché, qu'il s'était préparé ou qu'il connaissait (2). Ce refuge était connu de don Pietro et d'un serviteur fidèle de la maison paternelle, qui lui portait secrètement les aliments nécessaires. Pendant qu'il y resta, il pria et jeûna, demandant avec larmes à être délivré de ses persécuteurs, afin de pouvoir travailler,

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. II, n. 9.
2. *Ibid.*, n. 10. — *Tres socii*, c. II, n. 16. — La niche qu'on voit et honore encore à Saint-Damien, et dans laquelle le Saint se serait dérobé aux regards de ceux qui le cherchaient, n'est donc pas d'origine miraculeuse, ainsi que le prétendent quelques auteurs. Les premiers biographes n'en disent absolument rien.

selon son intention, à la restauration de Saint-Damien (1).

Pour pénible que fût cette situation, il y fut cependant très heureux, car durant ce temps, il fut inondé de grâces abondantes. Sa volonté s'affermit dans la prière. Il eut honte de sa crainte ou, comme il pensait maintenant, de sa lâcheté. Il se sentit excité intérieurement à supporter l'outrage et la persécution pour le nom de Jésus-Christ. Au bout d'un mois de la plus sévère réclusion, il reprit le chemin d'Assise, prêt à se livrer aux mains et aux coups des ennemis, sans autre arme que la confiance en Dieu. Cependant en quel état les habitants d'Assise ne le revirent-ils pas! La crainte et la terreur jointes à un dur genre de vie l'avaient complètement transformé; il était amaigri; son visage était pâle et défait. Au lieu d'attribuer ces changements à leurs causes naturelles, on le prit pour un fou; on le suivit en foule, on se moqua de lui, on lui jeta de la boue et des pierres, et on le pourchassa comme une bête traquée. Il supporta virilement cette épreuve, souffrit en silence, en remerciant Dieu, et se trouva heureux d'être humilié pour le nom de Jésus-Christ dans les mêmes rues où peu auparavant il avait été l'objet de louanges et d'hommages (2).

Cette réapparition publique de son fils et ses

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. II, n. 10. — *Tres socii*, c. II, n. 16.

2. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. II, n. 11. — *Tres socii*, c. II, n. 17.

courses par les rues d'Assise ne pouvaient plaire à Bernardone. Aussi, dès qu'il en eut connaissance, se mit-il à sa poursuite, non pour le délivrer, mais pour le molester, et perdant tout sentiment paternel, il l'accabla d'injures et d'outrages, le traîna jusqu'à sa maison, et le jeta dans un réduit obscur. Il l'y tint renfermé pendant plusieurs jours, s'efforçant par des prières, par des menaces et même par des coups à le faire renoncer à sa folle conduite. Mais ce fut en vain. La tenace cruauté de son père ne fit que le fortifier davantage dans sa résolution, de tout souffrir joyeusement pour Dieu (1).

Pica dut être particulièrement peinée de ces tristes dissentiments de famille. Elle ne pouvait contredire son époux; sensée et prudente, elle n'osait attirer inutilement sa colère sur elle, et encore moins se hasarder à adoucir la situation du fils. En femme chrétienne, elle mit sa confiance en Dieu, pria et attendit que le temps lui-même apportât conseil et secours. Ce temps arriva.

Bernardone était absent de la maison. Pica en profita pour essayer de rétablir la paix et de réconcilier entre eux le père et le fils. Avec toute l'affection et la tendresse d'une épouse et d'une mère, elle pria et supplia son fils de renoncer à son singulier genre de vie. Mais François resta inébranlable. L'amour de la mère ne parvint pas à briser l'obstacle que n'avaient pu rompre

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. II, n. 12. — *Tres socii*, c. II, n. 17. — S. BONAV., c. II, n. 17, 18.

les emportements du père. Le jeune prisonnier ne voulait plus obéir qu'à Dieu; c'est ce dont Pica fut dès lors convaincue. Sachant, en sa qualité de chrétienne qu'on doit l'obéissance à Dieu plutôt qu'aux hommes, et que les parents n'ont point le droit de s'opposer à la vocation bien affirmée de leurs enfants, elle cessa ses instances; puis elle défit les liens du captif, ouvrit la porte de la prison et lui rendit la liberté. Ce fut un acte dont l'amour maternel et la crainte de Dieu étaient seuls capables, et qui pouvait avoir pour elle les suites les plus fâcheuses. François remercia Dieu et sa mère de sa délivrance, et retourna à l'église Saint-Damien, son lieu de refuge et son champ de bataille (1).

A peine Bernardone, revenu de voyage, eut-il appris ce qui s'était passé, qu'il fit les reproches les plus amers à sa femme et courut, en exhalant de furieuses menaces, vers Saint-Damien, avec l'intention de réintégrer son fils dans son cachot, ou de l'éloigner d'Assise pour toujours. Le jeune homme, moins effrayé que la première

1. *Tres socii*, c. II, n. 18. — CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. II, n. 13. — On peut admettre presque avec certitude qu'à partir de ce jour, François n'entra plus dans la maison paternelle. Celle-ci fut transformée, en 1615, en une église appelée Chiesanuova (église neuve), et desservie par les Franciscains, dont le couvent est attenant. On y montre encore la porte par laquelle Pica, dans les douleurs de l'enfantement, fut transportée dans l'écurie voisine, et le cachot où François fut renfermé par son père. Une statue représentant le Saint, en jeune homme, à genoux, les mains et les pieds liés, rappelle le souvenir de ces faits.

fois, alla au-devant de son père, et lui déclara sans crainte et avec franchise qu'il était décidé à ne plus servir que Dieu, à n'obéir qu'à Dieu, et qu'il était prêt à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ. Bernardone vit immédiatement qu'il n'y avait plus à lutter contre une volonté si affermie; il réclama l'argent provenant de la vente du cheval et des étoffes; on le retrouva à l'endroit où François l'avait jeté; rentré en possession de cette somme, il fut quelque peu apaisé (1).

Cependant il n'était pas entièrement satisfait, il crut que son fils avait encore d'autres sommes pour les pauvres et pour Saint-Damien. Il le traduisit donc en justice. Les consuls de la ville qui voyaient Bernardone très excité, sommèrent François de comparaître devant eux; mais celui-ci répondit au valet de justice qu'il se sentait libre par la grâce de Dieu, et nullement obligé de se présenter devant la justice séculière, attendu qu'il était devenu un serviteur de Dieu. Les juges savaient bien qu'il n'avait pas encore le droit de réclamer le privilège ecclésiastique, mais ils estimèrent que le différend survenu entre le père et le fils serait mieux réglé par le juge ecclésiastique; en conséquence, ils n'insistèrent pas, et Bernardone s'adressa à Guido Secondi (2), l'évêque de la ville. C'est ce que désirait l'accusé. « Je comparaîtrai devant l'évêque,

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. II, n. 14.
2. Né à Rome, il occupa le siège épiscopal d'Assise de 1204 à 1228.

dit-il, parce qu'il est le père et le pasteur des âmes (1). »

Guido manda le jeune homme et l'accueillit avec bonté. « Votre père, lui dit-il, est fortement courroucé contre vous. Si donc vous voulez servir Dieu, rendez-lui l'argent que vous détenez et qui peut-être a été acquis injustement (2). Dieu ne veut pas que, pour les péchés de votre père, vous employiez au profit de l'Église un bien dont la restitution peut calmer sa colère. Ayez confiance en Dieu, mon fils, agissez franchement et ne craignez rien, car il vous aidera et vous donnera au delà du nécessaire pour la restauration de son église. — Seigneur, répondit François, je rendrai volontiers à mon père, non seulement l'argent, mais encore mes vêtements. » Il se retira alors dans une pièce voisine, se dépouilla rapidement de ses habits, à l'exception du cilice qui le couvrait, rassembla tous ces effets et y joignit l'argent pour être remis à son père, puis il revint dans la salle du jugement, et dit à l'assistance, en présence de l'évêque et du père : « Écoutez tous et comprenez bien; jusqu'à cette heure, j'ai appelé Pierre Bernardone mon père; mais comme j'ai pris la résolution de servir Dieu seul, j'abandonne à mon

1. *Tres socii*, c. II, n. 19.

2. On pourrait entendre par là que ce bien a été peut-être acquis par un commerce illicite. Mais il se pourrait aussi, et cette opinion nous paraît plus vraisemblable, que l'évêque doutait que François eût le droit de disposer librement de la fortune de son père. Ses paroles, en présence du père, s'expliquent ainsi plus facilement.

père l'argent, qui le préoccupe tant, et tous les vêtements que je tiens de lui, afin de pouvoir dire désormais : « Notre Père, qui êtes aux « cieux », et non plus « Père Pierre Bernar- « done » (1). En Dieu seul, j'ai déposé mes trésors, mon espoir et ma confiance (2). »

Jamais un fils ne prit plus solennellement congé de son père; jamais un homme jeune encore ne renonça plus complètement aux biens du monde, et ne se jeta avec plus d'abandon dans le sein de Dieu. Les témoins de cette scène furent profondément émus ; mais Bernardone, exaspéré par la fureur et la douleur, s'empara des habits et de l'argent, et se retira, ne laissant pas même à son fils, au grand scandale de tous, le nécessaire pour couvrir sa nudité. L'évêque, qui connaissait le jeune homme et qui admirait sa fermeté, le serra sur son cœur et le couvrit de son propre manteau jusqu'à ce qu'un de ses serviteurs eût apporté un autre pauvre manteau, dont François se revêtit. L'évêque reconnut un grand mystère dans ce total renoncement (3) à toute chose terrestre, et resta dès lors le protecteur et le soutien de celui qui en avait donné l'exemple; il l'encouragea, l'estima et l'entoura de la plus vive affection (4).

Le jeune homme accepta avec reconnaissance le manteau du serviteur de l'évêque, s'en alla,

1. *Tres socii,* c. II, n. 19. — S. Bonav., c. II, n. 20.
2. S. Bonav., c. II, n. 20.
3. Célano, *Vita I,* l. I, c. II, n. 15.
4. *Ibid.* — *Tres socii,* c. II, n. 20.

fit sur ce vêtement une croix avec du mortier — la pauvreté et la croix devinrent dès lors son partage (1) — et retourna à Saint-Damien avec joie et allégresse (2). C'était au mois d'avril 1207 (3). Il avait alors vingt-cinq ans (4).

Quand François renonça à tous les biens de la terre, à l'héritage de son père, il avait atteint la moitié de sa carrière. Il appelle cette première période une vie de péché. Nous connaissons sa jeunesse, ses imperfections, ses défauts, ainsi que ses prodigalités en vêtements et en festins. Nous reconnaissons que, d'après Célano (5), il surpassa ses compagnons en plaisanteries et en espiègleries, et qu'il prit ainsi de fâcheuses habitudes, qui ne conviennent pas à un jeune chrétien; mais nous ne pouvons reconnaître en lui aucune faute grave, aucun égarement de jeunesse. Le sévère Célano lui-même l'en déclare exempt, et ajoute, ainsi qu'il a été dit plus haut, qu'une grâce particulière l'en avait préservé. Nous savons aussi comment il faut entendre l'expression du Saint : « Pendant que j'étais dans les péchés (6). » Sa vie de jeunesse lui donnait des regrets; il se repentait amèrement de n'avoir pas servi Dieu pendant toute sa vie, et de ne lui avoir pas appartenu cons-

1. S. Bonav., c. II, n. 20.
2. *Tres socii*, c. II, n. 20.
3. Anonym. Perusinus. — Salimbene, *Chron. edit. Parm.* 1857, p. 343.
4. Bernard. a Bessa, *De Laud. B. Fr.*, c. I.
5. Célano, *Vita I*, l. I, c. I, n. 2.
6. Testament de saint François.

tamment. Il en avait plus de chagrin que d'autres n'en ont de leur séparation de Dieu. Lors donc que les biographes parlent de sa conversion, il ne s'agit pas d'une conversion semblable à celles qu'on trouve dans la vie de beaucoup de saints, revenus à Dieu après avoir vécu dans de graves péchés ou dans l'erreur, mais de son éloignement, de son mépris des vanités, des joies, des jouissances dangereuses du monde. C'est montrer un profond repentir d'avoir offensé en quelque manière le bon Dieu, que de rompre entièrement avec le monde pour n'appartenir qu'à lui seul, et le servir dans la pauvreté, l'humilité et la mortification. C'est en ce sens qu'on doit comprendre le mot de conversion dans la vie de notre Saint. Toute autre interprétation serait une grande injustice à son égard.

CHAPITRE VI

FRANÇOIS CHANTE SA VICTOIRE. — IL TOMBE ENTRE LES MAINS DE VOLEURS. — IL SERT LES LÉPREUX A GUBBIO.

(1207)

Après de tels orages, le cœur de François avait besoin de repos. Pour se le procurer, il se retira dans les forêts voisines, et les parcourut en tous sens comme perdu dans son amour. Son cœur débordait en louanges et en cantiques. Il comprenait ce que signifiait la croix placée sur les armes du palais, qu'il avait vu en songe ; il se rendait compte qu'il avait trouvé le véritable trésor, et qu'en habile marchand, il avait découvert la perle d'un prix inestimable; il méprisa donc, comme vain et sans valeur, tout ce qu'offre la terre, il ne retint pour lui que la pauvreté et le dénuement. « Son cœur lui a été pris — *Cor m'è furato* — il n'a plus ni pensée, ni sentiment; tout ce qui est matériel lui répugne; la beauté même lui inspire du dégoût. Il dit adieu à toute joie mondaine, l'amour l'a transformé en un autre homme, il a anéanti ses pensées, ses forces, ses affections d'autrefois, et, afin qu'il puisse posséder le Bien-Aimé tout entier, il ne s'est rien réservé. » C'est ainsi que le savant Gœrres se

représentait les dispositions de notre Saint à cette époque (1).

François jette un regard en arrière sur les liens de la terre qui le tinrent si longtemps enchaîné et qu'il vient heureusement de briser. Il se souvient des instances de ses amis pour le dissuader d'abandonner le monde à la fleur de l'âge, et de s'égarer dans un sombre et nébuleux mysticisme. Il laisse passer dans ses souvenirs les injures populaires supportées pour l'amour de Dieu, et il se sent prêt à ne plus quitter la voie dans laquelle il s'est engagé (2).

Joie, volupté, délices, espérances, projets et présages d'heureux avenir, tout accélère les pulsations du cœur, lui imprime une agitation fébrile et excite puissamment l'imagination. Les natures même non poétiques deviennent alors poétiques, et donnent essor à leurs sentiments dans de joyeuses exclamations; mais les natures poétiques se répandent en poèmes et en chants. Et le cœur déborde d'autant plus que la joie est plus grande et que l'âme est plus pure. Ce fait se rencontre particulièrement chez les saints. Ils furent poètes sinon

1. Nous possédons plusieurs poèmes composés par François; mais, avec le temps, ces œuvres ont subi un classement erroné. On les a rangées en déterminant l'époque de leur composition d'après leur contenu. — Cf. J. GŒRRES, *Saint François d'Assise troubadour*, et *Le Catholique*, année 1826, 4e livraison.

2. Voir F. SCHLOSSER, *Luttes d'amour de saint François d'Assise*. — *Le Catholique*, année 1826, p. 26.

par nature, du moins par la charité sous l'influence de la grâce.

François lui aussi faisait de la poésie et des chants; il fut poète par nature et par grâce. Sa vive et chaude imagination, sa volonté aspirant à l'idéal, ses dispositions enthousiastes constituaient des aptitudes poétiques. A ces dons naturels, il convient de joindre l'obscurité des forêts qu'il parcourait, le charme de la nature, l'ardeur du soleil dont les rayons d'or perçaient l'épaisseur des bois, la pureté du ciel méridional, qui élève dans le cœur de l'homme les aspirations et les désirs ; puis encore, l'excitation provenant des orages subis, le sentiment de les avoir surmontés heureusement, la pensée de voir ses vœux réalisés, enfin, et pardessus tout, l'amour et la grâce de Dieu. Qu'y a-t-il d'étonnant que François ait exhalé en chants poétiques ses sentiments les plus intimes! Ce qui avait sommeillé en lui jusqu'à ce jour fit alors irruption, vécut et agit en lui jusqu'à son dernier soupir. Sur son lit de mort même, il fera entendre son chant du cygne. Gœrres (1) dit de lui : « S'il avait ambitionné la couronne de poète, elle pouvait à peine lui échapper; la nature l'avait doué d'une telle élévation de sentiment qu'on en trouve peu de semblable chez les troubadours, dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous; à la cour de l'empereur Frédéric, ami des arts et admirablement

1. J. GŒRRES, *Saint François d'Assise troubadour*.

doué lui-même, il aurait pu aspirer et parvenir aux plus hautes distinctions; ce que Pétrarque et Dante furent, dans la suite, pour l'Italie, François aurait pu l'être beaucoup plus tôt pour sa propre patrie, et la reconnaissance galante de la beauté lui eût été assurée avec la couronne de la poésie. »

François fut poète, mais il lui manquait la forme artistique, que ses poèmes reçurent plus tard par les soins de Fr. Pacifique, le roi des poètes, que nous apprendrons à connaître par la suite.

Pendant que François, saintement enthousiasmé, faisait retentir les bois des divines louanges en langue française, il fut surpris par des voleurs qui lui demandèrent qui il était : « Je suis, répondit-il, le héraut du grand Roi. En quoi cela vous regarde-t-il? » Et, de fait, ils s'en soucièrent fort peu, ils se saisirent de lui, lui arrachèrent son pauvre habit, la seule chose qu'il eût en plus de son cilice, le battirent, le maltraitèrent cruellement, et le précipitèrent dans un trou rempli de neige, en lui adressant cet ironique adieu : « Reste-là, rustique héraut de Dieu. » Plein d'allégresse de cette mésaventure, François se roula plus encore dans la neige, puis sortit de la fosse, se secoua et se remit à chanter à pleine voix les louanges du Créateur.

Le fâcheux état dans lequel il se trouvait l'obligea à frapper à la porte d'un couvent pour demander un habit. On l'accueillit et on le char-

gea des plus bas offices de la cuisine, qu'il remplit en toute humilité, mais on ne lui donna point de vêtement convenable, ce qui le décida, après plusieurs jours, à quitter le monastère et à se rendre à Gubbio, où il fut bien reçu par un ami (1) et pourvu d'un pauvre vêtement (2). En peu de temps, la renommée de François se répandit dans la ville et aux environs. Le Prieur du couvent, où il avait été accueilli et traité si mal, vint lui demander pardon, par l'amour du Sauveur, pour lui-même et ses Frères (3).

A Gubbio, le Saint se dévoua au service des lépreux (4).

La lèpre, maladie horrible et contagieuse, s'était propagée d'Orient en Occident, principalement par les croisades; on la redoutait; on la fuyait; le moyen âge chrétien néanmoins la sanctifia. Le Christ avait été annoncé par les Prophètes comme un lépreux frappé et humilié par Dieu. Cela suffit au moyen âge croyant pour attribuer à la lèpre un caractère sacré. Du temps des croisades même, deux Ordres furent fondés en Orient pour la protection et le service

1. Cet ami se nommait Jacques Spada, et sa famille Spadalonga. Il est vraisemblable que François porta cet habit pendant deux ans, c'est-à-dire jusqu'au moment où il adopta l'habit propre de l'Ordre. Ce premier habit était long comme un habit d'ermite, ce qui donna lieu à la croyance erronée que le Saint avait appartenu aux Ermites de saint Augustin. Voir Lipsin, *Comp. hist. S. Fr.*, p. 77, 78. — *Miscellan. Francescan.*, vol. V, p. 76.

2. Célano, *Vita I*, l. I, c. iii, n. 16.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*, n. 17.

des malheureux qui en étaient atteints ; c'étaient l'Ordre de Saint-Lazare et l'Ordre des Sœurs hospitalières de Saint-Jean de Jérusalem. En Occident, l'Église prit en main cette œuvre de charité. A la vérité, elle sépara les lépreux, suivant les règles de la prudence, du contact des hommes (mais non des femmes). Mais, en retour, elle fonda pour eux des lieux de refuge bien installés et salubres, s'occupa de leur traitement et de leur service et pourvut à tous leurs besoins, soit par ses propres ressources, soit avec le concours charitable des fidèles.

Cette charité et cette sollicitude de l'Église pour les lépreux nous font comprendre que de grands saints, des rois et des princes, comme Louis IX de France, sainte Élisabeth de Hongrie, Henri III d'Angleterre, et d'autres, se soient dévoués à leur service avec la plus grande abnégation.

A Gubbio donc, François s'occupa du soin des lépreux ; il visitait leurs hôpitaux, leur lavait les pieds, pansait leurs plaies, nettoyait et séchait leurs ulcères, et les baisait avec tendresse et dévotion. Il est à présumer que les pauvres malades ne furent jamais soignés par une main plus douce et par un cœur plus compatissant ! Mais François surtout y trouva de la consolation, et même un véritable bonheur, ainsi qu'il le déclara dans son testament : « Lorsque j'étais dans les péchés (avant sa conversion), il me semblait trop amer de voir des lépreux, mais le

Seigneur me conduisit au milieu d'eux, et j'exerçai la miséricorde à leur égard. Et quand je me retirai de leur présence, ce qui m'avait paru amer fut changé pour moi en douceur de l'âme et du corps. »

Cette mortification et cet acte de charité héroïque lui valurent bientôt un grand pouvoir sur les maladies corporelles et spirituelles. Saint Bonaventure (1) nous en raconte un trait parmi les nombreux exemples qu'il pouvait citer.

Un homme du comté de Spolète souffrait d'un cancer, qui lui avait rongé les joues et la bouche. Après avoir épuisé tous les moyens de guérison, il etait allé à Rome demander sa délivrance aux tombeaux des Princes des Apôtres. Mais il n'obtint pas davantage ce qu'il avait espéré. Dieu, qui avait depuis longtemps déjà honoré les deux apôtres, voulut cette fois glorifier François ; à son retour de Rome, le pauvre malade rencontra notre Saint ; il se jeta aussitôt à ses pieds et voulut les baiser. François, plein de confusion, attira sur son cœur le malheureux, et baisa ses plaies qui disparurent immédiatement. « Je ne sais, ajoute saint Bonaventure (2), lequel des deux il faut le plus admirer, ou la profonde humilité de ce baiser charitable ou la puissance de la vertu qui opéra un prodige si étonnant. »

Pendant toute sa vie, François demeura fidèle

1. S. Bonav., c. ii, n. 22.
2. *Ibid.*

aux lépreux, et sut, par la parole et par l'exemple, transmettre son amour pour eux à ses premiers disciples et à tout son Ordre. On a écrit de nombreux ouvrages sur le dévouement dont a fait preuve pendant des siècles et dans toutes les parties du monde l'Ordre de Saint-François envers les lépreux et les pestiférés. Des Frères-Mineurs, en quantité innombrable, en sont tombés victimes. A cet égard, l'Ordre Franciscain peut soutenir la comparaison même avec les Ordres qui ont été fondés spécialement pour le service des malades.

CHAPITRE VII

FRANÇOIS RESTAURE LES ÉGLISES DE SAINT-DAMIEN, DE SAINT-PIERRE ET DE SAINTE-MARIE DES ANGES

(1207-1209)

Saint-Damien! Il n'y a pas de lieu qui rappelle aussi vivement que celui-là le souvenir de saint François et de sainte Claire. Tout y parle de la pauvreté, de l'austérité et de la sainteté de la vie qu'y menèrent de faibles femmes. Tout y saisit, tout y impressionne le visiteur.

Saint-Damien se trouve hors de la ville, dans un site solitaire, au milieu d'un bois d'oliviers, comme il y en a partout en Ombrie. De mauvais sentiers conduisaient à l'église et au couvent. Il est aujourd'hui habité par de pauvres Franciscains, et se trouve presque encore dans le même état, surtout pour l'oratoire et le réfectoire, qu'au temps de François et de Claire.

L'église consacrée au saint martyr Damien est petite, vieille et pauvre; elle n'offre de remarquable que quelques fresques d'élèves de Giotto et du Pérugin, ainsi que plusieurs reliques, entre autres l'ostensoir qui renfermait le Saint Sacrement et avec lequel Claire chassa les Sarrasins. On montre encore la fenètre (actuellement murée) sur le rebord de laquelle François avait jeté l'argent provenant de la

vente des étoffes et du cheval, et destiné par lui à la restauration de la petite église.

Saint-Damien n'avait point d'histoire avant notre Saint; du moins nous ne la connaissons pas. Son histoire commence avec l'invitation que fit à François le crucifix (1), de restaurer l'Église de Dieu menaçant ruine; elle se confond, depuis ce moment, avec celle de François et de Claire et de leurs deux familles. Mais revenons à François.

Il serait volontiers resté au service des lépreux, et il aurait peut-être abandonné pour toujours sa ville natale, n'eût été l'église de Saint-Damien. Il voulait la restaurer; il s'y croyait obligé. Après avoir passé très peu de temps à Gubbio, il retourna à Assise (2) et se mit à l'œuvre. Il se montra sans crainte dans les rues de la ville, publiant la louange de Dieu, et sollicitant ses amis à l'aider dans la restauration du petit sanctuaire. Il disait avec une admirable simplicité : « Qui me donnera une pierre aura une récompense; qui m'en donnera deux, aura deux récompenses, qui m'en donnera trois, aura trois récompenses. » Beaucoup d'habitants se moquèrent de lui, le raillèrent, et le prirent pour un fou. D'autres cependant reconnurent bientôt la pureté de son intention,

1. Ce crucifix, de style byzantin, peint sur toile et collé sur bois, est actuellement vénéré dans le monastère de Sainte-Claire, à l'intérieur de la ville.

2. Ce retour aurait eu lieu en mai 1207. Voir *Act. S. S.*, t. II, p. 575.

admirèrent sa simplicité ainsi que son zèle ardent pour la gloire de Dieu et l'embellissement de sa maison, et se mirent à le seconder. Il passait déjà pour un saint aux yeux d'un grand nombre. « Ne vous l'avais-je pas dit, fit observer avec orgueil cet homme du peuple, qui avait un jour étendu son manteau aux pieds de François, que ce jeune homme deviendra grand? Vous ne voyez que les commencements de la sainteté; mais vous serez témoins de plus grands progrès. Jésus-Christ fera des merveilles par lui (1). » François tenait aussi peu de compte des affronts que des louanges; il rendait plutôt grâce à Dieu de ce qu'il l'humiliait par les avanies.

Il voulut cependant faire plus pour Saint-Damien que rassembler seulement des aumônes et supporter des affronts et des railleries. Bien qu'il eût été élevé délicatement et qu'il fût peu habitué aux travaux pénibles, il mit la main à la besogne, et chargea sur ses épaules les plus lourds fardeaux pour la construction de l'église. Le prêtre, témoin de ce travail, eut pitié de lui, et bien qu'il fût lui-même pauvre, il lui prépara une nourriture un peu meilleure, car il savait que François, ainsi que celui-ci l'avoua dans la suite, ne prenait que des aliments recherchés et choisis (2). Un jour qu'il prenait ce repas, il se dit à lui-même : « Trouveras-tu partout un prêtre qui te témoignera autant de charité? Ce

1. WADDING, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 5, n. 7.
2. *Tres socii*, c. II, n. 22.

n'est pas là la vie pauvre que tu as choisie; et il faut aller de porte en porte comme un mendiant, avec une écuelle à la main, et y mettre ce qu'on te donnera. C'est ainsi que tu devras vivre pour l'amour de Celui qui naquit pauvre, qui vécut pauvre dans ce monde, qui fut attaché pauvre et nu à la croix, et qui, après sa mort, dut être enseveli dans un tombeau étranger (1). » De ce moment, il alla de porte en porte mendier ce qui lui était nécessaire. Beaucoup s'étonnèrent que le fils si délicat de Bernardone pût avaler de tels mélanges d'aliments. Lui-même en éprouva d'abord quelque dégoût; mais de même qu'il avait baisé des plaies purulentes pour l'amour de Dieu, de même il parvint à se maîtriser sur ce point, et il déclara plus tard que peu à peu cette nourriture lui sembla préférable à tous les meilleurs morceaux d'autrefois. Dès lors, il n'accepta plus rien de don Piétro; à l'aide des aumônes, il entretint son corps affaibli par le travail et les jeûnes, mais soutenu par le secours d'en-haut et par l'énergie de sa propre volonté (2).

Que les saints sont grands dans leurs victoires sur eux-mêmes, et combien prompts dans l'accomplissement de leurs résolutions! Ils ne perdent point de temps entre la décision et l'action, afin de ne pas les oublier, et de ne pas laisser passer inutilement les appels de la grâce. Nous, au contraire, combien prompts ne som-

1. *Tres socii*, c. II, n. 22.
2. *Ibid.*

mes-nous pas dans les projets, et combien lents dans l'exécution !

Bernardone ne put s'habituer au genre de vie de François ; enfant, il avait été l'objet de son affection et de son orgueil ; adolescent et jeune homme, le but de toutes ses espérances pour la gloire et la grandeur de sa maison ; et maintenant, il le voyait mendier par les rues d'Assise, vivre d'aumônes, et être la risée de la populace. Il ne voulut point comprendre qu'on pût s'humilier à tel point pour l'amour de Dieu, il en vint à haïr son fils. Partout où il le rencontrait, il le maudissait. Le tendre cœur de François en souffrait cruellement. Afin de rendre la malédiction paternelle inefficace, il choisit pour père un vieux pauvre nommé Albert (1) ; celui-ci devait l'accompagner constamment, afin de le bénir aussi souvent que Bernardone le maudissait. « Viens avec moi, lui dit-il, tu auras part aux aumônes qu'on me donnera. Lorsque tu verras mon père Bernardone me maudire, je te dirai : « Bénissez-moi, mon père, alors tu me « béniras à sa place, et tu me souhaiteras du « bien en son nom. » Et s'adressant à Bernardone, il lui dit : « Ne pensez-vous pas que Dieu « puisse me donner un autre père qui me bé- « nisse, pendant que vous me maudissez (2). »

Mais l'ironie de son propre frère ne devait pas non plus manquer au Saint. Un jour d'hiver, mal vêtu, il était en prière dans une église.

1. Anonym. Perus.
2. *Tres socii*, c. II, n. 23.

Ange, venant à passer avec quelques compagnons, lui fit demander s'il ne voudrait pas vendre une goutte de sueur. François lui répondit, en français, avec une joie rayonnante : « Je vends ma sueur plus cher au Seigneur (1). »

Ce fut donc avec des peines, des fatigues inexprimables, avec l'aide de Dieu et de nombreux bienfaiteurs, qu'il parvint à restaurer Saint-Damien en peu de temps. Ce sanctuaire avait pour lui une grande signification, qui le lui rendait particulièrement intéressant. C'est là qu'il avait reçu tant de consolations dans les heures les plus pénibles de sa vie passée ; c'est en ce lieu que le Seigneur lui avait adressé la parole du haut de la croix, qu'il avait brisé les liens de la nature et du sang en renonçant volontairement au monde, et que Dieu avait pour la première fois soulevé devant ses yeux le voile de l'avenir, et l'avait chargé d'annoncer ce qui devait arriver. Car pendant les travaux de la reconstruction, il affirma que ce lieu verrait naître une plantation dont la beauté et le parfum réjouiraient l'Église entière. « Venez, disait-il, et aidez-moi à restaurer l'église de Saint-Damien, car il y aura ici quelque jour un monastère de pieuses femmes, dont la vie et la renommée feront glorifier le Père céleste dans

1. *Tres socii*, c. II, n. 23. — Bernardone et Ange disparaissent de l'histoire du Saint à partir de ce moment. Le premier doit être décédé en 1215, et le second en 1228. (Voir CRISTOFANI, *Stor. d'Assisi*, vol. I, p. 78, 79.) Pica, également, n'apparaît plus dans cette histoire, depuis le jour où elle délivra son fils de la captivité.

toute la chrétienté (1). » Cinq ans plus tard, la prédiction était accomplie; Claire et ses filles établissaient leur demeure à Saint-Damien, étonnant le monde par leur sainte vie.

Encouragé par le succès de la restauration de Saint-Damien, François se mit, dès le commencement de l'année 1208, à entreprendre la réparation de deux autres églises situées dans le voisinage d'Assise. La première, une petite chapelle de campagne, était dédiée à saint Pierre (2). En la remettant en bon état, le Saint eut la satisfaction de donner un témoignage de son amour et de sa vénération pour le Prince des Apôtres, dont il avait visité le tombeau à Rome (3). L'autre sanctuaire était consacré à la Vierge Marie.

Dans la plaine d'Assise s'élève aujourd'hui une basilique majestueuse, à laquelle sont adossés les bâtiments d'un vaste couvent. Quand on pénètre dans l'intérieur, le regard est immédiatement attiré par la vue d'une simple et antique chapelle. L'ampleur du temple extérieur a sa raison d'être par l'existence du sanctuaire intérieur, auquel il sert d'enveloppe protectrice. Cette chapelle et l'église qui la contient ont leur histoire.

Vers l'année 352, quatre pèlerins vinrent de

1. *Tres socii*, c. II, n. 24.

2. Cette église, ruinée et disparue depuis longtemps, ne peut être confondue avec celle de Saint-Pierre des Bénédictins, située en ville, dans laquelle repose le corps de saint Victorin, deuxième évêque d'Assise.

3. S. Bonav., c. II, n. 23.

la Palestine en Italie (1) ; ils s'établirent dans la plaine d'Assise avec l'autorisation du pape Libère (352-366) et construisirent une petite chapelle sous le vocable de Sainte-Marie de Josaphat. Ce nom lui fut donné parce que les pèlerins avaient apporté avec eux une petite relique du tombeau de la sainte Vierge de la vallée de Josaphat. L'autel était consacré à l'Assomption de Marie. Dès le VIe siècle la chapelle passa entre les mains des Bénédictins du mont Cassin, qui l'agrandirent et la desservirent jusqu'au XIe siècle; à cette époque, elle devint la propriété des Bénédictins du mont Soubase (2).

Ce sanctuaire était favorisé du ciel ; là les

1. Cfr. SPADER, *Lumi Serafici di Portioncula*, Venet. 1701. — LIPSIN, *Comp. hist. S. Fr.*, p. 82, 85.

2. Du temps de François, il y eut sur le mont Soubase, au pied duquel est située Assise, une abbaye de Bénédictins; la petite église de la Portioncule leur appartenait et ils l'avaient confiée à un prêtre. L'abbaye n'existe plus; ses ruines témoignent de son ancienne grandeur. A cette époque, le mont Soubase était plus solitaire et plus désert qu'aujourd'hui. Comme la plupart des montagnes de l'Ombrie, il est rempli de gorges et de cavernes, où ne vivaient et ne vivent encore que des animaux sauvages et des oiseaux de proie. François et ses disciples aimaient ces ravins; ils y restaient souvent dans la prière et la méditation. Parmi les cavernes, celles qu'on appelle les *Carceri* sont devenues célèbres; avec le temps, elles furent transformées en un couvent habité par des Franciscains. Saint Bernardin de Sienne y construisit une plus grande chapelle à côté de celle qui existait déjà. Aujourd'hui, on montre aux *Carceri* divers souvenirs de François. Les *Carceri* sont situés à une heure et demie d'Assise; le *Rivotorto* passe dans le voisinage. Le chemin en est rude et escarpé. François doit avoir reçu les

prières des fidèles étaient plus vite exaucées; là de nombreux prodiges s'opéraient; les anges semblaient y résider d'une manière permanente; ils apparaissaient très fréquemment, chantant les louanges de Dieu. Ces manifestations célestes devinrent si nombreuses que l'ancien vocable de la chapelle fut peu à peu remplacé par celui de « Sainte-Marie des Anges ». Durant des siècles, le vénérable sanctuaire reçut la visite des habitants d'Assise et des environs, mais insensiblement cette dévotion déclina et disparut complètement (1). Au temps de François, c'étaient la solitude et l'abandon; les murs délabrés de l'édifice servaient de refuge aux bergers et à leurs troupeaux contre la chaleur, le froid et les orages. Seules, quelques personnes d'Assise, parmi lesquelles se trouvait Pica, la mère du Saint, continuaient à l'honorer; c'est là que, d'après Octavius, elle avait demandé au ciel son premier-né, François.

La petite église fut encore appelée « Portioncule » (2), parce qu'elle se trouvait sur une parcelle de terrain (*portiuncula*), qui, ainsi qu'il

Carceri des Bénédictins, en 1215. Plus bas se trouvent les *Carcerelli*, grottes qui furent transformées en un petit couvent par les premiers Capucins venus à Assise. Aujourd'hui, ce ne sont plus que des ruines habitées par de pauvres gens des environs. — Cf. Cristofani, *Vita breve del Patriarca S. Francesco*, p. 115, n. 3. — Les *Carceri* sont célèbres dans la tradition franciscaine; mais, dans la vie de François, ils ne jouent aucun rôle particulier.

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. iii, n. 23. — S. Bonav., c. ii, n. 23, 24.

2. S. Bonav., n. 24.

a été dit, appartenait aux Bénédictins de Soubase (1).

Ce fut la troisième église restaurée par François ; il était loin de soupçonner sa célébrité future. La Portioncule est devenue le berceau de l'Ordre Franciscain, le théâtre de la grandiose activité de notre Saint, un sanctuaire de premier ordre, et Marie, la mère de la divine grâce, en a fait le lieu de ses faveurs les plus signalées (2).

Ne nous étonnons pas que François ait restauré trois églises en deux ans ; ce n'étaient que des chapelles, et les habitants d'Assise l'avaient secondé généreusement, parce qu'ils avaient constaté le bon emploi de leurs dons.

Saint Bonaventure trouve dans cette triple restauration le présage des trois Ordres que François fonda dans la suite (3) : « La divine

1. Wadding, *Appar. ad Annal. Minor.*, § 5, n. 14.

2. Nous ne voulons pas nous étendre davantage sur l'histoire de l'église et du couvent de la Portioncule. Les Pères Conventuels en furent détenteurs jusqu'en 1415; à partir de cette époque, l'église et le couvent devinrent la propriété des Observants. En 1569, on construisit, au-dessus de la chapelle de la Portioncule, une magnifique basilique à trois nefs, qui fut en partie détruite par le tremblement de terre de 1832; mais la coupole, qui couvre la petite chapelle, resta intacte. La basilique fut de nouveau rétablie vers 1840.

La petite église de la Portioncule est conservée dans son état primitif; on y a seulement ouvert une porte latérale pour la commodité des pèlerins. Le rétable (de l'année 1293) représente l'Annonciation, et la façade est ornée d'un beau tableau d'Overbeck représentant la promulgation de l'indulgence.

3. S. Bonav., c. ii, n. 25.

Providence, écrit-il, qui dirigeait le serviteur du Christ dans toutes ses actions, voulut qu'il édifiât d'abord trois temples matériels avant d'entreprendre la fondation de son Ordre et de prêcher l'Évangile, afin qu'il ne montât pas seulement par degrés, du sensible au spirituel, de choses moindres à des choses plus importantes, mais aussi que, par une œuvre matérielle et extérieure, il indiquât d'une manière mystérieuse ce qu'il devait faire dans l'avenir. Car de même que trois églises sont réparées sous sa direction, suivant aussi la forme qu'il promulgua, suivant la règle et la doctrine qu'il prêcha, l'Église de Jésus-Christ devait obtenir une triple réforme par une triple milice, comme nous le voyons accompli de nos jours. »

Pendant que François réparait ces trois églises, il ne perdait pas de vue le corps mystique de Notre-Seigneur, les pauvres et les lépreux, et ne s'oubliait pas lui-même. Ce fut pendant cette période qu'il fit de rapides progrès dans la mortification, l'abnégation et l'humilité. La nature et la grâce se trouvaient en lutte en lui, et celle-ci n'avait pas encore remporté la pleine victoire. Peu à peu cependant la nature plia sous la grâce et passa au second plan. Le trait suivant en fournit une preuve. François quêtait dans la ville une provision d'huile pour l'entretien de la lampe de Saint-Damien. Au cours de la quête, il arriva auprès d'une maison dont les habitants étaient en fête. Craignant d'être tourné en dérision, il se retira sans avoir

rien demandé. Ce fut une défaite, mais elle ne dura qu'un instant ; il revint aussitôt sur ses pas, fit l'aveu de sa faute, et sollicita, en langue française, la charité pour Saint-Damien (1). De semblables chutes, de telles victoires, n'étaient pas rares chez François à cette époque.

Celui qui n'a jamais succombé se néglige vis-à-vis des ennemis, et court le risque d'être vaincu par eux ; mais celui qui a déjà été terrassé, devient plus vigilant, plus humble, et aussi plus fort ; finalement, il reste vainqueur avec la grâce de Dieu. Heureuse faute, peut-on dire de certaines chutes peu graves ; elles ne doivent porter personne au découragement, ni faire douter de soi-même ou de la grâce.

1. *Tres socii*, c. II, n. 24. — CÉLANO, *Vita II*, p. I, c. VIII.

CHAPITRE VIII

LE FONDATEUR D'ORDRE

(1209-1210)

François, arrivé à l'âge de vingt-sept ans, et dans la troisième année de sa conversion, n'avait pas encore de vocation : il n'était plus du monde, mais il n'était ni prêtre, ni religieux. Le 24 février 1209, jour de la fête de l'apôtre saint Matthieu (1), il entendait la sainte messe à la Portioncule. A l'évangile, l'officiant chanta ou récita les paroles suivantes : « N'ayez ni or ni argent, ni monnaie dans votre bourse, ni sac pour le voyage, ni deux habits, ni souliers, ni bâton (2). » Souvent il avait entendu ces paroles, mais elles ne l'avaient jamais frappé comme en ce moment. Dès que la messe fut terminée, il se rendit auprès du prêtre pour en connaître le sens. Lorsqu'il eut appris que Notre-Seigneur avait voulu faire connaître qu'en s'attachant à lui et en annonçant la bonne nouvelle de l'Évangile, on suivait une vocation, dont était digne celui-là seul qui avait renoncé à tout dans le monde, François s'écria avec enthousiasme : « Ah ! voilà ce que je cherchais, voilà ce que j'appelais de tous mes vœux ! »

1. Voir *Act. S. S.*, Oct., t. II, p. 574.
2. Matth., 10, 9. 10. — Aujourd'hui, on ne lit plus cet évangile à la messe de l'Apôtre.

Aussitôt, il se dépouilla de ses souliers et de son bâton, et ne garda qu'une longue robe avec une corde pour ceinture. Ce vêtement était d'étoffe dure et grossière. Il voulut par là se rendre méprisable aux yeux du monde, et détruire en lui toute sensualité. Afin d'écarter les maléfices du malin esprit, il donna à cet habit la forme d'une croix. Il régla ainsi sa vie sur celle des Apôtres, et non content d'avoir entendu la parole de Dieu, il la mit en pratique (1).

Ce jour fut celui de l'union de François avec la pauvreté, alliance qui procura des avantages immenses à l'Église et au monde. « Cette innombrable famille franciscaine, dit Chavin de Malan (2), qui a renouvelé la face de l'Église et du monde, est née de l'union de François avec la pauvreté. Dieu a béni ce saint mariage ; il leur a dit : « Allez, croissez et multipliez ! » Et cette parole féconde a reçu un merveilleux accomplissement. » Personne ne comprit alors que François pût tendre la main à une fiancée aussi délaissée, aussi abandonnée qu'était la pauvreté. On le prit pour un insensé. Mais lorsque les fruits de cette alliance vinrent à paraître, tous les arts rivalisèrent entre eux pour l'immortaliser. Dans sa *Divine Comédie,* Dante célèbre l'amant séraphique de la pauvreté ; Bossuet appelle François le plus brûlant, le

1. CÉLANO, *Vita I,* l. I, c. III, n. 22. — *Tres socii,* c. II, n. 25. — S. BONAV., c. III, n. 26, 27.
2. CHAVIN DE MALAN, *Histoire de saint François d'Assise,* 1855, p. 37.

plus enthousiaste, le plus téméraire amant de la pauvreté que l'Église ait jamais vu. L'architecture produisit des merveilles pour le glorifier, et la peinture considéra comme un saint devoir de surpasser tous les autres arts dans la louange du téméraire amant de la pauvreté.

François se mit alors à prêcher publiquement la pénitence; la pauvreté évangélique, le zèle de l'apôtre ne lui faisaient pas défaut; seule l'approbation ecclésiastique lui manquait; mais son débordant amour pour les âmes compensait, en quelque manière, cette lacune. Ses discours étaient de courtes et simples allocutions dans lesquelles, en dehors des églises publiques et par occasion seulement, il invitait les auditeurs à faire pénitence et à rentrer en eux-mêmes. Ses paroles, pleines d'un feu dévorant, étaient remplies de l'Esprit-Saint et jetaient dans l'admiration ceux qui les entendaient. Un changement étonnant s'était produit en lui; vivant dans le ciel et daignant à peine jeter un regard sur la terre, un sens céleste animait ses discours. Il débutait toujours par ces mots : « Que la paix du Seigneur soit avec vous! » C'était aussi sa salutation ordinaire, et ces simples mots avaient souvent les effets les plus surprenants. Beaucoup d'hommes qui se haïssaient, se réconcilièrent, s'aimèrent d'un amour véritable et devinrent zélés pour leur salut éternel (1).

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. iv, n. 23. — *Tres socii*, c. ii, n. 26. — S. Bonav., c. iii, n. 27.

D'autres, en grand nombre, le suivirent dans la voie de la pénitence, renoncèrent au monde ou s'en séparèrent après avoir distribué leurs biens aux malheureux.

Rien d'étonnant que cette prédication ait opéré tant de merveilles; d'une part, les paroles du Saint lui étaient inspirées par l'Esprit divin, elles étaient surtout appuyées par son propre exemple; d'autre part, Dieu montrait par de remarquables circonstances qu'il voulait en tout se rendre semblable son humble serviteur. Car, de même que le Christ eut en saint Jean un précurseur, de même, il y eut, avant l'entrée en scène de François, un homme qui parcourait les rues d'Assise en répétant sans cesse : « Paix et bien ! » Il disparut aussitôt que le Saint commença à se faire entendre (1).

Paix et bien ! Quel magnifique programme ! Ce que le pécheur perd avant tout par le péché, ce qu'il regrette le plus, c'est la paix du cœur. Aucun bien terrestre ne la remplace; la pénitence seule en procure le retour et, avec la paix, reparaît aussi le bien, dont le péché avait causé la perte. C'est pourquoi François excitait à la pénitence et promettait en retour, ainsi que l'avait annoncé son mystérieux précurseur, la paix et le bien, la paix et le bonheur.

Il crut dès lors qu'il devait consacrer sa vie à prêcher, à pratiquer la pénitence; c'était là, pensait-il, sa vocation. Il n'avait jamais songé

1. *Tres socii*, c. II, n. 26.

à fonder un Ordre ni à grouper des disciples autour de lui. Ce fut cependant ce qui arriva. Suivant les desseins éternels de Dieu, il devait être religieux et fondateur d'Ordre.

Ainsi que nous l'avons dit, sa parole et son exemple firent sur ses compatriotes une vive impression; les uns embrassèrent une vie plus chrétienne, et les autres le suivirent avec enthousiasme et voulurent partager sa vie mortifiée.

Le premier qui s'attacha à François fut Bernard (1) de Quintavalle (2), homme noble, riche, prudent et considéré (3). Depuis un certain temps les paroles et les exemples du Saint l'avaient porté à renoncer au monde et à mener, dans la pauvreté et la pénitence, une vie évangélique; il avait même l'intention de se joindre à lui, mais il voulait auparavant éprouver sa sainteté (4). Dans ce but, il invita, un soir, le pauvre du Christ à partager son repas et le pria ensuite de rester durant la nuit; et, afin de pouvoir mieux l'observer, il lui offrit un lit dans sa chambre, où brûlait toujours une lampe. Tous deux s'étendirent sur leur couche, mais non pour dormir. Dès que François crut son compagnon endormi, il se leva, se jeta à genoux et, tout inondé d'amour, il éleva le cœur

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. iv, n. 24. — *Tres socii*, c. iii, n. 27.
2. Bernard. a Bessa, *De Laudibus B. F.*, c. i.
3. *Chron. XXIV Gen.*, *Anal. Franc.*, t. III, p. 3, n. 20.
4. Célano, *ibid.* — *Tres socii*, *ibid.*

et les mains (1) pour implorer Dieu et la sainte Vierge (2), poussa des soupirs, versa des larmes, en disant sans cesse : *Mon Dieu et mon tout!* Bernard, qui avait tout vu, à la lueur de la lampe, se dit à lui-même : « Vraiment, c'est là un homme de Dieu. » Le lendemain, il quitta son hôte sans lui parler de ce dont il avait été témoin. Il renouvela cette expérience plusieurs fois encore (3). Enfin, convaincu de la piété et de la vertu du serviteur de Dieu, il se décida à s'attacher à lui. Dans cette intention, il se rendit auprès de François, lui fit part de son projet, et l'invita pour le soir, afin de s'en entretenir avec lui. Le Saint n'avait pas encore songé à recevoir des disciples, cependant il rendit grâce à Dieu, parce que Bernard édifiait la ville par sa conduite (4).

François se présenta le soir chez Bernard, et tous deux passèrent la nuit dans un saint entretien. Bernard demanda à son interlocuteur : « Lorsque quelqu'un a reçu des biens de son maître, soit peu, soit beaucoup, peu importe, les a gardés pendant longtemps et ne veut plus les conserver, que peut-il en faire de mieux? — Il faudrait, répondit François, les rendre à celui qui les avait donnés. — Hé bien, mon frère, dit Bernard, je veux, par amour pour Dieu, qui

1. *Chron. XXIV Gen.*, *Anal. Franc.*, t. III, p. 3, n. 25 : « Totus ignitus. »
2. CÉLANO, *Vita I*, c. IV, n. 24.
3. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1209, n. 4.
4. *Tres socii*, c. III, n. 27, 28.

me les a octroyés, distribuer tous mes biens, comme il vous paraîtra le plus expédient. — Demain matin, répartit François, nous irons à l'église, et nous apprendrons par l'évangile ce que le Seigneur enseignait à ses disciples (1). »

Le lendemain matin, accompagnés de Pierre Cattani, jurisconsulte et légiste éminent (2), qui désirait également devenir disciple de François, ils se rendirent à l'église Saint-Nicolas (3), et prièrent Dieu très instamment de leur donner la lumière nécessaire dans cette affaire importante. Après quoi, le Saint, tenant l'Évangile dans les mains, se prosterna à genoux devant l'autel, ouvrit le livre et tomba sur les mots suivants : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu as et donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; viens ensuite et suis-moi (4). » Très réjoui et remerciant Dieu, François ouvrit une seconde et une troisième fois le livre, en invoquant la sainte Trinité, et rencontra ces mots : « Ne portez rien en route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent, et n'ayez point deux tuniques (5). » Et : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et me suive (6). » — « Mes Frères ! s'écria-t-il alors, voilà quelle sera notre vie et notre règle ; quelle sera aussi la vie et la

1. *Tres socii*, c. III, n. 27, 28.
2. JORDAN A JANO, *Chron.*, n. 11.
3. Cette église n'existe plus.
4. MATTH., 19, 21.
5. LUC, 9, 3.
6. MATTH., 16, 24.

règle de tous ceux qui, dans la suite, viendront se joindre à notre compagnie ; allez et faites selon que vous avez entendu. » C'était la première fois que François parlait de compagnie, et qu'il exprimait la pensée d'avoir des disciples et des imitateurs (1).

Bernard ou messire Bernard, ainsi que le désignent les Trois Compagnons (2), vendit immédiatement tout ce qu'il possédait, et en partagea le produit entre les pauvres d'Assise (3). Pierre, qui ne paraît pas avoir été aussi riche, fit de même (4) ; puis ils retournèrent à la Portioncule, où ils reçurent des mains de François un habit semblable à celui qu'il portait lui-même. C'était le 16 avril 1209 (5).

1. Cf. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 24. — *Tres socii*, c. III, n. 29. — S. BONAV., c. III, n. 28.

2. *Tres socii*, c. III, n. 28.

3. *Ibid.*, n. 29.

4. *Ibid.*

5. Cf. *Act. S. S.*, Oct., t. II, p. 572, et April, t. III, p. 220. — Qui était ce Pierre, qui fut le second disciple de François ? Célano (*Vita I*, l. I, c. IV, n. 25) ne le nomme pas du tout. Les Trois Compagnons (c. III, n. 28) l'appellent simplement « *quidam Petrus :* un certain Pierre », sans dire qui il était et d'où il venait. Saint Bonaventure (c. III, n. 29) mentionne Bernard comme premier, et Egidius comme troisième disciple, mais il ne dit pas quel fut le second. Bernard de Besse, dans son livre *De Laudibus B. Fr.*, *c. s*, le désigne seulement par « *frater Petrus* ». La *Chronique des XXIV Généraux* (*Anal. Franc.*, t. III, p. 4) et le Frère Léon (*Vita fratris Ægidii*, cfr. *Chron.*, *ibid.*, p. 75) l'appellent Pierre Cathanus ou Cattani. Frère Léon connaissait personnellement Pierre, et devait le connaître ; par conséquent, il n'est pas douteux que le second disciple et Pierre Cattani furent une seule et même personne, et non deux, comme le prétendent les

Quelques auteurs désignent ce jour comme celui de la fondation de l'Ordre des Frères-Mineurs; d'autres, au contraire, reportent cette fondation au 24 février de la même année, c'est-à-dire au jour où saint François, après avoir consulté l'Évangile, échangea son manteau d'ermite contre une longue robe entourée d'une rude corde. Nous nous rangeons de l'avis des premiers : ce fut seulement dans le mois d'avril, en effet, que François d'Assise se décida à s'adjoindre des disciples.

Nous voulons dès maintenant aborder une question qui n'offre plus aujourd'hui qu'un intérêt historique. Dans le cours des temps, des discussions fâcheuses s'élevèrent entre les diverses branches sur le point de savoir quelle avait été la forme exacte du premier vêtement de saint François, c'est-à-dire de l'habit de l'Ordre. Il est certain que la robe portée par le Saint était d'une grande simplicité, grossière, d'apparence

Act. S. S., Oct., t. II, p. 581 et suivantes. (Dans notre première édition, nous avions aussi adopté l'opinion des *Acta*.) Qu'était Pierre avant sa vocation? Les auteurs discutent là-dessus. La *Chronique*, déjà citée, page 4, dit qu'il fut « *canonicus ecclesiæ Sancti Rufini Assisi :* chanoine de l'église Saint-Rufin à Assise ». Mais, dans sa *Chron.*, n. 11, Jordan de Jano, un disciple de François et un contemporain de Pierre, qu'il appelle aussi Cathanus, dit que : « *Vir litteratus et nobilis erat*, un *jurisperitus et dominus legum :* c'est-à-dire qu'il était un homme instruit et noble, un habile juriste et docteur ès lois. » Nous n'hésitons pas à croire Jordan, le contemporain, qui connut personnellement Pierre. Le témoignage de la *Chronica* n'est pas aussi direct que celui de Jano, et, par conséquent, doit passer en seconde ligne.

méprisable et de couleur sombre; une corde entourait ses reins; il n'avait point de souliers, mais des sandales, comme répondant mieux à l'Évangile. Il est probable qu'à l'origine il ne porta point de manteau; il l'adopta plus tard par imitation de Jésus-Christ et des Apôtres. Quand il était nécessaire, il se couvrait la tête avec un capuchon cousu à la robe. On discuta surtout sur la forme de ce capuchon, il est généralement admis qu'il était pointu. Que ce soit plus ou moins, c'est à quoi François ne paraît pas avoir attaché une grande importance. Wadding (1), qui s'étend beaucoup sur ce sujet, a vu différents habits conservés comme souvenirs du Saint à Assise, à Florence et à l'Alverne. Ces habits, quoique semblables au fond, différaient cependant entre eux par la couleur, la rudesse de l'étoffe et la forme du capuchon. L'annaliste prétend que saint François ne se servait pas du collet rond admis déjà chez les Franciscains du temps de saint Bonaventure, et que son capuchon ressemblait davantage à celui des Capucins, mais était moins pointu. La robe portée par François lorsqu'il était déjà marqué des stigmates, et que Wadding vit en Toscane, était entièrement de couleur gris-cendré, de rudesse moyenne, non

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1208, n. 4-9 : « Religiosissimi Patres Congregationis Capucinorum plus cæteris ad hanc formam (formam caputii S. Francisci), accedunt si non excedunt, nec enim tam oblongum et accuminatum ut illi ad scapulas demittunt, facile iudicaverim Sanctum Patrem gestasse. »

étroite et peu fendue. On n'y trouvait pas trace des morceaux que le Saint par humilité aimait à coudre à son vêtement, sinon au coude, où une pièce avait été nécessaire.

Ce qui vient d'être dit sur le débat est suffisant, ajoutons seulement un vœu : Puissent tous les successeurs et disciples du Saint se préoccuper davantage d'imiter son esprit que de discuter sur la forme de l'habit et du capuchon ! L'habit convient au moine, mais ne suffit pas à faire le moine.

Ainsi que l'affirment les Trois Compagnons (1), François construisit à la Portioncule une petite cabane pour lui et ses deux fils spirituels. Mais sept jours (2) à peine s'étaient écoulés, qu'un troisième vint grossir leur nombre. Ce fut le Fr. Égide, un habitant d'Assise, d'une nature simple et droite. Depuis quelque temps il avait conçu le projet de servir Dieu en toute perfection. Le 23 avril, en la fête de saint Georges, il se rendit à l'église de ce Saint, implora Dieu, puis se mit à la recherche de François. Arrivé à un endroit où la route se divisait en trois directions, il ne savait laquelle prendre ; il se mit à genoux et pria ; puis se relevant, il entra dans le chemin qu'un sentiment intérieur le poussait à choisir. Et de fait, il rencontra celui qu'il cherchait, tout absorbé par la prière, dans un lieu

1. *Tres socii*, c. III, n. 32.

2. D'après la *Vita fr. Ægid.*, *Anal. Franc.*, t. III, p. 75. Les Trois Compagnons (c. III, n. 32) disent : « post aliquot autem dies. »

solitaire, près de la léproserie. Il se jeta à ses pieds, et lui demanda humblement d'être admis dans l'Ordre. Le Saint, qui sans doute connaissait déjà Égide, et prévoyait de quelles faveurs insignes le ciel comblerait un jour cet homme (1), accueillit favorablement sa requête, mais en même temps il le rendit attentif à la grande grâce que Dieu lui faisait en l'appelant à cette vocation. « Mon Frère, lui dit-il, le Seigneur vous a fait une grande grâce, car si l'empereur venait à Assise et y choisissait quelqu'un comme guerrier, comme serviteur, ou comme ami, celui-ci ne devrait-il pas se réjouir ? Combien plus ne devez-vous pas vous estimer heureux d'avoir été choisi par le Seigneur comme son guerrier et son serviteur préféré! » Après avoir ajouté d'autres paroles encourageantes, et l'avoir exhorté à persévérer dans sa résolution, il le releva, le conduisit à la maison, et le présenta à Fr. Bernard, en disant : « Voici un bon Frère que Dieu nous envoie. » Les Frères, très heureux, partagèrent avec Égide le maigre repas qu'ils allaient prendre et que François assaisonna de salutaires recommandations (2).

La réfection terminée, le saint Fondateur se rendit à la ville avec Égide pour y mendier un habit, dure épreuve pour un novice d'un jour! Chemin faisant, ils rencontrèrent une femme qui leur demanda l'aumône. Comme François

1. *Tres socii*, c. III, n. 32.
2. Cf. *Acta S. S.*, 11 April, t. III, p. 220, et Oct., t. II, p. 572.

n'avait rien à lui donner, il pria Égide de lui abandonner son manteau ; ce que celui-ci fit avec joie et empressement. Au dire de quelques biographes, Égide vit monter au ciel la pauvre femme revêtue du manteau obtenu par charité (1). Le lendemain, François donna l'habit à son troisième disciple, qui, auparavant, avait distribué tous ses biens.

Égide prit la place d'honneur parmi les premiers disciples ; il se distingua surtout par le don de la contemplation (2). C'était un homme plein de simplicité, de sagesse et de force. Des savants et des théologiens vinrent fréquemment à lui pour le consulter sur leurs difficultés, et François le choisit de préférence pour compagnon de ses voyages. Il mourut à Pérouse, en 1262, après avoir saintement vécu dans l'Ordre pendant cinquante-deux ans ; Dieu l'honora par des miracles (3) durant sa vie et après sa mort. Sa fête est célébrée le 23 avril.

La fondation de l'Ordre se trouvait accomplie avec la prise d'habit du troisième disciple. François avait des disciples, l'Évangile était leur règle, et la Portioncule leur lieu de réunion (4). Ce n'était encore qu'un grain de sénevé, qui bientôt allait croître et grandir.

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1209, n. 12. — *Anal. Franc.*, t. III, p. 76.
2. Célano, *Vita I*, l. I, c. iv, n. 25. — S. Bonav., c. iii, n. 29.
3. *Act. S. S.*, 11 April, t. III, die 23.
4. *Tres socii*, c. iii, n. 32.

CHAPITRE IX

LES PREMIÈRES TENTATIVES D'APOSTOLAT

(1209)

Les Frères ne séjournèrent pas longtemps dans les environs d'Assise, ils durent, dès le mois de mai, faire leur premier essai de mission (1). Les anciens biographes ne font pas connaître les pays vers lesquels François dirigea les FF. Bernard et Pierre ; d'après Wadding (2), ce fut vers la Lombardie ; lui-même alla avec le Fr. Égide dans la Marche d'Ancône. Une joie, une douceur, un bonheur indescriptibles inondaient leurs cœurs, François chantait en français la sagesse et la bonté de Dieu, et disait à Fr. Égide que beaucoup de poissons viendraient dans leurs filets, c'est-à-dire dans l'Ordre. François et Égide étaient surtout heureux d'avoir trouvé dans la pauvreté et le complet renoncement à tout ce qui est temporel, le trésor caché du champ de l'Évangile (3).

A cette époque, le Saint ne prêchait pas encore dans les églises ; il exhortait seulement le peuple, dans les villes et les villages, à aimer, à

1. *Anal. Franc.*, t. III, p. 76.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1209, n. 14.
3. *Tres socii*, c. III, n. 33.

craindre Dieu et à faire pénitence, tandis que Égide engageait les auditeurs à ajouter foi aux paroles du prédicateur, qui leur voulait tant de bien (1).

Leur tentative fut diversement jugée. Tandis que l'accueil des uns était plein de cordialité, et que leurs témoignages d'estime et de respect faisaient déjà craindre au Fr. Égide de recevoir ici-bas la récompense qu'il n'espérait qu'au ciel (2), d'autres les bafouèrent, les méprisèrent et les maltraitèrent. On les prit pour des fous. Les femmes surtout, les jeunes encore plus que les autres, s'enfuirent à leur vue, car elles craignaient d'être tentées par ce qui leur semblait une folie si manifeste (3). Pauvre monde, qui redoute de devenir insensé pour l'amour de Dieu, et qui reste esclave des vanités et des frivolités ! Ils supportèrent tout avec patience ; mais Égide se dépitait de ce que leur salutation : « Le Seigneur vous donne la paix », était si mal accueillie par un grand nombre. « Pardonnez-leur, lui dit François, car ils ne savent ce qu'ils font. Je vous assure qu'il viendra un temps où beaucoup de nobles et de princes de ce monde vous honoreront grandement quand vous les saluerez ainsi (4). »

Nous ne connaissons rien des résultats obtenus par cette première tentative d'apostolat.

1. *Tres socii*, c. III, n. 33.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1209, n. 15.
3. *Tres socii*, c. III, n. 34.
4. WADDING, n. 15, 16.

Mais il est certain que François et ses compagnons retournèrent à la Portioncule au bout de très peu de temps (1).

Peu après, trois nouveaux postulants se présentèrent pour être admis dans l'Ordre (2). C'étaient : Sabbatino, qui parvint à un haut degré de sainteté (3) ; Morico, de la famille Piccioli, d'où son nom de petit (4), et Jean de Capella, qui remplit auprès des Frères le même emploi que Judas Iscariote auprès des apôtres ; comme lui, il fut infidèle à sa vocation et finit misérablement (5).

Un septième disciple admis vers ce temps fut Philippe surnommé « le Long ». C'était un modèle de chasteté et d'innocence, il ne parlait que de Dieu et des choses célestes. Il reçut des lumières surnaturelles si vives sur la sainte Écriture qu'il pouvait l'expliquer avec une grande clarté et une grande profondeur. La science de cet ignorant jetait ses auditeurs dans le plus vif étonnement (6). Dieu manifestait à cet humble ce qu'il refusait de communiquer aux

1. *Tres socii*, c. III, n. 34.
2. *Ibid.*, n. 35.
3. Il mourut à Rome, au couvent d'Ara Cœli, le 2 février 1252.
4. D'autres, par erreur, substituent au « petit Morico », le chevalier croisé Morico, qui fut guéri miraculeusement par François, et entra dans l'Ordre seulement en 1212. Il mourut d'une sainte mort à Orvieto, le 30 mars 1236.
5. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1209, n. 17, 18, 19. — BERNARD. A BESSA, c. I.
6. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 25. — BERNARD. A BESSA, c. I.

superbes et aux savants. Il mourut en 1252, et fut, dit-on, enseveli dans la basilique d'Assise (1).

François avait trouvé en peu de temps sept disciples prêts à partager avec lui les renoncements et les austérités de la vie. Il leur enseigna avec zèle et vigilance à faire des progrès dans la vertu et, en particulier, dans la pauvreté et la simplicité. Lui-même croissait de jour en jour dans l'amour divin et la grâce du Saint-Esprit (2). Son zèle et sa charité furent portés jusqu'à l'héroïsme par une révélation qu'il eut à cette époque.

Un jour que, selon sa coutume, il priait dans un lieu solitaire, pleurant ses péchés et demandant pardon à Dieu par ces paroles : « O mon Dieu, ayez pitié de moi pécheur », son cœur fut inondé d'un amour inexprimable ; tout sentiment de crainte et d'inquiétude disparut, et une voix intérieure lui donna l'assurance que ses péchés lui seraient remis, et qu'à l'avenir il persévérerait dans l'amour et la grâce de Dieu (3). Quoi de plus consolant que cette révélation de la rémission complète de ses péchés, quoi de plus rassurant que la certitude de rester en grâce avec Dieu jusqu'à la fin ! Après avoir reçu cette révélation, il tomba en extase, et son regard, éclairé par une lumière surna-

1. Il règne une certaine incertitude sur les lieux et dates de décès des disciples de François.
2. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 26.
3. *Ibid.*

turelle, sonda l'avenir. Revenu à lui, il parut transformé en un autre homme (1). « Soyez courageux, dit-il alors aux Frères, soyez courageux et réjouissez-vous dans le Seigneur ! Ne vous attristez pas d'être en si petit nombre, et ne vous effrayez ni de ma simplicité ni de la vôtre; car ainsi qu'il m'a été révélé, Dieu vous fera croître et progresser jusqu'aux extrémités de la terre. Dans votre intérêt, je suis obligé de dire ce que j'ai vu; je préférerais me taire, mais l'amour que j'ai pour vous me porte à parler. J'ai vu venir à moi une grande multitude d'hommes revêtus de notre habit qui veulent vivre comme nous et garder notre règle. Maintenant encore je les entends aller et venir, suivant que l'obéissance le leur prescrit. J'ai vu tous les chemins remplis d'hommes qui marchaient de ce côté et se hâtaient fort. Les Français arrivent, les Espagnols s'empressent, les Allemands et les Anglais accourent; toutes les nations s'ébranlent. » En l'entendant, les Frères furent dans la joie, de ce que Dieu avait permis à leur Père de voir dans l'avenir, et de ce que des foules innombrables devaient quitter le monde et imiter leur exemple, tant ils avaient soif du salut des âmes (2).

Le temps a confirmé cette prédiction. Toutes

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 26. — Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1209, n. 24, 25, place cette révélation dans la vallée de Rieti, où François aurait séjourné avec ses disciples; mais les plus anciens biographes ne font pas la moindre mention à ce sujet.

2. Célano, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 27.

les nations courent depuis des siècles vers François et se pressent dans son Ordre.

Ainsi que nous le savons, François voulait se livrer à la prédication et y consacrer ses disciples (1). Mais cette œuvre accomplie à l'exemple des Apôtres est pleine de fatigues, d'efforts et de sacrifices. Aussi, avant de disséminer ses Frères, il voulut les former à la pratique de la mortification, du renoncement et du sacrifice ; il désirait surtout leur faire aimer la pauvreté, sa très chère souveraine, qui, avec l'humilité, leur devait aplanir la voie pour acquérir les autres vertus. Après qu'il les eut exhortés par la parole à la pratique de ces vertus, il les envoya mendier à la ville, où quelques-uns d'entre eux avaient vécu dans les meilleures relations. Les bons Frères y allèrent, demandèrent l'aumône de porte en porte, et furent reçus avec mépris et raillerie, comme François s'y attendait et le désirait. On les traita de fous, de fainéants, de vauriens, qui, pour vivre dans la paresse, sollicitaient le bien d'autrui après avoir spontanément abandonné le leur. Ils furent même repoussés par leurs proches, qui avaient honte d'eux. Le monde ne comprenait rien au

1. Thomas Célano, que nous suivons, n'est pas d'accord avec les Trois Compagnons et Bernard de Besse. D'après lui, François envoya ses disciples prêcher après l'admission de Philippe; d'après les seconds, celui-ci ne fut reçu qu'après cette première prédication. Il y a encore, dans ce chapitre, quelques autres différences chronologiques, mais insignifiantes. Nous nous en tenons à Célano.

mystère de la pauvreté évangélique. A la vérité, il y eut quelques âmes compatissantes, parmi lesquelles se trouvait Guido, l'évêque d'Assise, qui firent bon accueil aux pauvres volontaires du Christ ; mais ceux-ci même estimèrent que c'était chose inouïe qu'on se fît mendiant par un libre choix. « Je trouve votre vie bien dure, dit Guido à François. N'y a-t-il point d'excès à renoncer ainsi à toute possession ? — Seigneur, répondit l'aimable Saint, si nous possédions quelque chose, il nous faudrait des armes pour le défendre ; car les biens de ce monde ne vont pas sans procès et sans dissensions. C'est la ruine de tout amour de Dieu et du prochain. C'est pourquoi nous ne voulons point avoir de temporel en ce monde (1). » Le prélat était bienveillant. il n'eut rien à opposer à cette logique évangélique, il admira et aima davantage François et ses Frères, et envia leur amour de la pauvreté. C'était la première fois que cette vertu lui apparaissait de si près et avec une telle beauté.

D'après les expériences et les observations faites en si peu de temps avec ses disciples, François crut pouvoir compter sur leur vertu. C'est pourquoi il s'ouvrait de plus en plus sur ses projets de mission. Un jour que les Frères étaient réunis autour de lui, il leur parla du royaume de Dieu, du mépris du monde, de la mortification, de l'abnégation de soi-même et

1. *Tres socii*, c. III, n. 36.

de la conversion des pécheurs. Il dit : « Considérons, mes Frères, notre vocation : ce n'est pas seulement pour notre salut que Dieu nous a appelés par sa miséricorde ; c'est afin que nous allions exhorter tout le monde, plus par l'exemple que par la parole, à faire pénitence et à garder les divins préceptes. Vous êtes peu nombreux et vous manquez de science ; que cela ne vous arrête pas. Prêchez la pénitence en mettant votre confiance en Dieu, qui a vaincu le monde ; il parlera par vous d'une manière efficace pour toucher les hommes et les convertir. Vous trouverez des hommes fidèles, doux et pleins de charité, qui recevront avec joie vous et vos paroles ; d'autres, incroyants et impies, qui vous résisteront. Proposez-vous donc de tout supporter avec patience et humilité (1). »

Lorsqu'il remarquait que ses paroles inspiraient de la crainte aux Frères, il leur disait : « N'ayez point de crainte, car dans peu de temps beaucoup d'hommes nobles et instruits se joindront à vous pour prêcher aux rois, aux princes et aux peuples. Un grand nombre se convertira au Seigneur, qui répandra sa famille sur toute la terre (2). »

Sur ces entrefaites, le nombre des disciples était monté à huit (3), par l'admission du Frère Jean de Saint-Constance, des environs d'Assise. C'était un homme très saint, d'une humilité

1. *Tres socii*, c. III, n. 36.
2. *Ibid.*
3. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 29.

profonde et d'une admirable simplicité, qui ne parlait que de Dieu, ne pensait qu'à Dieu et ne travaillait que pour Lui. Il se fit surtout remarquer par la contemplation de la Passion et de la mort de Jésus-Christ (1).

Après les avoir ainsi préparés, François les appela auprès de lui, les plaça deux à deux, dans l'ordre où il voulait les envoyer à la prédication, et leur dit : « Allez, mes Frères, deux par deux, dans les diverses parties du monde, et annoncez aux hommes la paix et la pénitence pour la rémission des péchés ; montrez-vous patients dans les tribulations, avec la conviction que Dieu tiendra sa promesse. Répondez avec humilité à ceux qui vous interrogeront. Bénissez ceux qui vous persécuteront et vous maltraiteront, et rendez grâces à ceux qui vous calomnieront, car le royaume du ciel vous est destiné à cause de tout cela (2). » En même temps il les autorisa à recevoir des Frères dans la Compagnie (3).

Les Frères reçurent ces prescriptions avec joie, ils se jetèrent aux pieds du Saint, et se déclarèrent prêts à travailler à la conversion du monde, et à aller partout où il les enverrait. Il les embrassa et leur dit ces paroles qui lui étaient familières, et par lesquelles il voulait

1. LIPSIN, *Comp. Hist.*, p. 88, 105. — Ce Jean ne doit pas être confondu avec le Fr. Jean « le Simple », qui n'entra dans l'Ordre qu'en 1215, et mourut avant François.
2. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 29.
3. *Tres socii*, c. III, n. 41.

faire pénétrer la confiance en Dieu dans leurs cœurs : « Jetez vos préoccupations dans le sein de Dieu ; il pourvoira à vos besoins (1).

Le plan de la conquête de l'univers fut bientôt arrêté ; François traça une croix, dont les bras prolongés embrassaient toutes les parties du monde ; puis il envoya ses disciples dans ces directions (2). Bernard et le bienheureux Égide se déterminèrent pour Saint-Jacques de Compostelle, en Espagne (3). François, qui voulait et devait servir en tout de modèle à ses disciples, et les autres Frères choisirent d'autres directions (4). Aucun biographe ne dit où alla le Saint ; il ne dut pas, croyons-nous, s'éloigner beaucoup de la Portioncule.

Ils allèrent donc deux par deux pour un temps indéterminé et vers des lieux inconnus ; ils marchaient pieds nus, avec un pauvre habit entouré d'une corde autour des reins. A cette époque, ils n'étaient même pas encore pourvus d'un livre des Évangiles; cependant ils voulaient conquérir le monde, le convertir et le ramener à Jésus-Christ, leur Maître !

Dans cette mission, les envoyés de François reçurent, comme dans la précédente, des accueils variés. Tandis que les uns les traitaient de fous, d'autres écoutaient avec bienveillance

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 29. — S. BONAV., c. IV, n. 33.
2. S. BONAV., *ibid.*
3. CÉLANO, *ibid.*
4. CÉLANO, *ibid.* — S. BONAV., *ibid.*

leurs exhortations à la pénitence, pleines de simplicité. On leur demandait qui ils étaient et d'où ils venaient. Ils répondaient : « Nous sommes des pénitents d'Assise. » Les églises étaient leurs lieux de refuge préférés. Partout où ils en rencontraient, ils y entraient et saluaient Dieu par ces paroles, qu'ils avaient apprises de leur Père : « Nous vous adorons, ô Seigneur Jésus, et nous vous bénissons ici et dans toutes les églises, qui sont par toute la terre, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix (1). »

Le plus difficile pour eux était de trouver un gîte pour la nuit, leur misérable habillement les faisait prendre pour de malhonnêtes gens. A Florence, les FF. Bernard et Égide demandèrent un soir à une femme l'hospitalité pour la nuit ; elle acquiesça à leur prière, mais ils durent se contenter de l'auvent d'un four ou d'un bûcher : cela leur suffit. Lorsque le maître de la maison revint dans la soirée, il gourmanda durement sa femme d'avoir reçu de pareils individus. Elle s'excusa en observant qu'ils pourraient tout au plus emporter un peu de bois. Il consentit alors à les garder, mais il s'opposa à ce qu'on donnât, aux pauvres du Christ, une couverture, bien qu'il fît froid, de crainte qu'elle ne fût dérobée. La température rigoureuse de la nuit ne leur permit pas de dormir longuement ; c'est pourquoi ils se ren-

1. *Tres socii*, c. III, n. 37.

dirent de grand matin à l'église la plus voisine pour assister à l'office divin (1). Lorsque, au point du jour, la femme qui les avait si misérablement hébergés, vint à l'église et qu'elle les vit prier avec dévotion, elle se dit à elle-même : « Si ces hommes étaient des vauriens et des voleurs, ainsi que pense mon mari, ils ne prieraient pas avec tant de ferveur. » Elle fut encore plus édifiée quand elle les vit refuser avec modestie une aumône qu'un homme charitable, appelé Guido, leur présentait en même temps qu'aux autres pauvres. Guido leur ayant demandé pourquoi, étant pauvres, ils n'acceptaient pas son offre, Bernard répondit : « Il est vrai, nous sommes pauvres, mais la pauvreté ne nous pèse pas comme à d'autres indigents, parce que, avec la grâce de Dieu, dont nous avons suivi le conseil, nous nous sommes faits volontairement pauvres. » Guido leur demanda alors s'ils avaient jamais possédé quelque chose. A quoi Bernard répondit qu'ils avaient eu de grands biens et qu'ils les avaient distribués entre les malheureux par amour de Dieu. La femme, qui avait tout vu et entendu, ne put se contenir; elle s'approcha des Frères, leur demanda pardon de les avoir si mal traités, et les invita avec instance à venir chez elle pour y recevoir un meilleur accueil. Mais ils n'acceptèrent pas, en disant : « Que Dieu récompense votre bonne volonté! »

1. *Tres socii*, c. III, n. 38.

Ils allèrent, au contraire, chez Guido, qui les garda pendant plusieurs jours. Leur présence exerça sur lui la meilleure influence et le rendit plus généreux envers les pauvres (1).

Tandis que nos deux Frères étaient convenablement accueillis par Guido, ils étaient ailleurs maltraités ; on leur jetait de la boue et des pierres ; on s'amusait à leur tirer le capuce ; on leur mettait les dés dans les mains en les invitant à jouer. Selon les conseils de leur Père, ils priaient pour leurs persécuteurs et supportaient tout avec patience, la faim, la soif, la chaleur, le froid et même la nudité, car on allait jusqu'à dérober leurs misérables vêtements (2).

Quelle admirable conduite! Ces hommes viennent à peine de quitter le monde, où ils jouissaient de la considération, et par amour pour Dieu, ils se laissent traiter comme des insensés! Mais, à la longue, rien ne résiste à l'exemple. Lorsqu'on eut constaté la parfaite charité de ces Frères, leur désintéressement, leur détachement de tout ce qui est terrestre, et surtout de l'argent, et leur joie dans les souffrances, on se prit à réfléchir. Beaucoup de ceux qui leur avaient été hostiles sollicitèrent leur pardon; quelques-uns mêmes manifestèrent le désir d'être reçus dans leur compagnie (3). Et c'est ainsi que ces deux pauvres éclairés de Dieu agirent puissamment autour d'eux.

1. *Tres socii*, c. III, n. 38, 39.
2. *Ibid.*, n. 39, 40.
3. *Ibid.*, n. 41.

Aucun biographe (1) ne dit jusqu'où allèrent les FF. Bernard et Égide au delà de Florence. Nous ne savons pas davantage quel fut le champ d'action de François et de ses autres disciples. Mais il est certain que celui-ci revint à la Portioncule après une courte absence. Il paraît s'être rendu compte de ce qui manquait à l'organisation de son Ordre, et avoir considéré ce prompt retour comme nécessaire. Il n'avait pas encore de règle déterminée, par là même pas de lien qui unît les Frères entre eux, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Puis, l'amour qu'il portait à ses enfants l'attirait invinciblement. Quoi qu'il en soit, il revint le premier avec son compagnon et pria Dieu de rassembler ses disciples. Sa prière fut exaucée; ceux-ci, mus par une impulsion intérieure, revinrent à Assise (2). Grande fut leur joie. Ils se firent part de tout ce qui leur était arrivé dans leurs voyages. Comme saint Paul, ils se glorifièrent de ce qu'ils avaient supporté quelque chose pour l'amour du Christ; et craignant d'avoir agi avec négligence ou imprudence, ils prièrent humblement leur Père de les répri-

1. D'après les *Acta S. S.*, 23 avril, p. 222, Bernard et Egide se seraient séparés, et ce dernier serait allé seul à Compostelle. A la vérité, Egide visita une fois Compostelle, mais ce dut être plus tard, peut-être en 1212. — Cf. *Acta S. S.*, t. II, p. 584.

2. Les Trois Compagnons disent (c. III, n. 41) : « Statuto termino, omnes Sanctam Mariam de Portiuncula sunt reversi. » — D'après Bonaventure (c. III, n. 33), le retour ne fut pas concerté, mais réalisé d'une façon miraculeuse, à la demande du Saint.

mander et de les punir. Ils ne lui cachèrent rien, pas même les plus légers mouvements de leurs cœurs (1).

Vers cette époque, le nombre des disciples du Saint s'accrut de trois membres (2) : ce furent les FF. Barbaro (3), Bernard de Viridante, appelé aussi Vigilant de Vida, et Ange Tancrède, de Rieti. L'histoire ne dit rien sur les deux premiers; mais elle parle du Fr. Ange.

Ange appartenait à la famille des chevaliers de Tancrède, à Rieti. François le rencontra dans les rues de cette ville (4), sans l'avoir connu, et l'aborda en lui disant : « Ange, depuis assez longtemps vous portez le baudrier, l'épée et les éperons. Il faut maintenant que vous ayez pour baudrier une grosse corde; pour épée, la croix de Jésus; pour éperons, la poussière et la boue. Suivez-moi, je vous ferai chevalier du Christ. » Touché de la grâce de Dieu, Ange quitta aussitôt tout ce qu'il possédait et suivit François (5). Il devint un des « Trois Compagnons » et un ami très intime du Saint; il l'accompagna en divers voyages, fut présent à

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IV, n. 30.

2. *Ibid.*, n. 31.

3. Il mourut en 1232, et fut enseveli dans la basilique de Saint-François. — LIPSIN, *Comp. Hist. S. F.*, p. 88, 106.

4. A quelle époque et à quelle occasion? Les anciens biographes ne disent rien et leurs successeurs ne s'accordent pas à ce sujet. — Wadding (*Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 3) place cette circonstance au cours du voyage de François à Rome pour voir Innocent III.

5. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 3.

sa glorieuse stigmatisation, et assista au décès de sainte Claire, en 1253. Il mourut à Assise, le 13 février 1258, et fut inhumé dans la basilique près de son ami et Père. Dieu, dit-on, l'a honoré de miracles pendant sa vie et après sa mort (1).

Si, maintenant, nous nous demandons quels furent les résultats de ces premiers essais apostoliques, il nous faut avouer qu'ils furent nuls ou presque nuls, du moins si nous ne consultons que les biographes ; en effet, ceux-ci ne parlent un peu que des œuvres des FF. Bernard et Égide, à Florence. Cependant, cette première tentative des pauvres d'Assise ne pouvait être infructueuse. L'histoire sans doute ne signale ni

1. LIPSIN, *Comp. Hist. S. F.*, p. 88, 107. — Il n'y a aucune uniformité entre les anciens biographes sur le rang, les époques d'admission et les noms des douze premiers disciples. Aucun d'eux ne les nomme tous ; Pisan. le premier, les énonce dans son *Lib. Conformit.* D'après Célano (*Vita I*, l. I, c. IV), et les Trois Compagnons (c. III), François avait onze disciples avant le voyage de Rome. Saint Bonaventure aussi (c. III), en nomme onze, mais place Sylvestre comme sixième disciple, tandis que d'autres ne parlent de son admission qu'après le voyage de Rome, ce qui paraît plus probable. Selon les Trois Compagnons (c. IV, n. 46, 51), il est certain qu'avant d'aller à Rome, François n'avait que onze disciples : « Dixit illis undecim ipse duodecimus... notificamus summo Pontifici... », et qu'au départ de Rome, ils étaient encore au nombre de douze : « Datisque tonsuris beato Francisco et aliis undecim... Volens omnes illos duodecim esse clericos (scilicet Cardinalis), relinquens urbem vir Dei cum dictis fratribus... » Célano également (*Vita I*. l. I, c. IV, n. 32) dit : « Venit (Franciscus) pro inde Romam cum dictis fratribus nimirum undecim, quibus ipse Franciscus junctus erat duodecimus. »

grands concours de peuples, ni conversions éclatantes, ni disciples se joignant en foule aux Frères. Les Trois Compagnons disent simplement que quelques candidats se présentèrent pour être admis. En quoi donc consista le résultat de cette prédication ? L'Ombrie, une partie de l'Émilie et de la Toscane furent témoins d'un spectacle nouveau. A la vérité, elles avaient déjà vu des pauvres, mais peut-être pas encore des hommes qui, pour l'amour de Dieu, s'étaient dépouillés de leurs biens et les avaient distribués aux déshérités de la terre. La pénitence ne fut jamais goûtée par le monde, et l'Ombrie et la Toscane furent exhortées à cette vertu et à sa pratique par de pauvres prêcheurs inconnus. A cette époque, on ne connaissait pas la paix, et celle-ci fut annoncée par des mendiants et non par des conquérants accoutumés à la victoire. Le monde, au moins celui d'alors, ne savait rien de l'humiliation volontaire, ni du contentement au milieu des plus grandes privations : et il vit réalisé par les pénitents d'Assise ce qui paraissait impossible. Cette démonstration convaincante que la pauvreté et la pénitence rendent plus heureux que la richesse, la considération et la puissance, n'était-ce pas un magnifique résultat?

Quant aux Frères, qui étaient encore timides et craintifs, qui avaient peur des hommes et du monde, ils s'aguerrirent, dans cette première mission, contre leur faiblesse et leur aversion naturelles pour les souffrances, les privations,

le dédain, les mauvais traitements ; ils reconnurent qu'avec la grâce divine, ils pouvaient supporter ces choses. Et, comme un chef d'armée constate si ses troupes se sont bien conduites au premier feu, François se convainquit qu'il pouvait compter sur ses chers disciples. Il lui était donc permis de concevoir de grands projets pour la gloire de Dieu, le bien de l'Église et le salut des âmes. Ce furent là les fruits magnifiques de ses premiers essais d'apostolat.

CHAPITRE X

APPROBATION DE LA RÈGLE

(1210)

Les Pénitents d'Assise, ainsi qu'ils s'appelaient eux-mêmes, vivaient à la Portioncule dans l'amour, la paix et la concorde. Ils étaient un bel exemple de sainte amitié et les paroles de la sainte Écriture leur convenaient admirablement : « Oh qu'il est bon et qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble (1). » François, maître éclairé, les dirigeait dans la vie intérieure. Directeur et élèves rivalisaient de zèle dans la vertu et menaient ensemble une vie heureuse ; le travail manuel, l'instruction et la prière formaient leurs occupations journalières et, la nuit, ils se levaient pour vaquer à l'oraison. Ils s'exerçaient dans l'humilité comme dans l'amour ; l'un honorait l'autre comme son supérieur et seigneur et celui que l'obéissance obligeait à commander était le plus humble. Leur obéissance était admirable ; dès qu'un ordre était donné, ils étaient prêts à tout, même à l'impossible. Les affections, les appétits sensuels et les désirs égoïstes semblaient éteints chez eux. Aucune parole de nature à porter atteinte à la concorde ne sortait de leurs

1. Ps. 132, 1.

lèvres et si cependant l'un d'eux craignait d'avoir attristé un autre par un mot ou une observation, il se jetait à terre, plaçait sur sa bouche le pied de l'offensé, et, dans cette attitude, sollicitait son pardon. Ils ne possédaient aucun bien temporel; et le peu qui était nécessaire aux usages journaliers était mis en commun. Bien qu'ils fussent pauvres et dépourvus de tout, ils trouvaient cependant le moyen d'exercer la charité envers les malheureux, en leur abandonnant leurs propres vêtements. Leur pauvreté, leur humilité, leur modestie et leur sincère piété firent sur beaucoup de riches une telle impression, qu'ils vinrent solliciter leur admission dans l'Ordre (1). En un mot, la vie de François et de ses disciples, à la Portioncule, était si belle que nous la trouvons à peine plus admirable chez les Pères du désert. Ce furent les plus beaux jours de l'Ordre.

François, voyant le nombre des disciples et des postulants aller en augmentant, rédigea pour ses Frères une Règle conforme à l'Évangile. Le peu qu'il ajouta aux sentences évangéliques comprenait quelques minimes observations nécessaires à la réglementation de la vie commune (2). Cette première Règle ne nous est point parvenue. Après l'avoir écrite, il dit à ses enfants : « Mes Frères, je vois que Dieu dans sa bonté veut augmenter notre

1. *Tres socii*, c. III, n. 41, 45.
2. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. V, n. 32. — S. BONAV., c. III, n. 34.

nombre. Allons donc à notre sainte Église romaine et faisons connaître au Pape ce que Dieu a déjà fait par notre entremise, afin que nous poursuivions, selon sa volonté et sous ses ordres, l'œuvre que nous avons commencée (1). » Avant de se mettre en route pour Rome avec ses compagnons, il choisit l'un des Frères comme supérieur du voyage; tous devaient lui obéir. « Nommons un de nous, dit-il, comme notre guide, et considérons-le comme le représentant de Jésus-Christ, afin que nous allions où il nous enverra, et que nous restions là où il voudra nous arrêter. » Le choix tomba sur Bernard de Quintavalle. La joie, la confiance en Dieu régnèrent parmi les voyageurs. Leurs entretiens et leurs conversations ne roulaient que sur les louanges du Seigneur et le salut des âmes. Et Dieu était avec eux; ils furent partout bien accueillis (2).

Laissons quelques instants François et ses Frères, pour faire ici une remarque.

Notre Saint a été jugé bien diversement par les adversaires de l'Église et surtout par les protestants (3). Les uns le considèrent comme « un homme médiocre, ignorant et sans expérience, qui n'a dû son salut qu'à la miséricorde de Dieu; ils l'appellent une tête d'exalté dont

1. *Tres socii*, c. IV, n. 46.
2. *Ibid.*
3. Cf. *les Voix de Maria Laach*, l'importance historique et civilisatrice de saint François d'Assise, tome XXXIII, p. 1 et suiv.

l'idée principale était de remplir le monde avec des mendiants à l'apparence pieuse. » D'autres, et parmi eux surtout des auteurs modernes, cherchent à le relever, en racontant sa vie avec un grand étalage d'érudition, de science, d'amour et d'enthousiasme; mais ils en font un précurseur de la Réforme. D'après ceux-ci, François voulut fonder un apostolat laïque, sans enseignement, sans science, un apostolat indépendant de l'Église. Noble idée! Des prédicateurs laïques sans Église et pourtant de l'Église! Car, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, François ne voulut pas se séparer de celle-ci. Malheureusement, s'écrient-ils avec regret, il ne resta pas fidèle à son idéal, ou mieux, il fut détourné de son idéal par l'Église. Pressé, contraint par elle, il se livra avec l'Ordre au Pape, se mit dans sa dépendance, et, de ce fait, fut entravé dans sa libre activité de missionnaire. Peu à peu l'Église imposa à l'Ordre son dogme et sa science, et son chef devint comme un aigle enchaîné qui soupire après la liberté, qui sent la puissance d'impulsion, mais qui est trop faible pour rompre ses liens.

En est-il ainsi? François a-t-il voulu fonder un apostolat indépendant? Tout au début, il est vrai, le Saint ne connut pas distinctement sa vocation et ne comprit pas les intentions de Dieu. Pauvre, libre de toute attache temporelle, il voulut solliciter les hommes à la pénitence, mais non hors de l'Église, ni contre l'Église et le Pape. Il n'explique pas lui-même le texte de

l'Évangile sur le véritable apostolat, mais il se le fait expliquer par le prêtre de Sainte-Marie des Anges. Il commence sa vie et sa prédication de pénitence avec la bénédiction de l'évêque d'Assise, qui fut en tout son conseiller à partir de sa renonciation à l'héritage paternel. Dès qu'il voit que les recrues viennent à lui, il leur dit : « Allons vers la sainte Église romaine et vers le Pape, afin de continuer avec sa permission ce que nous avons commencé. » Sans vouloir anticiper sur l'histoire, et afin d'éviter des redites, nous ferons simplement remarquer que la première chose que lui et ses Frères louent dans la Règle, c'est l'obéissance et la vénération dues au Pape ; nous ferons encore remarquer que le Saint ne permet pas à ses enfants de prêcher quand l'évêque du lieu s'y oppose, et que lui-même renonça à la prédication partout où l'évêque refusait son autorisation. Et cet homme, on veut en faire le précurseur du libre examen et de la libre prédication ! C'est lui qu'on veut placer sur le même rang que les prêcheurs hérétiques et laïques des Albigeois et des Vaudois ! La sainteté de sa vie — en dehors de l'Église, il n'y a pas de saints — la permanence de son Ordre et de son activité apostolique divinement bénie depuis des siècles sont les meilleures preuves de sa fidélité à l'Église et de sa catholicité. S'il avait fondé un apostolat laïque, celui-ci aurait péri avant le temps, ainsi qu'il est arrivé pour les Albigeois et les Vaudois. — Mais revenons à François et à ses Frères.

A cette époque, le trône pontifical était occupé par Innocent III. Il suffit de prononcer ce nom pour que le souvenir se reporte sur deux autres successeurs de Pierre, sur Grégoire VII et sur Alexandre III. Grégoire fut le vaillant athlète qui commença la grande lutte pour l'émancipation de l'Église, de la puissance temporelle; Alexandre la continua avec énergie, Innocent la termina victorieusement.

... Innocent le Grand! Oui, il fut véritablement un grand homme, la vraie *signatura temporis,* le puissant soutien d'une glorieuse époque. Le comte Lothaire Conti avait à peine trente-sept ans lorsque, le 8 janvier 1198, il fut élu pape à l'unanimité, de sorte qu'un poète allemand a pu s'écrier : « Oh, malheur, le Pape est trop jeune. Venez, Seigneur, au secours de la chrétienté! » Jeune il l'était, c'est vrai, mais non trop jeune, et, s'il y a humainement quelque chose à regretter, c'est qu'il descendit trop tôt dans la tombe, à l'âge de cinquante-cinq ans. Jamais le peuple chrétien et l'héritage de saint Pierre ne se trouvèrent sous la garde d'un plus grand esprit, d'un cœur plus généreux et d'une main plus habile. Les contemporains le représentent comme un homme d'une beauté physique peu commune, gracieux et bienveillant dans ses manières, plein de confiance et de tendresse dans ses amitiés, généreux à l'excès dans ses aumônes et ses fondations, orateur éloquent et fécond. Nous savons en outre qu'il fut excellent prédicateur, savant théologien et même

poète, grand et profond jurisconsulte, protecteur zélé des sciences et des arts, veillant avec sévérité au maintien des lois de l'Église et de sa discipline. De tout temps il eût été un pape remarquable, mais son souvenir apparaît d'autant plus grand et plus inoubliable qu'il dut accomplir sa mission à une époque particulièrement difficile. Avec quelle sûreté, son regard embrassait à la fois ce qui était proche et ce qui était éloigné! Comme sa mémoire était fidèle à se rappeler les faits les plus petits et les plus insignifiants, quand il s'agissait de sa grande lutte pour la liberté de l'Église (1).

Tel fut Innocent III, l'homme et le grand Pape auquel l'humble François d'Assise voulait demander l'approbation de la Règle de son Ordre.

François partit pour Rome plein de confiance, avec la conviction que sa requête serait agréée, et que sa Règle et son Ordre seraient confirmés. Déjà, avant son départ, il en avait reçu un avis mystérieux. Il lui sembla, en songe, qu'il marchait le long d'un chemin où se trouvait un arbre d'une grandeur extrordinaire. Lorsqu'il s'en approcha et qu'il en admira la beauté, il fut soulevé par une vertu secrète qui le porta jusqu'à la cime, alors il put incliner facilement les branches jusqu'à terre. Cette vision lui apprenait que la plus haute autorité de

1. Docteur François HULSKAMP, *Brochures actuelles*, tome VII, 5e livraison, *sur Innocent III*. — Voir aussi Frédéric DE HURTER, *Innocent III*, et MONTALEMBERT, *Vie de sainte Elisabeth de Hongrie*.

l'Église, Innocent III, s'abaisserait avec bonté et charité pour écouter sa demande (1).

A Rome, François retrouva son vieil ami et son protecteur, l'évêque d'Assise, que nous connaissons déjà. Ce prélat ne fut pas médiocrement effrayé en voyant les Frères ; il craignit qu'ils ne songeassent à abandonner son diocèse et leur patrie, qu'ils avaient commencé à édifier par leurs prédications et leurs exemples. Mais lorsqu'il eut appris le motif de leur présence à Rome, il se réjouit et leur promit son concours ; ce qu'il fit en réalité (2). L'évêque avait à Rome un parent très influent, le cardinal Jean de Saint-Paul, de la famille des Colonna, évêque de Sabine. Déjà il l'avait entretenu des pauvres d'Assise. Entre tous les princes de l'Église, ce cardinal se faisait remarquer par une grande sainteté de vie, et par son mépris des honneurs, des distinctions et des biens temporels, aussi jouissait-il d'une haute considération auprès de la cour romaine. La grâce de Dieu était avec lui (3). Ce fut à lui que Guido, l'évêque d'Assise, présenta François et ses Frères. Jean les accueillit avec amitié et véné-

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. v, n. 33. — *Tres socii*, c. IV, n. 53. — S. BONAV., c. III, n. 35.

2. Que Guido, le conseiller habituel de François, n'ait rien su des projets des Frères, cela ne peut s'expliquer que par ce fait que l'évêque était absent d'Assise depuis un certain temps. A Rome, les Frères auraient demeuré dans l'hospice voisin du Latran.

3. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. v, n. 33. — *Tres socii*, c. IV, n. 47. — S. BONAV., c. III, n. 36.

ration (1). Mais il était prudent, il garda donc les Frères auprès de lui, dans son palais, observa leur genre de vie et acquit bientôt la certitude de leur pureté et de leur droiture, en sorte qu'il finit par ajouter foi à tout le bien qu'il en avait entendu dire. Il se recommanda à leurs prières, adopta lui-même leur genre de vie et voulut être considéré et traité comme l'un d'eux (2).

Après qu'il se fut assuré de la sainteté de leur vie, il voulut aussi éprouver leur vocation. Il fit à François les questions les plus diverses et chercha à le persuader de se joindre avec ses Frères à un Ordre religieux déjà existant. Ce fut en vain. Le Saint réfuta entièrement mais avec humilité toutes ses objections (3).

Aussitôt que le prince de l'Église eut terminé son examen, il porta l'affaire devant le Saint-Père. « J'ai trouvé, dit-il à Innocent, un homme parfait qui est résolu à mener une vie évangélique, et à suivre à la lettre les conseils de Jésus-Christ; je crois que Dieu veut se servir de cet homme pour ranimer la foi dans l'Église entière. » Le Pape, après avoir écouté le cardinal avec attention, le pria de lui faire connaître les Frères (4).

Le lendemain, François fut présenté au Sou-

1. *Tres socii*, c. IV, n. 47.
2. *Ibid.*, n. 48.
3. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. V, n. 33.
4. *Tres socii*, c. IV, n. 48.

verain Pontife ; il exposa avec franchise et droiture son projet et sa requête au Vicaire de Jésus-Christ. Innocent, circonspect dans ses décisions, écouta la supplique avec bienveillance, mais ne voulut pas se décider sur-le-champ à donner son adhésion. Il bénit les Frères et leur dit : « Allez dans le Seigneur, mes Frères, et prêchez à tous les hommes la pénitence comme il plaira à Dieu de vous l'inspirer. Si le Tout-Puissant veut vous faire croître en nombre et grâces, veuillez nous en informer, et nous vous donnerons avec bonheur encore plus que vous ne demandez (1). » Mais comme il tenait à savoir si ce qu'il avait concédé et si ce qu'il voulait encore faire pour eux était conforme à la volonté de Dieu, il leur dit avant de les quitter : « Mes fils, votre genre de vie nous paraît trop dur et trop pesant. Si nous ne doutons pas de votre zèle, nous devons pourtant songer à ceux qui viendront après vous, afin qu'ils ne soient pas accablés par l'excès de la charge. » Et se tournant vers François, qu'il vit inébranlable dans sa foi et sa confiance en Jésus-Christ, il ajouta : « Allez, mon fils, et priez Dieu de nous faire connaître si ce que vous demandez vient de Lui, afin que nous-même, dûment informé sur sa volonté, nous puissions agir selon vos désirs (2). » François se retira alors avec ses compagnons, et se mit en prière, ainsi que le Pape le lui avait commandé.

1. *Tres socii*, c. IV, n. 48. — Célano, *Vita I*, l. I, c. V, n. 33.
2. *Tres socii*, c. IV, n. 49.

L'affaire de François était sans précédents, pareille supplique n'ayant jamais été présentée à la cour pontificale (1). Jusqu'alors des hommes éclairés de Dieu avaient fondé des ordres religieux sans autorisation spéciale de la Papauté ; les papes étaient témoins de leur naissance, surveillaient ceux qui s'étaient développés, leur accordaient certains privilèges, les protégeaient contre d'injustes attaques, et frappaient de châtiments sévères les religieux isolés ou les instituts qui venaient à enfreindre leurs règles. François était le premier qui sollicitait l'approbation pour la fondation de son Ordre. Innocent devait-il acquiescer à sa requête et introduire par là une innovation pour la constitution de nouveaux Ordres dans l'Église ? Avant de congédier François et de l'inviter à prier, il s'était entendu avec quelques cardinaux très opposés à l'innovation. L'affaire leur paraissait nouvelle, et le genre de vie des Frères leur semblait excéder les forces humaines (2).

Le Pape et les cardinaux avaient d'autres motifs de se défier de la pauvreté de François. La France, en effet, était alors troublée par la secte des Vaudois, fondée en 1160 par Valdo, marchand de Lyon, et par d'autres sectes analogues (3). Les membres de

1. Ce ne fut qu'au IVe concile de Latran (1215), qu'on décida qu'aucun Ordre ne pourrait être fondé sans l'approbation de l'Eglise.
2. S. Bonav., c. III, n. 35.
3. La secte s'est maintenue jusqu'à nos jours dans quelques localités de la France et du Piémont. Le nom

ces sectes, en apparence parfaitement pauvres et humbles, n'avaient aucun sentiment évangélique, et menaient une vie antichrétienne et immorale. Ils étaient remplis de haine contre l'Église et ses serviteurs, et se laissaient aller aux invectives les plus sanglantes dans leurs assemblées secrètes ; en sorte qu'après plusieurs tentatives infructueuses de réconciliation, l'Église se vit contrainte de les frapper d'excommunication, comme hérétiques incorrigibles. Sous le misérable habit de François et de ses Frères, les cardinaux redoutaient de trouver de faux pauvres. Qui pourrait les en blâmer? L'expérience donne la prudence, elle rend prévoyant et défiant (1).

collectif de toutes les sectes d'Albigeois, de Patarins, de Cathares, de Vaudois, qui pullulaient en France, était celui d'Albigeois, originaire de la ville d'Albi.

1. Les plus anciens biographes du Saint rapportent que François fut reçu par Innocent III avec bonté et affection ; plus tard, pour le moins après saint Bonaventure, d'autres historiens prétendirent que l'accueil du Saint-Père, au Vatican, fut peu bienveillant. D'après ceux-ci voici ce qui se serait passé : « Lorsque François s'aperçut de l'hésitation du cardinal de Sabine, il pénétra dans le palais du Vatican, arriva jusqu'au lieu dit *Speculum* ou Bellevue, où le Pape se promenait plongé dans la méditation d'importantes affaires. François ayant voulu lui soumettre son projet, Innocent le repoussa, sans l'écouter, avec ses douze compagnons misérablement et singulièrement vêtus. » Le récit de ce premier et fâcheux accueil fut mis à la suite de la légende de saint Bonaventure par Jérôme d'Ascoli, son successeur comme Général de l'Ordre et, plus tard, Pape sous le nom de Nicolas IV. Jérôme l'aurait reçu du cardinal Ricardo, neveu d'Innocent III. Nous ne discuterons pas sur la question de savoir si un groupe d'hommes mal habillés

La seule personne qui insistât en faveur de François fut le cardinal Jean de Saint-Paul. « Si, dit-il, nous rejetons comme trop dure et comme nouvelle la demande de ce pauvre, qui sollicite la faveur de vivre selon l'Évangile, prenons garde de nous élever contre l'Évangile lui-même ; soutenir que l'observation complète de l'Évangile contient quelque chose de nouveau et de déraisonnable ou d'irréalisable, c'est blasphémer Jésus-Christ, l'auteur de l'Évangile (1). » Ces paroles étaient inspirées au cardinal par l'affection qu'il portait aux Frères ; ni le Pape ni les cardinaux ne répliquèrent.

Dans l'intervalle, François avait beaucoup prié, et avait reconnu d'une façon indubitable la sainte volonté de Dieu. Dans une vision, le Seigneur lui avait dit : « Une fille très belle, mais pauvre et demeurant dans le désert, attira par sa beauté les regards d'un grand roi, qui désira l'épouser dans l'espoir d'avoir de beaux enfants. Dans la suite il retourna à son palais. La mère éleva ses enfants avec beaucoup de soin, et, quand ils furent

a pu arriver jusqu'au Pape sans avoir été ni vu ni arrêté. Mais en admettant qu'il y ait réussi, pourrait-on reprocher au Souverain Pontife d'avoir renvoyé ces hommes comme des étrangers et des inconnus. Enfin, en admettant encore qu'il ait repoussé la requête et la singulière visite des solliciteurs, y eût-il eu de sa part mauvais accueil ? Certes non, car alors tout refus d'entendre une supplique ou de recevoir un solliciteur, constituerait un manque de bienveillance. — Cf. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 8.

1. S. BONAV., c. III, n. 36.

grands, elle leur dit : « Mes enfants, ne rougis- « sez point ; car vous êtes les enfants d'un « grand roi. Allez à sa cour et recherchez-le ; il « vous donnera tout ce qui vous est nécessaire. » Les enfants se rendirent donc auprès de lui, et lorsqu'il les eut aperçus et qu'il eut reconnu en eux ses propres traits, il leur dit : « De qui « êtes-vous les enfants ? » et quand ils eurent répondu : « Nous sommes les enfants de la pauvre femme qui habite dans le désert », le roi les embrassa avec joie et leur dit : « Ne craignez « rien, vous êtes mes fils. Si des étrangers vi- « vent à ma table, combien aurai-je plus de « soin de vous qui êtes mes propres enfants. » Puis il fit chercher la mère, la logea avec eux au palais, les entretint et les soigna royalement (1). »

François reconnut aussitôt le sens de cette vision, et nous-mêmes nous en trouvons l'explication sans difficulté : le roi, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; la mère si belle, c'est François (2), c'est-à-dire l'Ordre qu'il devait fonder, et les enfants sont ceux qui suivent François dans la pauvreté évangélique, et qui servent Dieu dans la privation volontaire de toutes choses.

Dieu fit aussi connaître au Pape que l'approbation de la Règle et de l'Ordre des Frères-Mineurs lui serait agréable et de grande utilité pour l'Église. Une nuit, pendant son sommeil,

1. *Tres socii*, c. IV, n. 20.
2. *Ibid.*

il lui sembla que la basilique du Latran, appelée « la tête et la mère de toutes les églises, chancelait sur ses bases. Effrayé, il regardait autour de lui pour trouver secours. Alors vient un homme misérablement vêtu, il s'arc-boute contre l'édifice branlant et l'empêche de s'écrouler (1). » Innocent s'éveilla, mais ne put découvrir la signification de son rêve, la pensée ne lui vint pas que François, le pauvre mendiant d'Assise, pût devenir le soutien de l'Église et qu'il pût en conjurer la chute. Toutefois ce songe laissa le Pontife dans une grande perplexité.

Dieu lui manifesta plus clairement sa volonté dans une autre vision. Il vit croître à ses pieds une belle palme et quand il demanda ce qu'elle signifiait, il lui fut répondu que cette palme représentait le pauvre qu'il avait rebuté (2). Dès lors, Innocent comprit ce qu'il avait à faire. Aussi lorsque François reparut devant lui et lui raconta la vision de la belle femme et de ses enfants, il reconnut immédiatement en lui l'homme qui avait soutenu le Latran, et il se dit à lui-même : « En vérité, c'est le pieux et saint homme qui doit soutenir et porter l'Église de Dieu (3). » Il embrassa alors François et approuva l'Ordre et la Règle qu'il avait rédigée (4).

Voilà l'homme qui soutiendra l'Église de

1. *Tres socii*, c. IV, n. 51. — S. BONAV., c. III, n. 38.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad. ann. 1210, n. 8.
3. *Tres socii*, c. IV, n. 51.
4. *Ibid.*, et S. BONAV, c. III, n. 38. — Innocent aurait eu une semblable vision quand saint Dominique lui demanda confirmation de sa Règle. Le premier et le prin-

Dieu, s'écrie le pape Innocent en voyant François devant lui. Il avait raison. Quatre de ses fils, Nicolas IV, Sixte IX, Sixte V et Clément XIV ont gouverné la barque de Pierre.

D'autre part, les diverses branches franciscaines lui ont donné un grand nombre de cardinaux, d'évêques, de saints, de savants, de missionnaires et de prédicateurs. On peut dire sans exagération que pendant plus d'un siècle (le XIII[e]), l'Église fut soutenue par François et par Dominique. Et jusqu'à nos jours ils en sont restés les colonnes inébranlables.

Innocent ne se contenta pas d'approuver l'Ordre et la Règle, il assura le Saint que, dans l'avenir, il lui donnerait plus qu'il ne demandait à ce moment. Il autorisa en particulier les Frères à prêcher la pénitence en tous lieux, avec cette réserve toutefois que ceux-là seuls qui seraient désignés par François pour la prédication (1) pourraient faire usage de ce privilège. Et afin que rien ne manquât à ces faveurs, l'approbation verbale du Souverain Pontife fut solennellement confirmée dans le consistoire tenu peu après (2).

François remercia le Seigneur avec allégresse de la grâce insigne qu'il lui avait accordée par l'intermédiaire de son représentant visible ; il

cipal biographe de saint Dominique ne parle pas de ce fait. — Voir *Acta S. S.*, 11 août, t. I, p. 437, et Oct., t. II, p. 591.

1. *Tres socii*, c. IV, n. 52. — S. BONAV., c. III, n. 38. — Un semblable privilège de prêcher partout fut octroyé à saint Norbert par le pape Gélase II, en 1118.

2. *Tres socii*, c. IV, n. 52.

se prosterna aux pieds du Pape et lui promit obéissance et respect. Les Frères firent ensuite la même promesse entre les mains de François, leur supérieur; et c'est ainsi que les douze firent leur sainte profession (1). Ce fut la première dans l'Ordre des Frères-Mineurs; elle eut lieu en 1210 (2), le jour même de l'approbation de l'Ordre par l'autorité pontificale. Heureux jour qui a ouvert pour l'Ordre la série des siècles de son existence! Celui-ci s'en est toujours montré reconnaissant par sa dépendance et sa fidélité envers le Pape et l'Église.

François sollicita encore pour lui et ses Frères la bénédiction apostolique; il alla se prosterner avec eux en actions de grâces sur les tombeaux des Princes des Apôtres, et reçut avec ses com-

1. *Tres socii*, c. IV, n. 52.

2. D'après les Bollandistes, on admet que ces faits eurent lieu en août 1209. Nous suivons Wadding (ad ann. 1210, n. 1 et suiv.). Il nous paraît impossible que tous les événements rapportés par les biographes sur les deux tentatives de missions, la préparation des disciples en vue de ces missions, la vie retirée des Frères à la Portioncule, le voyage de Rome, les difficultés de l'approbation de l'Ordre et de sa Règle, etc., aient pu avoir lieu dans la limite de quatre mois (23 avril au mois d'août), ou même comme le pensent les *Annal. Fr.* (t. III, p. 6, observation 4), dans l'espace d'un mois (d'avril à mai). Si, au contraire, on admet que l'approbation verbale a été donnée en 1210, tout s'explique aisément. Il est d'ailleurs historiquement certain que Innocent ne fut pas à Rome pendant l'été de 1209, du 23 mai au 27 septembre, mais à Viterbe, et qu'il ne retourna dans la Ville éternelle que pour le couronnement de l'empereur Othon IV, qui eut lieu le 4 octobre. L'approbation de la Règle dans l'été de 1209, suivant les *Acta*, est donc totalement écartée, et, contrairement à Célano (*Vita I*, l. I, c. VI,

pagnons la tonsure par ordre du Pape (1) et du cardinal Jean de Saint-Paul, afin qu'ils fussent du for de l'Église ; puis ils quittèrent Rome (2).

Laissons cheminer ces pauvres et suivons-les en esprit. Ils sont au nombre de douze, dénués, illettrés et mal vus ; ils ne sont qu'un grain de chétif sénevé, qui à peine peut vivre, selon l'opinion du Pape et des cardinaux. Ce grain va-t-il germer, prendre racine et croître, va-t-il s'épanouir, prospérer et fleurir, enfin, portera-t-il des fruits ? L'histoire nous donne la réponse à toutes ces questions. L'Ordre de Saint-François, faible à son début, se développera comme un arbre plein de vie. Ce que le Saint avait annoncé se réalisera. L'Ordre se répandra par toute la terre. Ses couvents, ses provinces se multiplieront, ses membres se compteront par centaines de mille, et, à sa mort, François pourra concevoir l'espérance que son œuvre lui survivra durant des siècles.

A la vérité, l'Ordre des Frères-Mineurs a eu le même sort que d'autres instituts fondés avant

n. 48), nous prétendons que la Règle n'était pas encore approuvée quand Othon passa près de Rivotorto, pour aller se faire couronner à Rome.

1. S. Bonav., c. iii, n. 38.

2. *Tres socii*, c. iv, n. 53. — D'après Wadding (*Annal. Minor.*, 1219, n. 18), François aurait déjà été diacre à ce moment : mais les Trois Compagnons (c. iv, n. 52), disent expressément qu'il reçut la tonsure en même temps que ses Frères. On est d'accord que François était diacre, mais personne ne mentionne l'époque de son ordination. A la fête de Noël, à Greccio, il chanta l'Évangile comme diacre (S. Bonav., c. x, n. 149).

lui : il a fleuri, il a porté des fruits, il a rempli le monde d'étonnement; puis subissant de temps en temps la loi générale des vicissitudes humaines, il a paru perdre sa force et sa fécondité. Mais de même que l'arbre, avant de mourir, produit la semence, tombe à terre, revit de sa propre vie, refleurit et porte des fruits, mais ne meurt cependant pas, de même en fut-il de l'Ordre Franciscain. Il fut assez vigoureux pour se renouveler et se rajeunir sans cesse; le tronc produisit de forts rameaux qui se développèrent autour de lui comme de nouveaux arbres. Les réformes succédèrent aux réformes quand le zèle, l'observance de la Règle et l'amour de la pauvreté séraphique vinrent à fléchir dans l'une ou l'autre branche. A la vérité, elles en étaient affaiblies et passaient par des crises dangereuses, mais l'affaiblissement et la crise prenaient fin, et les nouveaux rameaux reparaissaient pleins de vigueur, se soudant puissamment et comme des Ordres indépendants à l'immortel et vieux tronc. C'est ainsi que François revit maintenant et continuera à vivre dans les Frères des divers Ordres franciscains. Innocent, le puissant Pape, et le mendiant d'Assise, ont jeté, au jour de l'approbation de l'Ordre des Frères-Mineurs, les fondements d'un édifice qui a subsisté durant des siècles, malgré des tempêtes intérieures et extérieures. Ce jour de l'approbation eût suffi à immortaliser les noms de ces deux hommes.

CHAPITRE XI

A RIVOTORTO

(1210)

François partit de Rome avec les siens pour retourner dans la vallée de Spolète. Le long du chemin, ils s'entretinrent des grâces et des bienfaits dont Dieu les avait comblés, et de la reconnaissance qu'ils devaient au Souverain Pontife, qui les avait si bien reçus (1); ils cherchèrent de quelle manière ils pourraient mieux correspondre à la grâce divine et aux bienveillantes exhortations du Pape, et comment ils pourraient observer avec plus d'exactitude leur sainte Règle. En un mot, ils s'excitèrent à se rendre dignes de leur vocation. Ces pieux entretiens leur firent oublier les peines du voyage.

Les Frères subvenaient à leurs besoins en demandant l'aumône. Le premier jour, épuisés de fatigue, ils arrivèrent à un endroit n'offrant aucune ressource ; ils s'assirent sans murmurer au bord du chemin pour prendre au moins quelque repos. Tout à coup apparut un homme qui leur remit assez de pains pour les rassasier tous ; puis il disparut sans que l'on pût savoir

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. v, n. 34.

d'où il était venu et où il était allé (1). Fut-ce un miracle? Oui, certes, c'en fut un et ce miracle excita leur confiance envers Celui qui n'oublie pas les oiseaux du ciel, et qui dispense le nécessaire à toute créature; il les remplit surtout d'amour et d'enthousiasme pour leur vocation. Ils en prirent occasion de s'encourager mutuellement, pour ne jamais se laisser abattre par quelque peine que ce fût, et pour ne point s'écarter de la sainte pauvreté (2).

Réconfortés par cette nourriture céleste, ils continuèrent leur chemin et arrivèrent à la ville d'Orte, située sur la route de Rome à Spolète, où ils s'arrêtèrent pendant une quinzaine de jours. Leur lieu de refuge était une grotte, comme il s'en trouve beaucoup dans la contrée, fort isolée mais agréablement placée. Ils n'avaient pas à y craindre de nombreux visiteurs, ce qui plaisait particulièrement à François. Chaque jour quelques-uns d'entre eux se rendaient à la ville pour y mendier de porte en porte ce qui était nécessaire à leur subsistance. Lorsqu'il leur restait quelque superflu, ils le conservaient pour le repas suivant dans un ancien tombeau voisin (3), car il n'y avait pas de pauvres à cause de l'aridité de la contrée. Wad-

1. S. Bonav., c. iv, n. 39. — Célano (*Vit. I*, l. I, c. v, n. 34) dit : « Statimque, divina gratia procurante, occurrit eis homo offerens in manu panem deditque eis, et abiit. »
2. Célano, *ibid.* — Un tombeau étrusque.
3. *Ibid.*

ding (1) raconte que les Frères prêchèrent chaque jour en ville, et s'attirèrent ainsi l'affection et l'estime du peuple.

Le séjour de François et de ses Frères à Orte ne fut que de courte durée. Notre annaliste (2) dit que le Saint quitta cette ville parce qu'il craignait que les agréments du lieu et l'attachement de la population ne fussent préjudiciables à ses disciples. Mais Thomas Célano (3), beaucoup plus rapproché de l'origine de l'Ordre que Wadding, prétend que François agit ainsi pour ne pas donner à croire que le terrain qu'il occupait était sa propriété. Il est possible que les deux motifs lui aient inspiré la résolution de quitter ce lieu. D'Orte, la petite troupe se rendit à Rivotorto (4).

Rivotorto (5) est situé dans la plaine d'Assise à une lieue seulement de cette ville, sur la route qui conduit à Foligno ; il est occupé par les Pères Conventuels. Il y avait là une cabane qui avait fait partie autrefois d'une léproserie ; elle était maintenant abandonnée et paraissait n'appartenir à personne ; elle servait de refuge aux hommes et aux animaux en cas de mau-

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 21.
2. *Ibid.*
3. Célano, *Vita I*, l. I, c. v, n. 35.
4. *Ibid.* — *Tres socii*, c. iv, n. 5 et S. Bonav., c. iv, n. 41.
5. Rivortoto signifie « la rivière tortueuse ou qui serpente », elle descend du mont Soubase. Aujourd'hui encore on montre à Rivortoto la cellule et l'oratoire de François. L'église et le couvent furent reconstruits après le tremblement de terre de 1853.

vais temps. Depuis sa conversion, François affectionnait particulièrement les gîtes misérables, délaissés et isolés. Cette cabane lui était connue avant son voyage à Rome, et avait été occupée par lui et ses compagnons de temps en temps avant ce voyage ; car Thomas Célano (1) rapporte qu'il s'y trouvait avec ses disciples, lorsque Othon IV vint à passer se rendant à la Ville sainte pour y être couronné empereur romain, le 4 octobre 1209, par Innocent III.

Il s'installa donc de nouveau à Rivotorto avec les siens, et y passa les meilleurs jours : jours de repos spirituel et de recueillement, jours d'union et de communications intimes avec Dieu. La cabane n'offrait qu'un médiocre abri contre les ardeurs du soleil et les pluies torrentielles ; elle était si basse, si petite qu'on pouvait à peine se tenir debout, ni s'allonger entièrement (2). Afin d'assurer le bon ordre dans cet espace étroit, François fut obligé d'écrire sur les poutres le nom de chaque Frère pour leur permettre de se livrer à l'oraison et au repos sans se gêner les uns les autres (3). Il sentait bien les difficultés de ce séjour et appréhendait que ses Frères n'y perdissent courage. Aussi leur disait-il fréquemment : « Mes Frères, on monte plus vite au ciel d'une chaumière que d'un palais (4). »

Ces paroles produisaient leur effet, mais elles

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VI, n. 42. — *Tres socii*, c. IV, n. 55.

2, 3, 4. *Ibid.*

n'étaient pas nécessaires, car les Frères supportaient leurs privations avec une patience admirable : jamais leurs lèvres ne laissaient exhaler une plainte ou un mécontentement. Leur amour de Dieu rendait leur esprit gai, enjoué et paisible (1). Ils donnaient alors et donnent encore aujourd'hui au monde la preuve que les richesses, les palais ne procurent pas le bonheur, et qu'on peut être heureux au sein de la pauvreté et des privations. La paix du cœur et l'amour de Dieu sont le secret d'être heureux dans le bonheur même comme dans le malheur, dans l'abondance et dans le dénuement.

La vie des Frères à Rivotorto était en harmonie avec leur misérable installation : elle était dure et sévère. Souvent ils manquaient du nécessaire ; quelques racines et des herbes leur servaient de nourriture (2).

François s'occupa alors avec un soin particulier et un succès extraordinaire à nourrir et à développer en lui-même et dans ses Frères l'esprit de dévotion et de prière, ainsi que d'amour pour tout ce qui concerne Dieu et son service. La prière formait le principal emploi de leur temps. De même que les disciples du Sauveur, ceux de François lui dirent aussi un jour : « Apprenez-nous à prier ! » Et il leur donna l'enseignement qu'ils sollicitaient. Il leur recommanda comme prière vocale celle du Seigneur, le

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. vi, n. 42. — *Tres socii*, c. iv, n. 55.
2. *Ibid.*

Notre Père, parce qu'elle est de toutes la plus belle et la meilleure, et qu'elle a été donnée par Jésus-Christ lui-même ; ils ne savaient pas encore réciter l'office divin (1). Souvent aussi il leur parla de l'objet de ses préférences, la croix, et les fit pénétrer dans ses mystères. Il leur apprit à lire et à comprendre ce livre mystérieux qui, d'après la doctrine des saints, renferme tous les trésors de la science et de la sagesse. Rivotorto nous offre un exemple de dévotion si profonde et d'adoration si filiale que l'histoire n'en connaît pas de plus beau. Au milieu de l'étroite cabane, François fit dresser une croix de bois autour de laquelle il s'agenouillait avec ses compagnons, méditait, priait et versait des larmes et poussait des soupirs (2). Que de larmes de repentir et de pénitence, mais aussi d'amour et de consolation intérieure, coulèrent ainsi devant le signe de notre Rédemption !

François sut particulièrement diriger vers Dieu les sentiments de ses disciples. Toute chose, si minime fût-elle, devait reporter leur pensée vers le Tout-Puissant. Il leur inspira aussi une particulière vénération pour la sainte Église romaine, ses enseignements et son organisation (3). Il était touchant de voir les Frères, lorsqu'ils passaient devant une église, se mettre à genoux et réciter la prière déjà

1. CÉLANO, *Vita I,* l. I, c. VI, n. 45.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 24.
3. S. BONAV., c. IV, n. 42.

mentionnée : « Nous vous adorons, Seigneur Jésus. » — Ils faisaient de même lorsque de loin ils apercevaient une église ou une croix (1).

François considérait les prêtres, avant tout, comme les représentants du Christ sur la terre chargés d'administrer et de dispenser les mystères divins. Il avait coutume de dire : « Si je rencontrais en même temps un ange et un prêtre, je m'approcherais aussitôt du prêtre pour lui baiser la main, et je dirais à l'ange : « Ange, veuillez attendre, car ces mains — celles « du prêtre — touchent le Verbe de vie, et ont « quelque chose de surhumain (2). » Il ne se serait jamais permis de porter un jugement sur un prêtre et encore moins de le blâmer. La pensée de l'éminente dignité dont ils sont revêtus, le portait à faire abstraction de leurs fautes personnelles (3). Il inspirait les mêmes sentiments de vénération et d'amour envers les serviteurs de Dieu à ses disciples, ainsi que le prouvent les faits suivants.

Comme il n'y avait pas de prêtre parmi les Frères, ils furent contraints, pour se confesser, de s'adresser à un prêtre dont la conduite n'était pas en harmonie avec la dignité et dont les actes et la vie étaient flétris par l'opinion publique. Mais ces circonstances n'altérèrent

1. S. Bonav., c. iv, n. 42. — Célano, *Vita I*, l. I, c. vi, n. 45.

2. *Opuscoli del Seraf. Patriarc. S. F. d'Assisi*, p. 469 et 253.

3. *Ibid.*

point leur vénération ni leur sincérité ; ils n'osèrent même pas exprimer leur opinion sur le mal qu'ils voyaient en lui (1). Un autre prêtre dit un jour à un des Frères : « Prends garde d'être un hypocrite ! » Le pauvre Frère prit cette parole tellement au sérieux qu'il pleura jour et nuit sur sa perversité et son hypocrisie. Et lorsque ses compagnons s'efforcèrent de le consoler en lui disant que le prêtre ne l'avait pas accusé d'être un hypocrite, mais avait voulu seulement le prémunir contre l'hypocrisie, il répondit : « Un prêtre me l'a dit ! Quoi donc, mes Frères, un prêtre peut-il mentir ? Si donc un prêtre n'est pas capable de mensonge, il s'ensuit que ce qu'il a dit est vrai. » François seul parvint à le rassurer (2).

Ainsi vécurent les premiers disciples de François, à Rivotorto ; dans la simplicité et la charité, uniquement désireux d'imiter ce qu'ils voyaient et admiraient dans leur Père.

Nous rapporterons ici deux circonstances merveilleuses, qui ne peuvent être passées sous silence dans l'histoire de Rivotorto ; elles nous montrent François déjà rayonnant de sainteté, et animé de l'esprit prophétique.

Un samedi, il se rendit à Assise, pour prêcher le lendemain, dans la cathédrale (3). Il

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VI, n. 46.
2. *Ibid.*
3. Depuis que la Règle et l'Ordre avaient été approuvées, et que l'autorisation de prêcher avait été accordée par Innocent III, les Frères, bien qu'ils ne fussent ni

passa la nuit dans le pavillon du jardin d'un chanoine. Tandis que les Frères étaient réunis dans leur chaumière, à Rivotorto, les uns dormant, les autres veillant et priant, un char lumineux, portant un globe brillant comme le soleil, y pénétra vers minuit, et en fit trois fois le tour. Le bruit singulier que fit l'apparition remplit d'étonnement les Frères qui étaient en oraison, et éveilla ceux qui dormaient, et tous furent tellement éclairés et pénétrés par la lumière mystérieuse, qu'ils purent lire réciproquement dans leurs cœurs. Ils reconnurent que leur Père leur était apparu sous la forme du globe embrasé, et ils furent pleinement confirmés dans leur croyance lorsque François, de retour, le dimanche, leur raconta ce qui était arrivé, sans qu'aucun d'eux l'eut interrogé à ce sujet (1). Selon la remarque de saint Bonaventure (2), le Ciel, par cette apparition, voulut apprendre aux Frères qu'ils devaient suivre, comme un second Élie, leur Père, que Dieu avait choisi pour conducteur d'un grand nombre d'hommes.

Dans le mois de septembre 1209, tandis que François était à Rivotorto avec ses disciples, l'empereur Othon IV passa près de ce lieu avec une suite brillante pour aller recevoir à Rome la couronne impériale des mains d'Innocent III.

prêtres ni diacres, prêchaient publiquement dans les églises. C'est pour la première fois que nous trouvons François prêchant dans une église.

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. vi, n. 47. — S. Bonav., c. iv, n. 43, 44.

2. S. Bonav., c. iv, n. 44.

Aucun des Frères ne quitta la cabane pour voir le cortège. Mais à peine fut-il passé, François envoya un de ses disciples à l'empereur pour lui dire que sa gloire et son éclat ne seraient que de courte durée (1). Cette prédiction s'accomplit. Le 4 octobre, Othon fut couronné, mais au lieu de tenir les promesses solennelles qu'il avait faites d'obéir à l'Église, il se montra l'ennemi de l'Église, et s'empara de plusieurs domaines du Pape, ou du moins les traita comme fiefs de l'empire. Innocent lui donna plusieurs avertissements, mais n'obtint aucun résultat, il prononça alors son excommunication, le Jeudi-Saint 1211, et, bientôt après, il délia ses sujets du serment de fidélité. Il s'en suivit en Allemagne une opposition formidable contre Othon. Après avoir soutenu des guerres malheureuses contre Frédéric II, Philippe-Auguste et le Danemark, il se retira dans son pays héréditaire, y vécut dans une retraite silencieuse, et mourut, réconcilié avec l'Église, le 8 mai 1218, au château de Harzbourg. Sa gloire et sa puissance furent donc de courte durée, ainsi que François l'avait annoncé.

Le séjour de la petite famille à Rivotorto ne se prolongea pas au delà de quelques semaines ou de quelques mois ; ils quittèrent cette demeure, probablement à la fin de 1210, pour revenir se fixer à la Portioncule, leur lieu de naissance et leur berceau. Les biographes ne

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. vi, n. 43.

sont pas d'accord sur les motifs de ce prompt déplacement. D'après les plus anciens (1), François abandonna la cabane de Rivotorto, parce que molesté par des visiteurs importuns, entre autres par un muletier, qui voulait s'y installer, il était dérangé dans ses prières et ses dévotions, et parce qu'il voulait montrer au monde qu'il ne possédait rien, pas même cette masure. Selon Wadding (2), le déplacement eut lieu parce qu'il était impossible, faute de place, de satisfaire aux demandes d'admission. En outre, François souhaitait d'avoir une église où il pût entendre la sainte messe avec ses compagnons, réciter les heures canoniales, et ensevelir les Frères défunts.

Il établit donc sa demeure à la Portioncule, et s'y construisit une cabane; on ignore si les Bénédictins du mont Soubase lui avaient déjà fait don de la chapelle, ou s'ils n'en firent la concession que plus tard, probablement vers la fin de 1210. Wadding (3) opine pour la concession la plus ancienne, et ajoute que François la reçut à la condition que la Portioncule serait toujours considérée comme le berceau de l'Ordre. Ce fut avec joie que le saint Fondateur accepta cette condition ; il ordonna que chaque année ses disciples offriraient, en signe de reconnaissance, et comme un tribut volontaire, aux moines de

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. vi, n. 44. — *Tres socii*, c. iv, n. 55.
2. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 26, 30.
3. *Ibid.*, n. 26.

Soubase, un panier de muges, espèce de poissons, qui abondaient dans un cours d'eau voisin appelé le Chiascio (1).

Le grand Ordre de Saint-Benoît prit ainsi sous ses ailes les Frères-Mineurs et leur procura leur première demeure et leur première chapelle, bienfait pour lequel l'Ordre Franciscain tout entier lui a voué jusqu'à ce jour une profonde reconnaissance.

Le Ciel lui-même témoigna d'une façon miraculeuse que ce don lui était agréable. En effet, avant que les Frères ne fussent arrivés, et durant la première nuit que François passa dans la chapelle, pour se recommander avec les siens à Dieu et à la sainte Vierge, il vit sur l'autel Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa sainte Mère et une troupe innombrable d'anges inondés d'une lumière céleste. Il dit sans craintes mais avec humilité : « Seigneur, très saint Roi du ciel, Sauveur du monde, très doux Amour, et vous, Reine du ciel toute-puissante, pourquoi daignez-vous venir du haut du ciel sur ce modeste autel. » Il reçut cette réponse : « Le motif de ma venue et de celle de ma Mère est de remettre à toi et à tes Frères, ce lieu et cette chapelle qui me sont si chers. » Extrêmement surpris d'une semblable faveur, François s'écria : « Vraiment, ce lieu est saint ; il devrait être habité par des anges plutôt que par des hommes. Je ne le quitterai pas, aussi longtemps qu'il me

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 30.

sera permis d'y rester ; il sera pour moi et les miens un perpétuel souvenir de la bonté et de la miséricorde de Dieu (1). » Lorsque les Frères arrivèrent le matin de Rivotorto, il leur fit connaître la sainteté de la nouvelle demeure, les exhorta à y mener une sainte vie, et ajouta qu'ils devaient une éternelle reconnaissance aux Bénédictins pour ce nouvel établissement (2).

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 29.
2. *Ibid.*, n. 30.

CHAPITRE XII

PRINCIPES ET MÉTHODE DU SAINT POUR L'ADMISSION ET L'ÉDUCATION DES FRÈRES

Sous ce titre, nous introduisons dans la « Vie de saint François » un chapitre qui ne peut trouver qu'ici sa vraie place.

Les novices et les jeunes religieux sont dans un Ordre ce qu'est l'enfant dans une famille. Pour que la famille soit, il est nécessaire que les parents élèvent leurs enfants pour Dieu et la religion ; il en est de même dans les instituts monastiques.

Considérons donc François comme éducateur ; et de plus examinons les principes suivant lesquels il recevait les jeunes Frères, et la méthode qu'il appliquait pour leur formation.

Il savait combien le choix des novices est d'une grande importance. C'est pourquoi il se réserva pendant longtemps le droit de prononcer leur admission. Ce ne fut que peu à peu qu'il délégua ce pouvoir aux provinciaux, en leur donnant, à ce sujet, d'admirables instructions dans les divers chapitres. La première condition exigée d'un candidat était la vocation. Sans vocation surnaturelle, il ne peut y avoir de vrai religieux. Aussi redoutait-il la multitude des candidats, et avertissait-il qu'il ne fallait pas se fier à tout esprit ni admettre

tous ceux qui se présenteraient comme appelés.

Parlant à ses disciples de la circonspection et de la prudence qu'il faut apporter dans le choix des novices, il leur dit ces belles paroles : « Afin que nous soyons reconnaissants envers Dieu de toutes ses grâces, et que vous sachiez comment vous devez vous comporter avec vos Frères aujourd'hui et plus tard, comprenez bien la vérité des choses futures. Actuellement, au début de l'Ordre, nous recevons des pommes exquises qui sont douces et agréables au goût ; mais, plus tard, on nous en offrira d'autres moins savoureuses et même d'amères ; finalement, on nous en proposera qui ne pourront être acceptées par personne, quoique leur aspect extérieur et leur parfum soient pleins d'attrait. Le Seigneur, ainsi que je l'ai prédit, permettra que vous deveniez nombreux ; mais, à la fin, il nous arrivera comme à un pêcheur qui jette son filet dans l'eau et prend une grande quantité de poissons ; il les met dans sa barque, mais comme il ne peut les garder tous, il choisit les plus gros et les meilleurs, et rejette les autres dans l'eau (1). »

Le Saint voulait qu'on usât de toute prudence pour le choix des novices, et il en donnait lui-même l'exemple ; en certains cas même, il recourait à un don qui n'est pas à la disposition de tous ; nous voulons parler du discernement des esprits. Un jour, un jeune noble de Lucques

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. iv, n. 28.

vint solliciter avec larmes la faveur d'entrer dans l'Ordre. François le regardant avec sévérité lui dit : « Homme pervers et sensuel, vous ne craignez pas de mentir au Saint-Esprit et à moi ! Vous soupirez après la chair, votre cœur n'est pas avec Dieu. Retirez-vous, car vous ne comprenez pas ce qui est de l'Esprit. » A peine eut-il fini de parler que les parents du solliciteur arrivèrent pour le reprendre, même par la force, si c'était nécessaire ; mais ils n'eurent pas à faire emploi de la violence, car ils emmenèrent sans difficulté leur fils, qui renonça pour toujours à se faire religieux (1).

Les Frères ne devaient repousser aucun candidat, riche ou pauvre, noble ou roturier, instruit ou ignorant, lorsqu'ils étaient convaincus de sa vocation. Ils devaient encore, en ce qui concernait les riches et les nobles, préférer la noblesse de l'esprit à celle de la naissance ; si le candidat réunissait en lui les deux noblesses, il convenait de l'accueillir avec joie, parce que l'exemple donné de haut est de plus grande influence, et que la noblesse d'esprit, quand elle existe réellement, donne aux sentiments une élévation qui porte aux grandes actions dans le service divin (2).

Bien que François tint les portes de son Ordre ouvertes en faveur des riches et des nobles, il était cependant très prudent pour leur admission. Pourquoi ? Parce qu'il craignait pour

1. Célano, *Vita II*, p. II, c. ix.
2. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1219, n. 20.

sa chère pauvreté et qu'il appréhendait pour elle l'infidélité des novices non habitués aux privations et à la détresse. Voici à cet égard un exemple :

En l'année 1213, pendant qu'il se rendait en Espagne, il arriva à la ville de Monte-Casale, située dans les Apennins. Un jeune noble du lieu vint le prier de l'admettre. François se prit à douter que ce jeune homme, délicat et mollement élevé, pût supporter les sévérités de la Règle, en particulier la pauvreté et le dénuement de toute chose, aussi lui répondit-il qu'il voulait réfléchir sérieusement à sa demande, car la vie que lui et ses Frères menaient devait paraître fort dure à des gens habitués à la mollesse. Le conseil était prudent, mais la réponse du jeune homme fut digne d'un amant de la pauvreté : « Père, dit-il, est-ce que vous et vos Frères n'avez pas la même nature que moi? N'êtes-vous pas formés du même limon que moi? J'espère, avec la grâce céleste, pouvoir, sans trop de peine, prendre sur moi ce que supportent mes semblables. » Sa requête fut donc agréée (1). François aurait repoussé le riche; mais il ouvrit volontiers les portes de l'Ordre au noble admirateur de la pauvreté et de la mortification.

François voulait aussi qu'on accueillît les hommes instruits, parce que le savoir est utile et nécessaire pour la bonne administration des

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 26.

choses saintes, pour la lutte contre l'erreur et pour l'avancement de la vertu, mais il désirait que la science fût accompagnée de piété, de pureté et de sainteté. D'après lui (1), la doctrine et la conduite des personnes instruites devaient montrer le chemin de la vérité et de la vertu aux autres hommes, c'est-à-dire aux ignorants et aux égarés. Car de même que la fortune et la noblesse sans l'amour de la pauvreté ne produiraient que des mécontentements, et peu à peu l'amollissement de l'Ordre, de même la science et l'instruction sans l'humilité et sans l'amour de la vertu ne donneraient qu'orgueil et suffisance, et ne feraient que détruire au lieu d'édifier.

Il était surtout d'avis qu'il est bon d'admettre les jeunes gens à la fleur de l'âge ; ils sont plus aptes à se plier à ce qu'ils devront pratiquer dans la suite, et il est utile qu'ils soient soustraits aux dangers du monde avant qu'ils n'en aient la connaissance. Aussi, rien n'est plus beau que d'offrir les premières et plus belles années de la vie (2) à Celui qui appelle à Lui la jeunesse par ces paroles : « Laissez les petits venir à moi (3) », et qui félicite ceux qui dès leur jeune âge se soumettent à l'obéissance : « Il est bon à l'homme de porter un joug dès sa jeunesse (4). »

Si François agissait avec prudence pour l'ad-

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1219, n. 20.
2. *Ibid.*
3. Marc, 10, 14.
4. *Lamentations de Jérémie*, III, 27.

mission des novices, il n'était ni moins sage ni moins circonspect pour les diriger et les former. Le secret de l'éducation repose sur les deux principes suivants : autorité et amour. François s'entendait merveilleusement à les mettre en pratique. Bien qu'il fût humble de cœur et se considérât comme le moindre d'entre ses Frères, il se montra jaloux de son autorité comme fondateur de l'Ordre. Toujours il tint à être considéré et traité comme tel ; il était même sévère. Il ne laissait passer aucune faute chez les Frères ; la mollesse et la négligence trouvaient en lui le plus implacable adversaire (1). Dans l'éducation de ses disciples, il appliquait les paroles du prophète royal : « Détourne-toi du mal et fais le bien (2). »

Lorsque les postulants étaient admis, il s'efforçait de découvrir leurs imperfections spirituelles, et de les amener à les reconnaître eux-mêmes. C'est la première condition d'une véritable formation. Puis, lorsque ses disciples travaillaient avec courage à corriger leurs imperfections, il s'efforçait de son côté à les débarrasser des défectuosités extérieures, en cherchant à leur imprimer un caractère religieux. Enfin, il éloignait d'eux tout ce qui aurait pu être l'occasion de chutes ou de fautes (3).

Mais ce n'était là que le côté négatif de leur éducation ; ils devaient en même temps être

1. CÉLANO, *Vita I,* l. I, c. VII, n. 51.
2. Psaumes, 33, 15.
3. CÉLANO, *Vita I,* l. I, c. VII, n. 51.

formés au bien. Que sert en effet de démolir si on ne reconstruit, de défricher si on ne replante? L'un et l'autre sont nécessaires dans le travail de l'éducation.

François s'efforçait surtout de leur inculquer les vertus particulières à l'Ordre. Il les exerçait dans la mortification. Sous sa direction, ils étaient tenus de surveiller avec sévérité leurs sens et plus particulièrement la langue et les yeux. Leurs lèvres ne devaient laisser échapper aucune parole oiseuse ou malséante; leur démarche devait être modeste et leur conduite prudente. Ils ne devaient voir et entendre que l'indispensable et devaient marcher les yeux constamment fixés à terre.

En maître éclairé, il tenait plus encore à la mortification intérieure, il savait que si la sévérité extérieure n'est pas soutenue par la possession intime de soi, elle devient hypocrisie ou tyrannie, et, tôt ou tard, dégénère en méchanceté ou en corruption. Aussi invitait-il ses disciples à combattre en eux la vanité, l'amour-propre, l'envie, la malignité, la jalousie, le caractère soupçonneux, la dureté, et toutes les passions en un mot qui agitent souvent le cœur humain, troublent et détruisent son bonheur (1).

François donna à son institution le nom d'« Ordre des Frères-Mineurs — *Ordo Fratrum minorum* (2) », afin que les Frères se souvins-

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. V, n. 41.
2. *Ibid.*, n. 38.

sent de leur vocation et de leur élection imméritée, et qu'ils s'en rendissent dignes par l'humilité et les bonnes œuvres. Ils devaient fonder l'édifice de la vertu sur la base solide de l'humilité, sans laquelle rien, dans la vie spirituelle, ne saurait être construit ni durer.

Autant François tenait à l'humilité, autant il estimait la prompte et joyeuse obéissance, ce fruit parfait de l'humilité. Il savait combien l'obéissance est nécessaire dans une société religieuse, et cela explique sa sévérité, presque sans exemple, contre la désobéissance : c'était une de ses pensées favorites que le disciple ne doit pas seulement considérer comme un ordre la pensée exprimée par le supérieur, mais encore celle qu'il laisse deviner (1).

Un Frère avait manqué à l'obéissance. Il lui ordonna de se dévêtir, et le fit placer ensuite par les autres Frères debout dans une fosse. Lorsque le malheureux eut été couvert de terre jusqu'au menton, François lui dit : « Mon Frère, êtes-vous mort ? — Oui, mon Père, répondit le supplicié repentant, je suis mort. — Hé bien, lui dit François pendant qu'il le faisait déterrer, si vous êtes réellement mort, levez-vous, obéissez au moindre signe des Supérieurs, et ne résistez pas plus qu'un homme mort aux ordres que vous recevez (2). » A un autre Frère qui, cependant, avait déjà fait amende honorable de sa faute, il fit arracher le capuce et le fit jeter

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. v, n. 45.
2. *Opuscule de saint François*, p. 404.

au feu, pour montrer comment la désobéissance ne doit jamais rester impunie. Après quelques instants, il le retira du feu et le rendit intact au coupable repentant. Cet acte de sévérité montrait aux Frères la punition due à la désobéissance ; « mais le miracle, dit saint Bonaventure (1), leur faisait voir combien l'humble pénitence est agréable à Dieu. »

La charité était l'âme de leur éducation. François aimait ses disciples, et ceux-ci, en retour, le chérissaient. L'annaliste Wadding (2) rapporte, d'après les anciennes traditions, des traits qui prouvent la tendresse vraiment maternelle du Saint pour ses fils. Ainsi il raconte qu'il prenait lui-même soin de tous, qu'il était toujours le premier pour aller à la quête ; souvent même il remplissait seul ce bas office pour ménager les Frères non encore habitués à ce genre d'humiliation. Lorsque la faiblesse corporelle ne lui permettait pas de pourvoir lui-même aux besoins de ses disciples, il leur facilitait l'obligation de mendier en leur disant : « Mes très chers enfants, n'ayez point de honte de demander l'aumône, car le Seigneur, dont nous avons suivi l'exemple en entrant dans la voie de l'extrême pauvreté, est venu pauvre dans ce monde pour l'amour de nous. Si pour l'amour de Lui, nous avons choisi la pauvreté, nous ne devons pas rougir de demander l'aumône. Il ne

1. S. Bonav., c. vi, n. 86. — Célano, *Vita II*, p. II, c. 91.
2. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 45, 46.

convient pas aux héritiers du ciel d'avoir honte du gage de l'héritage céleste. Oui, la pauvreté est notre héritage, que le Seigneur Jésus-Christ a acquis pour nous, et qu'il a laissé à nous et à tous ceux qui, à son exemple, veulent vivre dans la sainte pauvreté. En vérité, je vous le dis, beaucoup d'hommes, considérés dans le monde, entreront dans l'Ordre et regarderont comme un honneur et une grâce de pouvoir aller mendier. Vous, donc, qui êtes les premiers-nés, réjouissez-vous et ne rougissez pas de faire ce que vous devez transmettre à ces saints futurs, allez à la quête avec pleine confiance, avec joie et avec la bénédiction de Dieu. »

Les premiers Frères-Mineurs, encouragés par de telles paroles, allaient joyeusement à la quête; et ils s'y adonnaient d'autant plus volontiers qu'à leur retour, leur Père les recevait toujours avec la plus grande tendresse. Ainsi, un jour qu'un Frère revenait content et en chantant, François s'approcha de lui, prit sa besace, le baisa sur l'épaule, se chargea lui-même du fardeau, et dit à ses Frères : « Je veux que tous vaquent à la quête et reviennent, comme ce Frère, joyeux en rendant grâces à Dieu de ses bienfaits (1). »

S'apercevait-il que, malgré ses exhortations et ses exemples, quelqu'un rougissait encore de quêter, il allait plus loin, en paroles et en action : « Mes Frères, disait-il, Dieu a suscité les

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 46.

Frères-Mineurs, dans ce temps, pour procurer au monde l'occasion de mériter ce qui le recommandera un jour au Souverain Juge qui a dit : « Tout ce que vous aurez fait à l'un de ces plus « petits d'entre mes frères, c'est à moi que vous « l'aurez fait (1). » Il est très agréable de demander l'aumône sous le titre de Frère-Mineur, puisque le Seigneur lui-même fait allusion à ce titre, en disant : « au plus petit d'entre mes frères (2). »

L'amour du Saint pour ses enfants, ses efforts pour leur rendre facile, aimable et cher, ce qui était désagréable et difficile, soutenait et entretenait leur amour réciproque. Au témoignage de Thomas de Célano (3), ces nouveaux disciples du Christ étaient enflammés d'une telle charité, qu'ils se chérissaient et se donnaient partout les témoignages de la plus sincère affection. « On ne voyait chez eux, dit-il, que des affections bienveillantes, de doux entretiens, des sourires modestes, des regards pleins de franchise, de calmes réponses, la même bonne volonté et le désir constant et infatigable de rendre service. Et comme les Frères, continue-t-il, méprisaient tout ce qui est terrestre, qu'ils étaient dégagés de tout amour-propre et que leurs sentiments inclinaient vers la réciprocité, ils s'efforçaient de se sacrifier l'un pour l'autre, afin que les besoins des Frères reçussent leur

1. MATTHIEU, 25, 40.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 46.
3. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. v, n. 38.

satisfaction. Ils se rencontraient avec plaisir et s'entretenaient avec cordialité. Chaque séparation leur paraissaït pesante, dure et amère (1). »

Heureuse la vie dans une maison, dans une famille et surtout dans une communauté religieuse, lorsque l'amour en est l'âme! Hélas! pourquoi les hommes ne veulent-ils pas avoir le ciel sur la terre, alors qu'ils pourraient le posséder dans le pur et saint amour de Dieu et du prochain!

La mortification intérieure et extérieure, l'humilité, l'obéissance et l'amour unis à une paternelle autorité, telles étaient donc les choses qui guidaient François dans l'éducation de ses disciples. Était-il malaisé dans ces conditions de les façonner en peu de temps à toutes les vertus? Assurément non. Ils avançaient à grands pas dans la voie de la sainteté.

Dans la pauvreté, ils étaient les fidèles imitateurs de leur Père; ils ne possédaient rien, ne tenaient à rien et ne craignaient non plus aucune perte. Un seul habit, réparé au dedans et au dehors, une corde autour des reins leur suffisaient comme vêtement; ils ne se préoccupaient pas de leurs besoins temporels, pas même de ceux du lendemain. En voyage, un morceau de pain mendié et un misérable réduit constituaient leur nourriture et leur abri, même pendant les froids les plus rigoureux (2). Ils travaillaient aussi, mais plutôt pour les autres, et

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. v, n. 39.
2. *Ibid.*

en particulier pour leur permettre de servir et d'aider les malheureux lépreux, plutôt que pour gagner quelque chose pour eux-mêmes (1). Et parce qu'ils aimaient la pauvreté, ils aimaient aussi toutes les misères qui en sont inséparables : la raillerie, le mépris, les mauvais traitements, les coups et même les privations, la faim, la soif, la chaleur et le froid (2). Mais tout cela ne leur suffisait pas.

Dieu était tout pour eux ; c'est avec lui qu'ils conversaient dans la prière. Venaient-ils à être accablés, dans cet exercice, par le sommeil, la paresse ou la négligence, ils faisaient tous leurs efforts pour se reprendre. Ils châtiaient alors leurs corps avec des instruments de pénitence, et, afin d'anéantir en eux tout penchant sensuel, ils se roulaient dans la neige et la glace et se flagellaient jusqu'au sang avec des épines. Ils expiaient par de longs jeûnes le moindre écart dans le manger et dans le boire. En un mot, par amour de Dieu, ils s'efforçaient de détruire entièrement en eux l'homme sensuel (3). Et ils apprenaient tout cela de leur Père. Quel que fut leur zèle, celui de François le surpassait ; ils ne parvenaient à l'imiter que de loin et ils n'osaient pas le suivre. C'est en cela que le Saint se montre un habile éducateur.

De même que tous les saints, François était sévère pour lui-même et indulgent pour les

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. v, n. 39.
2. *Ibid.*, n. 40.
3. *Ibid.*

autres, en particulier pour les débutants. Tandis qu'il se contentait le plus souvent d'aliments crus saupoudrés de cendres ou arrosés d'eau froide; tandis que dans les voyages, lorsque les circonstances l'obligeaient à s'asseoir à la table de personnages considérables, il faisait semblant de manger, ne buvait point de vin et ne prenait même pas assez d'eau (1), il donnait à ses disciples le conseil, qu'il inséra d'ailleurs dans sa Règle, de goûter de tous les mets qui leur seraient présentés (2). Pour dormir, il s'étendait sur la terre nue et ne s'accordait qu'un court sommeil, étant assis et la tête appuyée contre une pierre ou un morceau de bois (3); mais il n'aurait jamais permis à ses disciples de l'imiter en cela. Il avait coutume de dire : « Une modération prudente doit guider les vertus; le corps des Frères doit être traité avec précaution et mesure, afin qu'il ne succombe pas et qu'il ne soit pas mis dans l'impossibilité de résister aux fatigues des veilles et des prières. Si après lui avoir donné la nourriture et le repos nécessaires, il refuse de veiller, de prier et de faire d'autres bonnes œuvres, on est en droit de l'y contraindre par des coups, comme une bête de somme paresseuse (4). »

Le Saint rendait aussi attentif à la variété des besoins naturels de chaque homme en particu-

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. v, n. 51.
2. Ch. III.
3. Célano, *Vita I*, l. I, c. VII, n. 52.
4. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 49.

lier. Il disait : « Mes Frères, que chacun tienne compte de sa nature; bien qu'à l'un il faille moins de nourriture qu'à un autre, je ne veux pourtant pas que celui qui ressent un plus grand besoin imite son confrère; il doit au contraire donner le nécessaire à son corps. Car de même que nous devons nous garder de tout excès en nourriture, ce qui aurait pour conséquence de nuire au corps et à l'esprit, de même nous devons aussi veiller à ne pas excéder dans la tempérance. Dieu veut la miséricorde et non le sacrifice. » François fut obligé d'en venir à ces remarques parce qu'il y avait nombre de Frères qui allaient si loin dans leurs mortifications qu'ils en devenaient malades (1).

La pénitence et le renoncement sont nécessaires à tous, personne toutefois n'est tenu à cette rigueur que nous admirons dans les disciples de François. La modération et la prudence dans la direction des âmes sont deux conditions indispensables pour éviter l'excès des ménagements exagérés et des rigueurs extrêmes, ces excès amènent rapidement la fatigue, produisent le découragement et la mollesse, et par là même vont à l'encontre du but poursuivi, ainsi que l'enseigne l'expérience.

François fut réellement le directeur modéré et prudent; il excitait, il est vrai, il poussait en avant; mais il s'efforçait de modérer le zèle exagéré et mal compris. Ses exhortations n'ob-

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 49.

tenaient-elles pas le résultat désiré, il employait alors l'exemple; pour l'amour de ses Frères, il diminuait ses propres pénitences et se donnait à lui-même quelque relâche. Un soir, il s'aperçut qu'un Frère ne pouvait s'endormir tant il était accablé par le jeûne et la lassitude; il le fit aussitôt venir auprès de lui, lui offrit à manger, et, pour qu'il n'en éprouvât aucune honte, il se mit à manger avec lui (1). Un autre jour, Fr. Sylvestre était malade, ses mortifications l'avaient affaibli, il désirait manger du raisin. François en père charitable le porta dans une vigne voisine, le plaça à l'ombre d'un cep qu'il bénit; mangea lui-même du raisin et en donna au malade. Plus tard, Fr. Sylvestre, plein de joie et de reconnaissance, en faisait le récit à ses Frères, car le fruit bénit l'avait réconforté et lui avait immédiatement rendu la santé (2).

Il y aurait bien d'autres exemples à citer; mais ceux qui précèdent, ainsi que tout ce qui a été dit jusqu'à présent, suffisent pour nous montrer d'après quels principes François admettait et formait ses disciples.

1. S. Bonav., c. v, n. 65. — Célano. *Vita II*, p. I, c. xv.
2. Célano, *ibid.*, p. III, c. cx. — Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 49.

CHAPITRE XIII

FLEURS ET FRUITS DU JARDIN SÉRAPHIQUE

Nous devons à François de faire connaître ici quelques-uns de ses disciples, ceux du moins qui vécurent avec lui, partagèrent réellement sa vie et furent formés par lui d'après les principes développés plus haut, et l'assistèrent à sa mort.

A la vérité, nous ne trouvons rien sur eux dans les écrits des anciens biographes, mais nous pouvons suivre avec confiance la Chronique des ministres généraux, Wadding et autres auteurs. Nous puiserons également dans les *Fioretti* (1), qui, bien que dénuées de caractère historique, n'en sont pas moins connues de tous les historiens modernes ; nous avons la conviction que le fond de l'ouvrage est vrai, malgré sa forme poétique, et que, mieux qu'un autre, il dépeint le véritable esprit, le caractère des premiers disciples, et par suite de François lui-même. Les *Fioretti* ne parlent que de quelques fleurs du jardin séraphique, il nous serait facile de les multiplier, toutefois nous ne voulons pas mettre à l'épreuve la patience de nos lecteurs.

1. *Fioretti di S. Francesco*, Petites Fleurs de saint François. — Elles datent du XIV[e] siècle, leur auteur est inconnu ; la forme et la langue en sont classiques, c'est pourquoi elles sont connues et aimées en Italie.

Laissons de côté les FF. Bernard de Quintavalle, Pierre Catane et Égide, ils nous sont déjà connus et nous les rencontrerons souvent sur notre route ; présentons d'autres figures dont chacune nous révèlera un trait particulier de la vie de François ; on peut les considérer comme de véritables types de la famille franciscaine.

Le premier qui s'offre à nous est le Fr. Sylvestre d'Assise. C'était un bon prêtre (1), qui cependant paraissait tenir un peu trop aux biens temporels. François lui avait acheté des pierres pour la restauration de Saint-Damien, et les lui avait payées selon leurs conventions. Mais lorsque Sylvestre vit que Bernard de Quintavalle distribuait ses biens aux pauvres, par l'intermédiaire de François, il se repentit d'avoir conclu le marché si légèrement avec celui-ci. Dès que le Saint en fut informé, il prit sans compter de l'argent à pleines mains, se rendit chez le prêtre mécontent, et lui remit le tout en disant : « Êtes-vous satisfait maintenant du paiement ? — Oui », répondit Sylvestre, qui s'en alla réjoui (2), mais pourtant un peu humilié. Il n'était pas précisément un ami des Frères-Mineurs (3). Cependant il vint à réfléchir sur l'indignité de sa conduite ; il en eut du remords et encore plus de honte. « Ne suis-je

1. S. Bonav., c. III, n. 30.
2. *Tres socii*, c. III, n. 30, 31.
3. S. Bonav., c. III, n. 30.

pas un misérable, se dit-il à lui-même ; moi, si vieux et encore si avare, tandis que ce jeune François méprise tout ce qui est terrestre pour l'amour de Dieu ! » Quelque temps après, il eut pendant trois nuits le songe suivant : La ville d'Assise était attaquée par un énorme dragon qui menaçait d'exterminer tous les habitants. Alors apparut François. De sa bouche sortait une croix d'or, dont le sommet atteignait le firmament, et dont les bras s'étendaient jusqu'aux extrémités de la terre. Le dragon s'enfuyait épouvanté chaque fois que François se montrait. Sylvestre comprit que le Saint était extraordinairement aimé de Dieu, et qu'avec son Ordre il ferait de grandes choses dans le monde. Il rentra donc en lui-même, distribua son bien aux pauvres et se fit Frère-Mineur. Il fut le premier prêtre de l'Ordre et, à cause de son caractère sacerdotal, il fut très honoré et presque vénéré par François, qui le consultait dans toutes les circonstances difficiles. Il mena une sainte vie et mourut pieusement (1). Il aimait surtout la solitude. Il mourut à Assise vers l'an 1240, et fut enseveli dans la basilique de la colline du Paradis (2).

Fr. Léon, né à Assise, et, selon d'autres, à Viterbe, était appelé par François « la petite brebis du bon Dieu », à cause de la douceur de son caractère. Il fut le confesseur et l'ami le

1. *Tres socii*, c. III, n. 31.
2. Lipsin, *Comp. hist. S. F.*, p. 88, 109.

plus intime du Saint(1); aussi fut-il particulièrement apte, avec les FF. Ange de Rieti et Rufin, à écrire l'histoire du fondateur de l'Ordre, ou plutôt à combler les lacunes et à rectifier les erreurs des anciennes légendes. François et Léon étaient inséparables ; ils vivaient et priaient ensemble ; ils se communiquaient leurs pensées et leurs sentiments les plus intimes, et se sanctifiaient réciproquement dans leur amitié. Nous donnerons ici quelques exemples de leurs relations habituelles, qui nous feront connaître le maître et le disciple, et montreront en même temps la manière d'enseigner et d'instruire du premier.

Par une froide journée d'hiver les deux amis revenaient de Pérouse à la Portioncule : « Frère Léon, dit François, quand même il plairait à Dieu que les Frères-Mineurs donnassent en tous pays un grand exemple de sainteté et de bonne édification, toutefois retiens bien que là n'est pas la joie parfaite. » Après quelques instants de silence, il reprit : « O Frère Léon, encore que le Frère-Mineur fît marcher les boiteux, redressât les contrefaits, chassât les démons, rendît la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, et ce qui est une plus grande chose encore, ressuscitât les morts de quatre jours, écris que là n'est pas la joie parfaite. » Après un nouveau silence, il dit : « Frère Léon, si le Frère-Mineur savait toutes les langues et

1. BERNARD. A BESSA, *De Laudibus B. F.*, c. V. — WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 32.

toutes les sciences, et toutes les écritures, s'il pouvait prophétiser et révéler, non seulement les choses futures, mais encore les secrets des consciences et des âmes, écris que là n'est pas la joie parfaite. » Puis, avançant de quelques pas, il reprit : « O Frère Léon, petite brebis du bon Dieu, quand le Frère-Mineur parlerait la langue de l'ange, quand il saurait le cours des étoiles et la vertu des plantes, et que tous les trésors de la terre lui seraient révélés, et qu'il connaîtrait les propriétés des oiseaux, des poissons et de tous les animaux, et des hommes et des arbres, et des pierres, et des racines, et des eaux, écris que là n'est pas la joie parfaite. » Enfin il ajouta : « Frère Léon, lors même que le Frère-Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les infidèles à la foi du Christ, écris que là n'est pas la joie parfaite. »

Après que François eut parlé ainsi pendant l'espace de deux milles et qu'il eut excité au plus haut degré l'attention de son compagnon, celui-ci donna cours à sa curiosité en disant : « Père, je te prie, au nom de Dieu, dis-moi donc en quoi consiste la joie parfaite ? » Le Saint répondit : « Frère Léon, quand nous serons à Sainte-Marie des Anges, ainsi trempés de pluie, transis de froid, souillés de boue, mourant de faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, et que le portier viendra en colère nous demander : « Qui êtes-vous ? » et quand nous lui dirons : « Nous sommes deux de vos « Frères », et qu'il répondra : « Vous ne dites

« pas vrai ; vous êtes deux ribauds qui allez « trompant le monde et dérobant les aumônes « des pauvres. Allez-vous-en ! » Et s'il ne nous ouvre pas et nous laisse dehors à la neige, à la pluie, avec le froid et la faim, pendant toute la nuit, alors, si nous supportons tant d'injustice, de dureté et de rebuts, sans murmure et sans plainte, et en remerciant Dieu d'avoir permis que le portier nous dise la vérité, ô Frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si nous persistons à frapper, et que lui sortant tout en colère, nous chasse comme des coquins et des voleurs, avec des injures et des soufflets, disant : « Hors « d'ici, misérables voleurs, allez-vous-en à l'hô- « pital, car vous ne mangerez ni ne logerez « ici. » Si nous supportons cela avec patience et allégresse, avec amour, alors, Frère Léon, écris que là est la joie parfaite. Et si, forcés par la faim, le froid et la nuit, nous frappons encore, appelant et demandant pour l'amour de Dieu, avec beaucoup de larmes, que le portier ouvre et nous mette seulement à l'abri, et que lui, encore plus irrité, s'écrie : « Quels imperti- « nents coquins ! je saurai bien m'en débar- « rasser », et s'armant d'un gros bâton noueux, nous saisit par le capuchon, nous jette à terre, nous roule dans la neige et nous accable de coups sur tout le corps, si nous supportons tout cela avec patience et joie, pensant aux cruelles souffrances et à la mort du Christ béni, ô Frère Léon, écris que là enfin est la joie parfaite. Maintenant, Frère, écoute la conclu-

sion. Au-dessus de toutes les grâces et de tous les dons de l'Esprit-Saint, que Notre-Seigneur accorde à ses amis, est celui de se vaincre soi-même pour l'amour du Christ, de soutenir volontiers les peines, les injures, les opprobres et les mésaises. Car de tous les autres dons de Dieu, nous ne pouvons nous glorifier, puisqu'ils ne viennent pas de nous, mais de Dieu, selon cette parole de l'Apôtre : « Qu'as-tu que tu n'aies de « Dieu ? et si tu l'as eu de lui, pourquoi t'en « glorifier comme si tu l'avais de toi (1) ? » Mais nous pouvons nous glorifier dans la croix, la tribulation et l'adversité, parce que ces choses sont à nous, ainsi que dit l'Apôtre : « Je ne veux « me glorifier en rien autre chose qu'en la croix « de Notre-Seigneur Jésus-Christ (2). »

Un autre jour, dans les premiers temps de l'Ordre, alors que les Frères ne récitaient pas encore le bréviaire (3), François faisait route avec le Fr. Léon. Vers l'heure de matines, il dit à son compagnon : « Frère Léon, nous n'avons pas de bréviaire pour dire les matines. Cependant pour employer notre temps à louer Dieu, je vais vous dire ce que vous aurez à répondre: Vous aurez soin de ne rien changer à ce que je dirai. Je dirai donc : Frère François,

1. I Corinthiens, 4, 7.

2. Galates, 6, 14. — WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1221, n. 31. — *Chron. Min. Glium*, t. III. — *Anal. Franc.*, p. 69.

3. Dans la première Règle, François n'avait imposé aux Frères que la récitation, chaque jour, d'un certain nombre de *Pater*.

tu as fait tant de mal que tu as mérité l'enfer, et vous, Frère Léon, vous répondrez : En vérité, vous méritez d'être au plus profond de l'enfer. — Très volontiers, répartit le Fr. Léon avec simplicité, très volontiers, Père, je répondrai ainsi ; veuillez commencer. » Et François dit : « Frère François, tu as fait tant de mal et commis tant de péchés dans le monde que tu mérites l'enfer. » Léon répondit : « Dieu tout-puissant fera par vous tant de bien que vous irez en paradis. » Alors François le pria de répondre comme il le lui avait prescrit. « Très volontiers, mon Père », répartit Léon. François, reprenant avec larmes et soupirs, dit, en se frappant la poitrine : « Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, j'ai commis tant d'injustices et de péchés que je mérite absolument d'être condamné par vous. » Et Léon répondit : « O Frère François, Dieu vous sanctifiera tellement que vous serez un des plus saints parmi les saints. » François, habitué à l'obéissance de Fr. Léon, fut singulièrement étonné de sa résistance à l'ordre donné. Il lui dit donc d'un ton de reproche : « Pourquoi ne répondez-vous pas comme je vous l'ai prescrit? Lorsque je dirai . Misérable Frère François, crois-tu que Dieu te fera encore miséricorde après que tu as offensé le Père de la miséricorde et le Dieu de toute consolation si souvent par tes péchés que tu ne mérites plus aucune pitié, vous devrez, au nom de l'obéissance, répondre : Non, vous ne méritez aucune grâce! » Mais Léon répondit :

« Dieu le Père, dont la miséricorde est infiniment plus grande que vos péchés, vous pardonnera et en outre vous comblera de grâces. » François, le reprenant plus sévèrement, lui dit : « Frère Léon, pourquoi osez-vous manquer à l'obéissance, en répétant toujours le contraire de ce que je vous ordonne? — Dieu sait, mon Père, répartit Léon, que chaque fois j'ai pris la résolution de parler comme il lui plaisait, et non comme vous-même désirez. Parlez au nom de Dieu et je répondrai comme vous souhaitez. » Saint François s'écria alors au milieu d'un torrent de larmes : « Penses-tu, malheureux Frère François, que Dieu te fasse miséricorde? » A quoi Fr. Léon répondit : « Oui, vous recevrez de Dieu de grandes grâces; il vous exaltera et vous glorifiera dans l'éternité, parce que celui qui s'humilie sera élevé. Je ne puis pas dire autrement, car Dieu parle par ma bouche (1). »

Tous deux se turent; et, nous aussi, gardons le silence et admirons la grandeur de la vertu qui s'offre ici à nos yeux. O humilité, que tu es éminente et combien tu rends grands ceux qui t'aiment et te mettent en pratique. Plaise à Dieu que nous t'aimions aussi et que nous te choisissions comme notre seul héritage dans cette vie.

Fr. Léon se distingua particulièrement parmi les disciples du Saint; il fut honoré de Dieu par des grâces et des apparitions extraordinaires. Un jour, il vit devant lui une vaste plaine où

1. *Fioretti*, c. VIII.

devait se tenir le jugement de Dieu. Une foule innombrable vint s'y rassembler; les trompettes des anges se firent entendre; deux échelles, dont l'une blanche et l'autre rouge, descendirent du ciel. Notre-Seigneur se tenait au sommet de la seconde; son visage était sérieux, sévère, presque menaçant. François, qui se trouvait un peu plus bas, sur la même échelle, invitait ses enfants à monter avec confiance, car le Seigneur le voulait et le désirait ainsi. Les Frères se mirent à monter, mais tous tombèrent; les uns, du troisième échelon, les autres, du quatrième, et d'autres encore de plus haut. Troublé par la chute des siens, François les engagea à essayer l'ascension sur l'échelle blanche; elle ne devait offrir aucun danger. Ils s'approchèrent donc de celle-ci et virent, au sommet, la sainte Vierge qui les invitait avec douceur et bienveillance à tenter la montée. Ils parvinrent, en effet, à atteindre l'extrémité, soutenus puissamment par la Reine du ciel qui les accueillit avec joie (1).

Cette apparition apprenait à Fr. Léon et nous apprend à nous-mêmes que personne n'est trouvé assez pur aux yeux de Dieu, mais que, avec la protection de Marie, tous ceux qui implorent son secours peuvent être sauvés.

Fr. Léon eut une autre vision non moins instructive : Il se trouva sur le bord d'un fleuve large et rapide que beaucoup d'hommes cher-

1. *Fioretti*, c. XXXV. — WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1232, n. 28. — *Chron.*, loc. cit., p. 71.

chaient à franchir. Il y avait aussi des Frères-Mineurs qui essayaient de le traverser. Quelques-uns d'entre eux étaient chargés de lourds fardeaux; ils furent entraînés par le courant dès qu'ils entrèrent dans l'eau; d'autres s'avancèrent jusqu'au milieu du fleuve, d'autres encore plus loin, et quelques-uns même arrivèrent presque à la rive opposée, selon la charge qu'ils portaient, mais tous périrent. Fr. Léon eut grande pitié de ces malheureux. Sur les entrefaites, il vit venir une multitude de Frères qui, n'ayant aucun fardeau, franchirent le fleuve sans difficulté et atteignirent l'autre bord. A ce moment, Fr. Léon se réveilla; il raconta ce songe à François, alors malade, qui, après l'avoir écouté, lui dit : « Frère Léon, ce que vous avez vu est vrai. Le grand fleuve, c'est le monde; ceux qui se noyaient représentaient les Frères contempteurs des conseils évangéliques, et, en particulier, de la sainte pauvreté; ceux qui franchissaient le fleuve sans difficulté étaient les Frères qui ne recherchaient rien des choses de ce monde, qui ne possédaient rien, qui se contentaient du nécessaire dans la nourriture et le vêtement, et qui suivaient Jésus tout nu sur la croix, et qui portaient volontairement et avec joie le poids et le joug suave du Christ et de la sainte obéissance. C'est pourquoi ils passent facilement de cette vie mortelle à la vie éternelle (1). »

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1226, n. 18.

Léon comptait parmi ces derniers. Il mourut saintement à Assise, et fut enseveli au pied de l'autel consacré à saint François, déjà placé au nombre des élus. De même qu'ils furent unis dans la vie, ils le furent également dans la mort. Nous possédons encore une lettre que Fr. Léon écrivit, avec les FF. Rufin et Ange, à Crescentius, cinquième Général de l'Ordre. Dans cette lettre, les trois compagnons du Saint disaient avoir rassemblé avec soin tout ce qui pouvait être ajouté comme complément à la biographie déjà parue de François. Cette lettre était datée de Greccio, le 11 août 1246 (1).

Rufin, de la noble famille des Scifi, était parent de sainte Claire et ami de saint François. Il se distingua par une grande pureté de cœur et par le don de l'oraison ; il aimait le silence, la modestie et la solitude, et possédait une puissance particulière sur les mauvais esprits, en sorte que sa présence ou même l'invocation de son nom suffisait à rendre vaines leurs attaques ou à les chasser du corps des possédés. Lorsque saint François était assailli par les démons ou dérangé par eux dans ses prières et ses mortifications, il avait coutume de leur dire : « Patience, méchants esprits, pour briser votre orgueil, il me suffira d'appeler le Frère Rufin », et sa menace était toujours suivie de succès. Les démons avouaient publiquement que la présence de

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1244, n. 9.

Rufin leur était intolérable et que sa prière les foulait dans l'enfer comme le pressoir écrase les raisins (1).

Fr. Rufin, la terreur des démons, eut lui-même beaucoup à en souffrir; il se laissa plusieurs fois tromper et illusionner par lui. L'éternel ennemi du bien s'efforça de le détourner d'entrer dans l'Ordre; mais comme il n'y réussissait pas, il lui apparut et chercha à lui enlever sa vocation en lui représentant François comme un homme stupide, ne sachant pas ni se conduire ni encore moins diriger les autres. Au lieu de suivre ce novateur, ce mendiant ignorant, il lui conseilla d'adopter de préférence le genre de vie des anciens ermites. Quelle ruse diabolique! Rufin ajouta foi à ces insinuations et faillit se perdre. Pendant un jeûne de quarante jours que François et les Frères faisaient au mont Soubase, il ne parut pas à leurs réunions communes. On attribua cette abstention à son grand amour pour la solitude et le silence. Mais, le Jeudi Saint, il refusa, malgré deux appels, de se rendre à la communion générale, et il répondit aux messagers venus pour le chercher : « Je ne veux plus suivre votre stupide François; j'ai choisi la vie d'ermite dans laquelle je ferai mieux mon salut que sous sa direction. » Les Frères reconnurent alors s'être trompés sur son compte. Ils virent le danger qui menaçait le pauvre Frère.

1. *Chron.*, loc. cit., p. 48.

Le bienheureux Père qui, non seulement connaissait Rufin, mais aussi la perfidie du démon, s'efforça de tirer son compagnon de l'erreur. Mais ce fut difficile. Rufin prétendait que des anges lui étaient apparus et l'avaient instruit dans la vie spirituelle. « Pendant que je vous parle, dit-il au Saint, je suis entouré de troupes d'anges parmi lesquels un d'eux se distingue par sa beauté; ils m'encouragent dans mon nouveau genre de vie. » Alors François commanda au démon d'apparaître sous sa véritable forme, elle fut si horrible que Rufin se trouva guéri pour cette fois de son illusion (1).

Cependant il éprouva encore l'astuce du démon. Cheminer joyeusement avec la persuasion d'être dans la bonne voie, mais se tromper et ne s'en apercevoir qu'en arrivant au bord de l'abîme, c'est là une affreuse désillusion. Il est pourtant quelque chose de plus terrible. Si, plein de sécurité, on marche à grands pas, et qu'après avoir franchi une longue distance, on sente les forces décliner de plus en plus, que la nuit survenant on défaille en disant : « Je ne puis aller plus loin ! » que l'obscurité, les dangers et les terreurs, grossis par l'imagination, assaillent le voyageur, n'est-ce point là la plus affreuse situation qu'on puisse se figurer ? Elle est pire que de se trouver étendu, broyé par la chute au fond d'un précipice ; c'est la paix dans le désespoir. Rufin se trouva dans ces deux situations. En premier

1. *Chron.*, loc. cit., p. 48 et suiv.

lieu, trompé par le démon, il poursuivit son chemin, comme ermite, paisiblement, avec sécurité, jusqu'à ce que François l'eût tiré de l'abîme. Mais un plus grand péril l'attendait; celui de la défaillance dans le chemin, celui du tranquille désespoir.

En effet, après avoir reconnu, grâce à François, les artifices du démon, déguisé pour lui en ange de lumière, Rufin, guidé par le Saint, s'avança à pas de géant dans la voie de la perfection. Mais il ne tarda pas à être de nouveau en butte à la méchanceté de l'esprit des ténèbres, qui lui insinua la pensée d'abandonner comme inutiles ses exercices religieux et ses pénitences. Et pourquoi inutiles ? Parce que Dieu l'avait prédestiné à la damnation éternelle. Quelle effroyable tentation ! C'est de toutes, la plus affreuse, la plus désespérante. Au commencement, Rufin ne prêta aucune attention aux suggestions du tentateur, et continua à se livrer à ses pieux exercices. Mais l'obsession persistant, le malheureux tomba dans la tristesse et l'abattement le plus profond, et il n'osa pas en entretenir François, son père spirituel et son guide. C'était là cependant le moyen le plus simple, le plus efficace, d'être délivré de semblables tentations. Un mot prononcé par un guide expérimenté, un seul mot est souvent capable de les disperser. Le mutisme de Rufin permit au démon de reprendre la tactique des illusions, qui lui avait déjà réussi. Il apparut cette fois à sa victime sous la forme du Christ

crucifié, et lui dit : « Pauvre Frère Rufin, pourquoi t'acharnes-tu à prier et à te mortifier ? Tu n'es pourtant pas au nombre des élus. Je sais ceux que j'ai choisis et prédestinés. Il est inutile que tu consultes là-dessus le fils de Bernardone, ni que tu le croies, lors même qu'il te dira le contraire ; car ni lui ni aucun autre, excepté moi qui suis le Fils de Dieu, ne peut te répondre sur ce point. Sois seulement convaincu que tous deux, toi et lui, ainsi que vos pères, vous êtes déjà voués à la damnation éternelle, et que quiconque marche sur les traces du fils de Bernardone est dans l'erreur. » Ces paroles enlevèrent à Rufin tout espoir de salut et toute affection pour François. Il demeura sombre et renfermé en lui-même.

Mais Dieu daigna compatir pour la seconde fois au sort de l'infortuné en révélant à François le triste état de son fils spirituel. Le Saint s'empressa de le faire chercher avec ordre de le lui amener immédiatement. « Qu'ai-je à faire avec François ? » demanda Rufin d'un ton bourru. Mais le Fr. Massée, qui lui avait été dépêché, et qui vit le danger dont le récalcitrant était menacé, lui dit : « Frère Rufin, ne savez-vous pas que François est comme un ange de Dieu, qui dirige beaucoup d'âmes dans le monde, et que nous avons obtenu par lui la grâce divine ? Je vous prie donc de venir auprès de lui, car je vois bien que le démon vous a trompé. » Rufin obéit. Dès qu'il aborda François, celui-ci lui dit : « Cher méchant Frère, qui avez-vous cru ? » Et avant

que le Fr. Rufin eût ouvert la bouche, il lui montra chacune de ses tentations, l'assura que les apparitions du démon avaient été des tromperies, et lui conseilla, si l'ennemi se présentait de nouveau, de le repousser avec dédain et mépris. « Jésus-Christ, ajouta François, n'endurcit pas les cœurs, car sa mission est précisément de les attendrir. Le diable seul les durcit; c'est à quoi vous auriez dû le reconnaître. »

Rufin fut guéri ; lorsque le tentateur revint à la charge pour lui reprocher de s'être confié à François et lui rappeler qu'il était damné et que ses prières et ses pénitences étaient vaines, il fut repoussé avec mépris. Cette seconde défaite mit le démon dans une telle fureur, qu'il se retira avec un bruit effroyable ; des blocs de pierre et de bois roulèrent du haut de la montagne dans la vallée, en menaçant de tout détruire ; les éclairs sillonnèrent les nues, et le tonnerre éclata avec fracas. On aurait pu croire que le mont Soubase allait s'écrouler et que le dernier jour était arrivé. Le diable avait perdu une âme. C'était assez pour le mettre en rage. Alors Jésus apparut à Rufin, le loua d'avoir cru en François et d'avoir repoussé le démon avec dédain. Et, pour le convaincre que son apparition n'était pas trompeuse comme les précédentes, il lui dit qu'à partir de ce moment il serait délivré du découragement, de la mélancolie et du désespoir. Ce qui eut lieu en effet. L'apparition s'étant évanouie, le pauvre Frère eut le cœur inondé de

consolation céleste, et, depuis lors, il servit Dieu avec une grande joie (1).

Servir Dieu avec joie est le signe qu'on est vraiment le disciple du Christ. Et lors même que des heures sombres et troublées viennent appesantir ce service, on discerne facilement les épreuves divines des tentations et des ruses du démon. Si ce n'est qu'une épreuve permise par Dieu, on ne néglige pas les exercices religieux, malgré les dégoûts ; mais s'il s'agit d'une tentation du mauvais esprit, on délaisse la prière et les bonnes œuvres, sous le prétexte qu'elles sont sans utilité. Celui alors qui se croise les bras, qui désespère de la miséricorde divine et de sa propre bonne volonté, est le jouet de Satan et court à sa perte ; il est même déjà perdu, si, comme Rufin, il ne prête pas l'oreille en temps opportun à la voix réconfortante de la conscience et de Dieu, ainsi qu'aux avertissements d'un directeur d'âme zélé et prudent.

Rufin, ainsi qu'il a été dit, fut délivré depuis lors de semblables attaques de l'ennemi ; l'édifice de ses vertus alla en grandissant, sous la direction de François, jusqu'à une complète perfection. De son vivant même, le séraphique Père disait de lui : « J'ai appris par révélation qu'il compte parmi les âmes les plus fidèles et les plus pures de ce temps. J'oserais l'appeler saint, tandis qu'il est encore en vie, car

1. *Chron.*, loc. cit., p. 50. — *Fioretti di S. Francesco*, c. XXVIII.

il est dès maintenant canonisé dans le ciel (1). »

Avant de raconter la fin bienheureuse de ce Saint, nous voulons citer un trait remarquable de sa vie.

Les dons de prière et de contemplation diffèrent entièrement de celui de la parole. Rufin avait reçu de Dieu les premiers à un haut degré, mais point le dernier, car il était naturellement timide et craintif, il avait aussi la langue épaisse et il bégayait. Pour mettre son obéissance à l'épreuve, François lui prescrivit un jour de se rendre à Assise et d'y prêcher. Rufin s'excusa en alléguant son incapacité et son défaut de langue. « Cher Frère, lui dit François, je vous demande d'obéir. Il n'est pas permis de faire des objections contre un ordre du Supérieur, car l'obéissance rend possibles les choses les plus difficiles. Puisque vous n'avez pas obéi sur-le-champ, vous retirerez votre habit de dessus, et, ainsi dévêtu, vous prêcherez dans la cathédrale d'Assise. » Rufin se soumit et monta en chaire avec son vêtement de dessous, pauvre mais convenable. Tous les assistants le prirent pour un homme dont le fanatisme religieux avait dérangé la tête ; les uns riaient de lui, les autres en avaient compassion ; mais l'étonnement arriva à son comble quand on entendit l'étrange prédicateur énoncer de travers le texte qu'il voulait développer. Au lieu de dire : « Détourne-toi du mal et fais le bien (2) », le trouble dans

1. *Fioretti*, c. XXVIII. — *Chron.*, loc. cit., p. 46.
2. Ps. 33. 15.

lequel il se trouvait lui fit dire : « Détourne-toi du bien et fais le mal, car le royaume du ciel est proche. » François, qui voyait ce qui se passait, se reprocha amèrement d'avoir soumis le bon Frère à une si dure épreuve. Afin de se punir lui-même et de tirer Fr. Rufin du mauvais pas où lui, fils de Bernardone, l'avait engagé, il se dépouilla aussi de son vêtement de dessus, monta dans la chaire, embrassa l'humble Frère, et dit au peuple : « Comment, mes Frères, vous riez du précepte de ce brave homme? C'est avec raison qu'il vous a invité à laisser le bien et à faire le mal; car ce que vous appelez bien, ce sont les consolations humaines, les joies et les jouissances sensuelles, auxquelles vous devez renoncer, tandis que le mal que vous devez faire comme étant le meilleur des biens temporels, ce sont les mortifications, les pénitences imposées à la chair pour les péchés commis. Rufin, votre concitoyen, voulait vous détacher des plaisirs mondains et vous engager à faire pénitence, car le royaume du ciel est proche. » Il développa ensuite cette pensée avec une telle force que le peuple versa des larmes. Puis, admiré de tous, il retourna avec Rufin à la Portioncule (1).

Le jour approchait où Dieu devait appeler à Lui et récompenser son fidèle serviteur. Rufin et Léon étaient tous deux très malades et soupiraient après leur délivrance afin d'aller à Dieu.

1. *Chron.*, loc. cit., p. 47.

Léon vit alors en songe une foule de Frères parmi lesquels l'un d'eux se distinguait par l'éclat de ses yeux, brillants comme le soleil. S'étant informé du lieu vers lequel cette troupe se dirigeait, il lui fut répondu qu'elle se rendait auprès d'un Frère qui allait bientôt mourir dans la maison ; puis ayant demandé quel était le Frère dont les yeux étaient si éclatants, il apprit que c'était le Fr. Bernard de Quintavalle. « Ses yeux brillent tant, ajouta-t-on, parce que, durant sa vie, il ne porta jamais sur personne un mauvais jugement, et qu'il sut toujours transformer en bien les choses les plus mauvaises. Très humble, il se méprisait lui-même et regardait d'un œil très pur les choses impures de ce monde. La vue du beau le portait à louer Dieu, et ce qui était dangereux pour les autres ne souillait pas son âme ornée de vertus. » La vision disparut. Léon, convaincu qu'il était le Frère destiné à mourir bientôt, se rendit auprès de Rufin et lui dit : « Cher Frère, je viens vous dire adieu, car j'espère aller prochainement vers notre Père au ciel. » Fr. Rufin répondit : « Ce que vous avez vu me concerne moi, et non pas vous. J'ai aussi vu cette troupe de Frères ; François s'est approché de moi et m'a assuré que je mourrai demain. Comme preuve de ce qu'il annonçait, il me donna sur les lèvres un baiser qui jeta mon âme dans le ravissement. Ma bouche est encore imprégnée d'un parfum céleste, que vous pouvez sentir. » Il en fut comme Rufin l'avait dit. Il mourut avant Léon, qui lui survécut toute une année,

et fut enseveli dans la basilique de Saint-François avec un grand concours de peuple (1).

Massée de Marignan (2), autre disciple du Saint, se fit remarquer par une extraordinaire douceur et humilité, par sa bonne éducation et sa politesse dans ses rapports avec les gens du monde et par sa grande piété, il fut lui aussi un des préférés de François. Il était sévère envers lui-même ; il ne faisait qu'un repas par jour, le soir, avec un peu de pain et d'eau, et en versant des larmes ; il ne prenait que deux à trois heures de sommeil, avant minuit, et passait le reste dans de saintes veillées. Après la sainte messe, il s'enfermait dans sa cellule pour y converser avec Dieu seul. Il se considérait comme le plus grand des pécheurs, et, pour ce motif, il implorait souvent le pardon et la miséricorde de Dieu avec des torrents de larmes. François connaissait son amour de la prière et son humilité, et cependant il le soumit à une forte épreuve. « Frère Massée, lui dit-il un jour en présence des autres Frères, ceux-ci ont reçu de Dieu le don de la prière et de la contemplation, mais vous-même vous avez reçu le don de la parole pour l'édification du peuple ; à partir de ce moment, vous serez donc chargé du service de la porte, de la cuisine et des pauvres. Pendant que les Frères seront à table, vous mangerez à

1. *Chron.*, loc. cit., p. 53.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 33 et suiv.

la porte, afin que les pauvres et les autres personnes qui se présenteront soient accueillis avant d'avoir frappé; de cette façon, les Frères seront dispensés d'aller à la porte, et resteront assemblés sans être dérangés. Faites cela avec zèle et obéissance ! » C'était un grand sacrifice pour Fr. Massée, qui fuyait la distraction et souhaitait l'union paisible avec Dieu dans le recueillement et la solitude. Il obéit néanmoins avec joie, et, en signe de soumission pleine et entière, il inclina la tête et la couvrit de son capuchon. Il remplit son office avec tant de bonne humeur, que nous doutons qu'aucun portier s'en soit jamais mieux acquitté. Ses Frères le remarquèrent et eurent compassion de lui, sachant qu'il leur était bien supérieur en perfection, et qu'il était plus apte à la prière et à la méditation qu'aux occupations matérielles du couvent. Ils demandèrent donc à François de vouloir bien répartir également les peines et le travail entre tous. Le Saint avait atteint son but. Il fit venir Massée et lui dit : « Frère Massée, vos compagnons désirent vous soulager dans vos fonctions ; je consens donc que les charges soient partagées. — Père, répondit Massée, il m'est indifférent d'avoir à porter la totalité ou une partie seulement de ces charges : j'accepte mon lot comme venant de Dieu. » Cette humilité et cette obéissance de Massée ainsi que la charité des Frères firent sur François une telle impression qu'il leur adressa sur-le-champ une fervente instruction

sur la pratique de l'humilité, vertu sans laquelle aucune autre n'est agréable à Dieu (1).

A partir de ce moment, Massée aima et pratiqua l'humilité plus encore que par le passé. Ayant appris de ses compagnons combien un serviteur de Dieu était devenu grand par cette vertu, il fit le vœu de n'avoir de repos que lorsqu'il la posséderait parfaitement. Il se renferma plus que jamais dans sa cellule, se mortifiant par les jeûnes, les veilles, les prières, les larmes et les rudes disciplines, et se croyant néanmoins digne de l'enfer. Un jour, il se rendit au jardin et supplia Dieu avec larmes de lui accorder le don de l'humilité. Jésus lui dit alors : « Frère Massée, que donnerez-vous pour la grâce que vous sollicitez ? — Seigneur, répondit Massée, les yeux de la tête. » Jésus reprit : « Vous aurez la grâce et de plus vous conserverez vos yeux. » Ce fut trop pour Massée. Ivre de joie, il courut en tout sens comme un enfant, chantant et se réjouissant d'avoir trouvé le trésor désiré. Il faisait souvent entendre des gémissements qui ressemblaient aux roucoulements des colombes (2).

Nous retrouvons à plusieurs reprises Frère Massée aux côtés de François comme compagnon de voyage. Leur intimité était si grande que Massée se permettait d'inoffensives plai-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1210, n. 33. — *Fioretti*, c. XI. — *Chron.*, loc. cit., p. 115.

2. WADDING, *ibid.*, n. 34. — *Fioretti*, c. XXX. — *Chronol.*, *ibid.*, p. 119.

santeries à l'égard de son Père. Ainsi il lui dit un jour : « Frère François, pourquoi le monde entier court-il à votre suite, veut-il vous voir, vous entendre et vous obéir ? Vous n'êtes pas admirablement beau, ni noble, ni distingué par la science. D'où vient donc que tout le monde court au-devant de vous ? » A ces mots, François leva les yeux au ciel et fut ravi en esprit. Revenu à lui, il tomba à genoux, et rendant grâce à son disciple de l'humiliation qu'il croyait avoir reçue, il répondit : « Voulez-vous savoir pourquoi ? — Le regard de Dieu, qui voit tout, n'a trouvé parmi les pécheurs rien de plus misérable, ni de plus pauvre, ni de plus incapable que moi pour réaliser sa belle œuvre. Il veut ainsi confondre la grandeur et la force, la beauté, la noblesse et la science du monde, afin que celui-ci reconnaisse que toute vertu, tout bien vient de lui et non de la créature, et que personne ne puisse se glorifier en sa présence ; mais que celui qui voudra se glorifier, se glorifie dans le Seigneur à qui sont dus tout honneur et toute gloire dans l'éternité (1). »

Une autre fois, Fr. Massée profita d'une occasion pour mettre à l'épreuve et scruter, moitié avec sérieux, moitié en plaisantant, le cœur et les sentiments de François. Ils étaient en voyage et avaient, selon la règle, mendié leur pain de porte en porte ; puis ils s'étaient installés auprès d'une fontaine, à la porte de la ville,

1. *Fioretti*, c. IX.

et avaient placé leur modeste repas sur une pierre. En voyant ces dons de la charité, François dit : « Nous ne sommes pas dignes d'un pareil trésor », et comme il répétait ces paroles à plusieurs reprises, Fr. Massée lui dit : « Père, comment pouvez-vous parler de trésor là où il y a tant de pauvreté et une absence totale des choses les plus indispensables ? Ici, pas de nappe, ni de plats, ni d'assiettes, ni de maison, ni de table, ni de serviteur, ni de servante. » François répondit : « Je tiens précisément pour un grand trésor la privation de tout secours humain, tout ce dont nous disposons nous a été préparé par la divine Providence, ainsi que cela se voit manifestement par le pain que nous avons mendié, par la table formée de cette pierre et par cette source limpide. C'est pourquoi prions Dieu qu'il veuille bien accorder à nous, qui sommes ses serviteurs, la grâce d'aimer de plus en plus le précieux trésor de la sainte pauvreté (1). »

Une autre circonstance fit briller du plus grand éclat l'humilité de François et de Massée. C'était en l'année 1221. Ils se trouvaient avec leurs compagnons sur une route et François paraissait cheminer par hasard, tandis qu'en réalité il se confiait entièrement à la conduite de la divine Providence. Arrivés à un endroit où la voie se partageait en trois directions, vers Florence, Sienne et Arezzo, Massée dit :

1. *Fioretti*, c. XII.

« Père, quel chemin prendrons-nous ? — Celui que Dieu voudra, répondit François. — Et comment, reprit le premier, connaîtrons-nous la volonté de Dieu ? — Je vais vous le dire, répartit François. Écoutez ! Je vous commande par la sainte obéissance de tourner ici sur vous-même comme un enfant, jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter. » Massée se mit à tourner au point d'en avoir le vertige. Après quelques instants, François dit : « Arrêtez et ne bougez plus. Vers quelle direction êtes-vous tourné maintenant ? — Vers Sienne, répondit le Frère. — Hé bien, reprit François, c'est le chemin que nous devons suivre selon la volonté de Dieu. » Ils le prirent, et la suite montra que Sienne était le lieu où Dieu voulait faire briller son serviteur et le rendre utile au peuple. Aussitôt que les habitants apprirent l'arrivée du Bienheureux, ils allèrent à sa rencontre, le prirent sur leurs épaules, et le portèrent jusqu'au palais de l'évêque devant lequel plusieurs partis se battaient avec tant d'acharnement qu'il y avait déjà deux morts sur la place. François se jeta entre les belligérants et parvint à les réconcilier par ses paroles de paix et de charité. L'évêque très touché le remercia et le prit dans son palais pour lui donner l'hospitalité avec ses Frères. Ils y restèrent un jour. Le lendemain matin, ils partirent à l'insu du prélat et sans l'avoir remercié. Cette manière d'agir étonna Massée : « Que vient de faire là ce brave homme, se dit-il à lui-même, il m'a fait

tourner comme un enfant, et, quant à l'évêque, qui l'a reçu avec tant de bienveillance et d'affection, il le quitte sans dire un mot de remerciement. » Mais à peine eut-il parlé ainsi qu'il se repentit et reconnut que François avait voulu éviter les remerciements de l'évêque et ne pas perdre lui-même le mérite de sa bonne action. Il s'humilia profondément et conçut la crainte d'avoir mérité l'enfer pour son indiscrète présomption (1).

Massée mourut en odeur de sainteté en 1271, et fut enseveli dans la sacristie de Saumur, dans l'Anjou. Il s'était acquis un mérite particulier auprès de l'Ordre en contribuant à son extension en France.

Nous pourrions citer encore beaucoup de saints disciples, qui furent instruits et formés par François lui-même ; mais nous ne voulons pas abuser, et nous ne nommerons plus que Junipère, si étroitement uni à notre Saint. Junipère veut dire genévrier. Celui qui portait ce nom était un homme d'une pureté extraordinaire et d'une simplicité enfantine, qualités qui le rendaient cher à Dieu, agréable aux hommes et craint des démons. Sa candeur confinait presque à la sottise. François et Claire qui l'aimaient et l'honoraient, le dépeignaient particulièrement bien. Le premier parlant de lui un jour devant les autres Frères, dit

1. *Fioretti*, c. XI. — WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1221, n. 34.

en plaisantant : « Je voudrais bien avoir toute une forêt de pareils genévriers. » La seconde l'appelait le « Jouet de Jésus-Christ », à cause de sa naïveté et de ses originalités. Il faut vraiment lire sa vie en entier (1) pour discerner un Saint dans ce mélange de simplicité et de caprices, de choses plaisantes et sérieuses, d'austérités, de luttes, de tentations et de victoires. Le récit de faits isolés donnerait plutôt l'idée d'une caricature que d'un grand serviteur de Dieu.

C'est ainsi que François avait réuni autour de lui, dès les premières années de la fondation de son Ordre, une troupe de disciples remarquables. La plupart se distinguaient par l'humilité, l'abnégation, la simplicité, la candeur et une grande sainteté ; il pouvait donc songer à étendre son œuvre et à l'organiser fortement. C'est ce qu'il comprit, ainsi que nous le verrons dans la suite de cette histoire.

1. Voir les *Fioretti*, La vita di Fr. Ginepro, ediz. d Roma, 1889, p. 267.

CHAPITRE XIV

FRANÇOIS PRÊCHE EN TOSCANE

(1210-1212)

L'éducation des Frères et la prédication de la parole de Dieu absorbèrent l'activité du Saint dans les années 1210-1212. Il parcourut les villes, les bourgs et les villages en instruisant, en prêchant et en exhortant à la pénitence. Ennemi de la flatterie et des faux ménagements, il ne tenait pas à plaire, mais il voulait toucher, terrasser, et, en même temps, relever et guérir. Ses discours étaient pleins du Saint-Esprit et impressionnaient admirablement les cœurs. Ils ressemblaient à un feu dévorant qui consume tout et transforme tout dans un brasier (1). Ses sermons respiraient l'esprit surnaturel qui l'animait, la paix dont il était rempli, le mépris du monde ainsi que l'ardent désir du ciel et de Dieu qui le dévorait.

Sa prédication jointe à l'austérité de sa vie opérait des merveilles : les environs d'Assise prirent un aspect meilleur et plus satisfaisant; la vigne du Seigneur négligée se mit à refleurir et à répandre le plus suave parfum. Comme une source d'eau vive, l'apparition de François et

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. v, n. 36.

son enseignement amenaient la fertilité et la prospérité. Il n'y avait qu'une voix pour remercier Dieu qui avait suscité un tel homme en ces temps. Les pauvres et les riches, les nobles et les gens du peuple, les clercs et les laïques, poussés par une force mystérieuse, se plaçaient sous la direction du Saint et voulaient combattre sous sa conduite (1). Beaucoup qui jusque-là s'étaient haïs mortellement se réconcilièrent et aimèrent la paix. Des pécheurs dévoyés et endurcis firent pénitence et travaillèrent avec zèle au salut de leur âme. Un grand nombre même renoncèrent au monde, distribuèrent leurs biens aux pauvres, se retirèrent dans des couvents et ne vécurent plus que pour le ciel. Partout où François se présentait, des milliers d'auditeurs accouraient et des hommes de grand talent admiraient la simplicité de sa parole, en étaient touchés, remués, convertis. On le considérait comme un envoyé de Dieu. Son apparition fut toute providentielle ; le siècle était retombé dans les plus profondes ténèbres et les meilleurs même connaissaient à peine leur origine et leur destinée ; il sembla donc que Dieu voulût rendre au monde par François la lumière, la vérité et la vertu (2). Celui-ci brilla comme un astre lumineux dans l'obscurité de la nuit (3). Sa magnifique vision se trouva réalisée ; il était

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. V, n. 36. — *Tres socii*, c. IV, n. 54.
2. CÉLANO, *ibid.*, n. 37. — *Tres socii, ibid.*
3. CÉLANO, *ibid.*

à la fois chef et soldat. Il fut chef, car il apprit à des milliers de combattants à remporter la victoire; il fut soldat, car il fut le plus vaillant et le plus courageux à vaincre ses propres ennemis. Il rendit la paix et le bonheur au monde qui avait perdu ces biens par le péché et l'abandon de Dieu.

Ce fut ainsi que François répondit au vœu du Pape et de la Règle, qui lui imposaient le devoir de prêcher; il prêcha la pénitence : c'était une condition essentielle de son Ordre, et ce fut par cette particularité — de même que par un absolu dénuement — que l'Ordre se distingua des anciens instituts. Tandis, en effet, que ceux-ci vivaient davantage pour eux-mêmes, dans une vie contemplative, en s'occupant du service divin et de travaux scientifiques, les fils de François devaient, par leur activité apostolique, se rendre utiles à l'Église et aux fidèles; ils devaient encore, à l'exemple du Christ et des apôtres, unir la vie active à la vie contemplative. Ce qui ne veut pas dire que les anciens Ordres n'ont rien fait pour l'enseignement de la parole divine. Au contraire, l'Ordre de Saint-Benoît, l'Ordre de Saint-Bernard et d'autres, mais particulièrement le premier, par leur zèle apostolique, ont rendu et rendent encore des services signalés à l'Église catholique. Toutefois cela ne résulte pas de leurs Règles, mais plutôt de leur zèle pour la gloire de Dieu et le bien des âmes, et aussi de certaines circonstances particulières.

François cependant ne fit de si grandes choses qu'avec le concours de ses disciples. Conformément aux prescriptions du Pape, il choisit les plus capables pour la prédication et leur enseigna avec soin la manière d'annoncer la parole de Dieu. Ainsi, il ordonna à Fr. Bernard de parler devant les Frères assemblés. Bernard obéit et prêcha avec tant de force et d'onction que ses paroles semblaient dictées par le Saint-Esprit. François fit de même avec Pierre de Catane et avec d'autres ; et le résultat fut toujours favorable. Par là, il reconnut les disciples doués par Dieu du don de la parole et appelés par lui au ministère de la prédication (1).

Mais l'apparition suivante lui enleva toute espèce de doute. Un jour qu'il exerçait ses disciples à prêcher, Jésus-Christ se montra au milieu d'eux sous la forme d'un beau jeune homme, les regarda avec une tendresse inexprimable et bénit chacun d'eux, ce qui les jeta dans le ravissement. Quand ils furent revenus à eux, François leur dit : « Mes chers enfants ! remerciez Dieu le Père et son Fils Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui il plaît de répandre les trésors des grâces célestes par la bouche des hommes les plus simples. C'est lui qui ouvre les lèvres des petits, qui délie la langue des muets

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 2. — Dans tout ce chapitre nous suivons l'annaliste, sans lequel la liaison chronologique entre ce qui précède et ce qui suit ferait défaut.

et donne l'éloquence aux ignorants. Il a pitié du monde qui s'est abandonné aux péchés et aux vices, et il a résolu, dans sa bonté, de l'arracher de l'antique corruption dans laquelle il s'est précipité. Pour détruire l'œuvre de Satan, il nous a choisis, nous chétifs et méprisables prédicateurs, afin que personne ne puisse se glorifier devant lui, et qu'il apparaisse clairement que tout bien vient de lui. Encore qu'il y en ait peu parmi vous qui soient puissants, savants et de haute naissance selon la chair, il vous a pourtant choisis pour ce grand œuvre d'aller partout, afin de le glorifier en paroles et en actions et de ramener à sa crainte et à son amour ceux qui se sont éloignés de lui par le péché. Ceignez donc vos reins, soyez vaillants, munissez-vous des armes de la foi, demeurez constamment attachés au service de l'Évangile, toujours prêts à vous laisser pousser, comme une nuée, partout où l'Esprit de Dieu et l'obéissance vous conduiront, afin de répandre la rosée de la divine parole sur le sol desséché des cœurs endurcis. Notre-Seigneur ne vous a pas attirés dans cet Ordre pour ne travailler qu'à votre propre salut, dans le calme et le loisir, au milieu de vos parents et dans votre patrie, mais pour que vous portiez son nom et sa foi devant les peuples et les rois. Ainsi donc, pour ne pas retarder l'exécution de sa volonté, nous partagerons demain l'Italie entre nous et, plus tard, nous entreprendrons des missions dans des pays éloignés. » Et, en

effet, le lendemain, il fit la répartition de l'Italie entre ses missionnaires (1).

Il choisit l'Italie comme le premier théâtre de son activité, par amour et par gratitude pour son pays. Mais il avait en cela un autre motif : il voulait pouvoir mieux surveiller ses disciples et se rendre compte, d'après les résultats de leurs prédications, des services qu'ils seraient capables de procurer au milieu de nations étrangères (2). C'était assurément une manière d'agir très prudente.

Il paraît vraisemblable que tous les Frères quittèrent la Portioncule. Celui qui n'était pas apte à la prédication devait seconder le zèle apostolique de son confrère par le bon exemple et l'union fraternelle, et pourvoir à ses modestes besoins selon les exigences des temps et des lieux. François s'attribua la Toscane pour lui-même et pour le Fr. Sylvestre (3). Grand fut le zèle des Frères dans leurs voyages apostoliques, et la bénédiction de Dieu reposa d'une manière visible sur leurs travaux. Nous ne pouvons résister au plaisir de relater ici quelques-uns des faits consignés par l'histoire.

François arriva à Pérouse et prêcha sur la place publique devant une grande foule. Pendant qu'il parlait, quelques jeunes nobles de la ville prirent le singulier plaisir de s'exercer, tout près de lui, au jeu des lances. Invités par le

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 2. 3.
2. *Ibid.*, n. 3.
3. *Ibid.*

peuple à garder le silence, ils ne firent que plus de bruit. Le Saint se tournant vers eux leur dit : « Écoutez et comprenez ce que Dieu vous annonce par moi son serviteur. Ne dites pas : ce n'est qu'un habitant d'Assise qui parle ainsi, car je ne parle pas comme homme. Dieu vous a élevés au-dessus des autres; c'est pourquoi vous devriez, par reconnaissance et par amour pour lui, vous humilier devant lui et devant toutes les créatures. Au lieu de cela, votre puissance et votre position sociale vous ont tellement enorgueillis que vous avez dévasté les pays d'alentour et massacré beaucoup d'hommes. Si vous ne vous convertissez pas sans retard, et ne réparez pas les dommages commis, je vous prédis que le Seigneur, qui ne laisse rien impuni, permettra, pour votre châtiment et votre honte, que vous vous éleviez les uns contre les autres et que vous vous fassiez plus de mal que vos voisins ne pourraient vous en causer (1). »

Ces menaces ne touchèrent pas les nobles orgueilleux, mais elles eurent leur effet. Pendant que François était encore à Pérouse, la noblesse alliée avec le clergé se souleva contre le peuple de la campagne. Celui-ci resta vainqueur; mais tandis qu'il expulsait les principaux habitants de la ville et saccageait leurs demeures, les nobles du dehors dévastèrent les maisons et les terres des gens de la campagne. Les enfants

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 3.

eux-mêmes et les personnes sans armes ne furent pas épargnés dans cette sanglante révolte. Pérouse s'était châtiée elle-même plus cruellement que n'aurait pu le faire tout autre ennemi (1). Finalement la paix se rétablit, et François, dit-on, n'y contribua pas peu, et, à cause de l'accomplissement de sa prophétie, on crut à sa sainteté.

Il y eut alors d'étonnantes conversions, et on pria le Saint de rester à demeure dans la ville (2). Mais ce qui prouve mieux l'heureuse influence exercée par François à Pérouse, ce fut l'empressement des fils des principales familles à solliciter leur admission dans l'Ordre. Parmi ces vocations, il en est une qui mérite une mention spéciale.

Un jeune seigneur de la ville se distinguait, depuis son enfance, par la crainte de Dieu, la pureté du cœur et la vigilance sur les sens extérieurs, il était depuis quelque temps préoccupé de la pensée de quitter le monde et de vivre pour Dieu seul. Un jour que, plongé dans ses réflexions, il se promenait hors de Pérouse, Jésus lui apparut et lui dit : « Homme de désir, si vous voulez atteindre le but de vos vœux et faire votre salut, suivez-moi dans la vie religieuse. — Dans quel Ordre, Seigneur, dois-je entrer ? demanda aussitôt le jeune homme. — Dans l'Ordre de François d'Assise nouvellement fondé. — Et, demanda de nouveau le

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 5.
2. *Ibid.*, n. 6.

jeune homme, quel genre de vie devrai-je mener pour être plus agréable à vos yeux? — Celui qui est généralement observé dans cet Ordre; fuyez les singularités et les liaisons trop étroites avec les Frères ; ne recherchez pas les fautes d'autrui, et ne jugez pas les autres (1). » Éclairé par cette apparition au sujet de sa vocation, le jeune homme se présenta à François, qui l'agréa, et reçut le nom de Fr. Humble, à cause de sa grande modestie. Il mena dans l'Ordre une vie cachée, pieuse et humble, comme son nom, et mourut à Florence, considéré comme un saint par le peuple. Il fut inhumé dans le couvent de Sainte-Croix (2).

De Pérouse, François se rendit à Cortone, où un nouveau champ s'offrit à son zèle apostolique. Il y reçut aussi comme disciples plusieurs jeunes gens, parmi lesquels se trouvèrent Guy et le Fr. Élie, dont le nom reparaîtra plusieurs fois dans la suite. Cette augmentation de disciples décida le Saint à occuper comme couvent une maison ou plutôt une chaumière à Celle, près de la ville (3).

Le Fr. Guy fut le plus beau fruit que François cueillit à Cortone. Dans le monde, il était déjà remarqué par sa science, sa pureté, ses austérités et son amour des pauvres ; il visitait assidûment les églises et s'approchait souvent

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 6.
2. *Ibid.*, n. 7.
3. *Ibid.*, n. 8. 9.

des sacrements ; il avait fait le vœu de chasteté de son propre mouvement et par amour de Dieu ; il se flagellait rudement le corps, et portait toujours un cilice de crin. Après avoir entendu le Saint prêcher, il l'invita au repas de midi afin de pouvoir s'entretenir avec lui des affaires du salut. François, à qui le Seigneur avait fait connaître l'éminente sainteté de Guy, accepta l'invitation. Pendant le repas, durant lequel l'âme fut plus réconfortée que le corps, Guy se jeta aux pieds du Saint, et sollicita humblement son admission dans l'Ordre. Elle lui fut accordée sur-le-champ, à la condition, toutefois, qu'au préalable il distribuerait ses biens entre les pauvres. Guy accomplit avec joie cette prescription, et reçut l'habit des mains de François devant toute la ville de Cortone (1). Le couvent de Celle devint le deuxième noviciat de l'Ordre (2).

Le bienheureux Père y resta pendant plus de deux mois (3), il aimait beaucoup ce site. Il prêcha en ville et veilla avec une tendresse maternelle aux nécessités corporelles et spirituelles des nouveaux disciples. Lorsque, accompagné d'un Frère ou d'un novice, il quittait le couvent pour aller à la quête, il laissait la maison à la garde du Fr. Sylvestre (4).

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 8.
2. *Ibid.*, n. 9.
3. Du temps de Wadding, Celle appartenait déjà aux Pères Capucins, et leur appartient encore aujourd'hui.
4. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 10.

On approchait du jeûne de la sainte quarantaine (1211); il voulut l'observer dans la solitude, loin du monde, et même loin de ses Frères. Il confia donc, comme de coutume, le soin de ses disciples à Fr. Sylvestre, et, simulant un long voyage, il se rendit auprès d'un ami et le pria de le transporter dans une île isolée du lac Trasimène. Il lui défendit sévèrement de révéler le lieu de sa retraite, de le visiter et de lui apporter des vivres, et il ne prit avec lui que deux pains pour toute la durée du Carême. Cet homme consentit volontiers à la première condition, mais se refusait à la seconde; néanmoins il finit par l'admettre, car il avait confiance que le Seigneur ne laisserait pas manquer du nécessaire son serviteur. Le mercredi des Cendres, celui-ci fut déposé dans l'île pour y être repris le Mercredi Saint. Il construisit près d'une source une hutte avec des branches et des buissons, pour servir d'abri contre les intempéries (1). Nous ne savons pas ce qu'il fit dans cette solitude. Jamais il n'avait vécu avec son Dieu dans une solitude si prolongée, si parfaite, si intime. Les biographes ne nous ont rien laissé au sujet de ces relations du Créateur avec la créature. François, de son côté, n'en parla jamais, pas même devant ses disciples les plus intimes, et cette obscurité mystérieuse, qui couvre quarante jours de la vie de notre Saint, nous oblige d'en respecter le secret.

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 12.

Au jour indiqué, le batelier revint, pour chercher François et constata que celui-ci n'avait consommé que la moitié d'un pain ; la seconde moitié et l'autre pain étaient encore intacts. A peine le miracle fut-il connu que les habitants des environs affluèrent au lieu où il s'était produit, et Dieu daigna récompenser leur piété par de nouveaux prodiges, beaucoup de malades furent guéris par l'eau de la source à laquelle François s'était désaltéré. Peu à peu l'île se transforma en petite ville, et, plus tard, on y bâtit un couvent et une église en l'honneur du Saint.

Durant le retour vers Celle, s'éleva une violente tempête, qui menaça de faire sombrer la barque, et que le Saint calma subitement avec le signe de la croix (1).

François passa le reste de la Semaine Sainte à Celle avec ses Frères ; il fit divers arrangements dans la maison, donna aux nouveaux religieux ses recommandations, et désigna un Supérieur pour les conduire. Il autorisa aussi le Fr. Guy à mener la vie d'ermite dans une grotte voisine du monastère, à la condition d'assister à toutes les prières de la communauté; puis il partit pour Arezzo, après avoir embrassé et béni ses enfants (2) ; Guy mourut plein de vertus et de mérites, le 12 mai 1250; il est honoré comme Saint par l'Ordre et par l'Église. Sa fête est célébrée le 12 juin (3).

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 12.
2. *Ibid.*, n. 13.
3. Cfr. *Act. SS.*, 12 Iun.

A son arrivée à Arezzo, il trouva la population en pleine agitation ; la haine et la discorde régnaient au milieu d'elle, on était sur le point d'en venir aux mains. Le Saint parvint à détourner ce malheur, et, en même temps, à découvrir et à désarmer l'auteur de cet état de trouble. De l'habitation qu'il occupait dans un faubourg de la ville, il vit qu'une multitude de démons excitaient les habitants à l'animosité et à la haine. Il envoya alors Fr. Sylvestre, pour commander aux démons, au nom du Dieu tout-puissant, de s'éloigner immédiatement de la cité. Sylvestre obéit. Il s'écria d'une voix forte et de manière à être entendu : « Démons, allez-vous-en d'ici! Je vous le dis au nom du Dieu tout-puissant et par l'ordre de son serviteur François! » A peine Sylvestre eut-il fait son commandement que les démons s'enfuirent, et les habitants se réconcilièrent entre eux. Puis, ayant appris de Sylvestre à qui ils étaient redevables de la paix, ils portèrent François en triomphe au milieu de la ville. Là, il tint au peuple un discours sur l'amour de Dieu et la conservation de la paix. Cette harangue fit une impression extraordinairement bienfaisante (1). L'autorité municipale hébergea les Frères au palais communal, et décida de bâtir un couvent pour eux. Aussitôt des hommes de grande piété se présentèrent pour y entrer (2). L'estime

1. Célano, *Vita II*, p. III, c. LI. — Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 14.
2. Wadding, *ibid.*, n. 15.

pour le Saint grandit encore dans Arezzo après qu'il eut subitement guéri un enfant bossu, perclus et paralytique (1).

Prêchant et instruisant, François passa d'une ville à l'autre et de bourgade en bourgade, et partout il fut accueilli comme un saint. Il fut particulièrement bien reçu à Gangereti. A peine arrivé, on lui offrit le terrain nécessaire à l'édification d'un couvent, et un petit bois voisin. Étant tombé malade, les habitants eurent la satisfaction de le conserver plus longtemps au milieu d'eux. Une source qu'il fit jaillir miraculeusement du sol, et dont l'eau guérissait les malades, témoigne encore à la postérité que le Saint séjourna en ce lieu. Dans la suite, un couvent, appartenant aux Conventuels, s'éleva dans le voisinage de cette source (2).

François arriva ensuite à Florence, et resta à l'hôpital, chez ses amis, les pauvres et les malades. La réputation de sa sainteté l'avait précédé. Dès le lendemain de son arrivée, la ville entière se réunit autour de lui, prêta une sainte attention à sa parole, et lui fit don d'une maison pour les Frères, et de l'église de Saint-Gall située à cinq cents pas environ de la ville. Dans la suite, ce couvent devint un ornement de la cité ainsi qu'une école de vertu et de science; les meilleurs habitants, parmi lesquels

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 17.
2. *Ibid.*, n. 18.

Jean Parent, de Carmignano, s'y sanctifièrent (1).

Jean était un avocat éminent qui, par les services rendus au bien public, avait mérité d'être revêtu du titre et des privilèges de citoyen romain (2). Un jour qu'il se promenait hors de la ville de Città Castellano, il entendit un pâtre criant avec colère à ses porcs, qui ne se pressaient pas d'entrer dans leur étable : « Entrez donc, vilaines bêtes, entrez dans votre porcherie comme les juges entrent en enfer ! » Et les animaux obéirent à l'instant. Au lieu de se sentir offensé et atteint dans son honneur par de telles paroles, Jean devint pensif, se prit à songer aux nombreux dangers des fonctions d'avocat et de juge, et se démit de sa charge. Il se retira à Florence, y entendit prêcher notre Saint, partagea ses biens entre les pauvres et entra avec son fils dans l'Ordre des Frères-Mineurs (3). Parent se distingua bientôt par sa grande sainteté et fut choisi par François comme premier Provincial d'Espagne. Dans la suite, les Frères le rappelèrent en Italie et lui confièrent le soin de tout l'Ordre, dont il fut le premier Général après le fondateur. Ayant mis sa confiance en Dieu, il accepta la lourde charge qu'on lui imposait ; il visita pieds nus les provinces les plus éloignées, exhorta les Frères, infligea des punitions quand ce fut nécessaire,

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 20. — De Joh. Parente vide *Chron. XXIV Min. Gen.* diversis locis.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, n. 21.

traita lui-même consciencieusement toutes les affaires, et néanmoins vécut toujours dans le recueillement. Dieu lui avait accordé le don des larmes, don qui n'a rien d'amer, mais qui renferme en lui une extrême plénitude de douceurs et de délices. L'Ordre des Frères-Mineurs le connaît sous le nom de « *Magister lacrimarum :* Maître des larmes (1) ».

Parmi les nombreux Frères qui se distinguèrent au couvent de Saint-Gall, à Florence, nous citerons encore Jean Borelli, Jean Monaldi, Joseph de Florence et Michel de Albertis, qui firent le plus grand honneur à l'Ordre et à l'Église (2).

Pendant que François était à Florence, trois pères de famille lui amenèrent leurs enfants pour qu'il les bénît; c'étaient trois fils. Il se rendit aussitôt au jardin, y cueillit cinq figues, puis alla auprès des visiteurs inconnus, et en donna une à chacun des deux premiers enfants, et remit les trois autres au dernier, en lui disant : « Vous serez un jour mon enfant chéri », puis il les renvoya après les avoir bénits. Nous ne savons pas ce qui advint des deux premiers, mais le troisième, que François appela d'avance son enfant, entra dans l'Ordre et s'y distingua sous le nom de Fr. Ange. L'humilité et un grand amour pour la sainte Vierge furent ses principales vertus (3).

1. *Chron. XXIV Ministr. General.*
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 22. 23.
3. *Ibid.*, n. 24.

Au commencement du mois d'octobre, François quitta la ville de Florence, où il avait fait tant de bien. Il visita encore Pescia, Pise, San Miniato, Saint-Géminiano (1), Sartiano, près de Chiusi (2), la province de Sienne et Cetone (3), et jeta presque partout les fondements de nouvelles maisons de l'Ordre. Les habitants de Sartiano, où il arriva au commencement de l'année 1212, le prièrent humblement de rester parmi eux. Lorsqu'il leur eut expliqué qu'il avait à s'occuper de beaucoup d'autres âmes encore, qu'il devait prêcher à plusieurs autres endroits, et que pour ces motifs il ne pouvait se rendre à leurs désirs, ils lui offrirent un établissement pour ses Frères. Il accepta le don, mais afin de retenir ses religieux loin du monde, il choisit un terrain isolé situé sur une hauteur d'un accès difficile, et entouré de forêts épaisses et de profonds précipices. Leur demeure fut installée dans une caverne, dont les rochers formaient les murailles ; la lumière n'y pénétrait que parcimonieusement par de petites ouvertures. Ce logis ressemblait plutôt à un repaire d'animaux sauvages qu'à l'habitation d'êtres humains et de serviteurs de Dieu. Mais à cause de cela même, il affectionnait ce lieu, et il y revint souvent vers la fin de sa vie ; il se plaisait dans cette grandiose solitude et dans ce complet dénuement. Un de ses amis lui bâtit

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 25. 26.
2. *Ibid.*, ad ann. 1212, n. 1.
3. *Ibid.*, n. 4.

une cellule à côté du couvent, afin que l'amant de l'isolement et du silence pût s'y livrer sans obstacle à la prière et à la méditation. Cette cellule différait de celles des Frères en ce que les murs en étaient moins rugueux, mais dès qu'il la vit, il déclara qu'il n'en ferait usage que si on lui donnait un aspect plus simple et plus dénué. Les Frères couvrirent les parois de branchages et de broussailles, et alors seulement il prit possession de cette pauvre demeure (1). Plus tard, les Frères durent abandonner ce séjour à cause de son insalubrité.

Un souvenir plein d'enseignement se rattache à cette cellule. Nous envions souvent les saints d'avoir pu s'entretenir familièrement avec Dieu dans des lieux isolés. Il est vrai, le lieu contribue beaucoup au recueillement et à la dévotion, et Dieu se fait entendre plutôt dans la solitude que dans le tumulte du monde, il y honore ses amis de grâces particulières. Mais il n'est aucun endroit si isolé, que l'ennemi de tout bien ne puisse y pénétrer. C'est ce que nous voyons pour François dans la cellule de Sartiano. Un jour qu'il s'y livrait à la prière, une voix lui dit à plusieurs reprises : « François, il n'y a pas de pécheur au monde qui ne trouve grâce devant Dieu, quand il se convertit ; toutefois celui qui se détruit lui-même par une pénitence exagérée ne trouve point de miséricorde dans l'éternité. » Le plan était bien conçu, mais François

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 2.

reconnut aussitôt le malin et en sentit le voisinage, car il fut pris d'une violente tentation. Quelle réponse fit-il au démon et à son propre corps, le frère âne, comme il se plaisait à le nommer ? Il se flagella avec une corde jusqu'au sang, puis se roula dans la neige jusqu'à ce qu'il fut tout glacé. La défaite de l'ennemi ainsi que la joie du Saint furent complètes (1).

Au commencement du Carême de 1212, François revint à Assise. Ses concitoyens avaient appris les grandes choses que Dieu avait faites par lui en Toscane. Lors donc que son arrivée fut annoncée, ils allèrent en foule au-devant de lui, et le conduisirent en triomphe dans la ville. On s'estimait heureux de pouvoir toucher ses vêtements, et, chose singulière, François se laissait faire. Fut-ce par orgueil ou par une sorte de dédommagement des humiliations reçues autrefois dans Assise ? Son compagnon paraît avoir eu ces idées ; du moins il ne put s'expliquer la chose. « Père, lui dit-il, ne voyez-vous pas ce qui se passe autour de vous ? Ne vous rendez-vous pas compte de ces témoignages de vénération ? Au lieu de les repousser avec une chrétienne humilité, vous paraissez vous y complaire. Cette satisfaction vaniteuse ne devrait pas se trouver chez les serviteurs de Dieu. — Mon Frère, répondit François, voyez et sachez que je rapporte à Dieu toutes ces marques de vénération ; je ne m'attribue rien et

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 3. — S. BONAV., c. V, n. 60. 61. 62.

je ne retiens rien pour moi. Au contraire, je me garde et me fortifie dans le sentiment de mon néant et de mon indignité, de même que les statues de pierre ou les images en bois sculpté ne tirent point vanité et ne s'enorgueillissent pas des honneurs qu'on leur rend, mais restent du bois et de la pierre, tandis que la vénération dont elles sont l'objet revient à ceux qu'elles représentent. Les hommes ne profitent pas peu par ces témoignages, car ils rendent hommage à Dieu et le reconnaissent dans ses créatures, même en moi, la plus misérable d'entre elles (1). »

Qu'il est grand, l'homme qui, au sein des honneurs, devient de plus en plus humble ! Au surplus, ce ne fut ni la première ni la seule fois que François accepta sans protestation des témoignages de vénération, et demeura cependant humble. Très souvent, quand il arrivait près des villes et des bourgades, le clergé et le peuple allaient processionnellement au-devant de lui, les cloches sonnaient, les hommes, les femmes, les enfants et les vieillards le recevaient avec des cris de joie, et en tenant des rameaux à la main ; il lui fallait bénir les malades et les enfants, ainsi que les pains qu'on lui présentait, et qui devaient servir de remèdes contre les maladies les plus diverses. On coupait même des morceaux de son vêtement, afin d'avoir un souvenir de lui ; et il laissait faire tout cela, car il restait aveugle, sourd et muet,

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 7.

comme un homme privé de tout sentiment (1).

Arrivé à la Portioncule, François s'abstint pendant quelques jours du contact du monde et de ses propres Frères, afin de secouer la poussière qui s'attache même aux pieds des saints, pendant qu'ils sont occupés parmi les hommes à peiner et à travailler pour les autres. Après quoi, il revint auprès des Frères et des novices qu'il avait lui-même amenés, ou qui l'attendaient déjà à la Portioncule, et auprès des habitants d'Assise auxquels il prêcha avec le plus grand succès pendant le Carême (2).

L'histoire reste muette sur les résultats obtenus par les autres Frères qui, à l'exemple de François, s'étaient livrés à la prédication. Cependant elle ne garde pas le silence sur le Fr. Bernard, qui arriva avec ses compagnons à Bologne, où leur costume et leur vie austère furent mal jugés. De même qu'à Florence autrefois, Bernard fut maltraité et assailli de pierres par la jeunesse ; mais il supporta ces avanies (3), et ce fut sa plus fructueuse prédication dans la ville.

Un savant docteur en droit, témoin des honteux traitements dont les Frères étaient victimes, et admirant leur patience, s'approcha de Bernard et lui demanda qui il était. Celui-ci, pour toute réponse, lui tendit la Règle de l'Ordre, en disant : « Quand vous aurez lu ce livre,

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 8.
2. *Ibid.*, n. 10.
3. *Ibid.*, n. 28.

vous saurez qui je suis. » Dès que le docteur l'eut parcouru, il dit à son compagnon : « Vraiment, ce genre de vie est le plus parfait dont j'aie jamais entendu parler. Quiconque fait injure à cet homme commet la plus grande injustice ; on devrait plutôt l'embrasser comme un ami de Dieu. » Là-dessus il l'invita à venir chez lui et lui donna l'hospitalité. Grâce à ses démarches, les Frères obtinrent une maison à Bologne, et lui-même resta leur plus fidèle protecteur. Mais il devait encore s'attacher davantage à eux. L'amour qu'il leur avait témoigné lui valut la grâce de devenir lui-même Frère-Mineur, et de mener la vie la plus parfaite. Lorsque, en 1220, François vint prêcher à Bologne, Nicolas de Pepulis — c'était son nom — fut un des premiers à revêtir l'habit des Frères-Mineurs (1). Sa carrière dans l'Ordre fut courte, mais pleine de mérites. Il mourut en 1229 (2).

A partir du moment où de Pepulis s'était attaché aux Frères, ceux-ci furent de plus en plus considérés. On suivit leurs prédications et on

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 29.

2. *Ibid.*, ad ann. 1220, n. 10. — La maison que les Frères obtinrent par l'intermédiaire de Pepulis et avec l'aide de concours matériels, était située au nord de la ville et se nommait S. Maria de Puliolis. Les Frères durent l'abandonner au bout de peu de temps à cause de sa situation insalubre, et se transporter dans le couvent nouvellement construit de « l'Annonciation de Marie » placé à la porte sud, dite Porta Steria. Le couvent de Puliolis fut occupé plus tard par les Augustins, et plus tard, encore, en 1526, par les Sœurs de sainte Claire. — WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 29, et 1220, n. 15.

les estima hautement à cause de leur humilité et de leur abnégation. Si, à leur arrivée, on les avait reçus avec de la boue et des pierres, maintenant on se pressait autour d'eux, on touchait et on baisait leurs vêtements avec vénération. La considération et l'estime publique pour Bernard atteignirent un tel degré qu'il en fut effrayé et qu'il pria son Père de le retirer de ce poste pour se soustraire aux témoignages qu'on lui prodiguait. « Mon Père, écrivit-il à François, daignez envoyer d'autres Frères à Bologne, parce que je crains de ne pouvoir plus rien y faire ; et, au contraire, j'appréhende quelque dommage pour moi à cause des honneurs et de la considération dont je suis l'objet. » Quels ne furent pas la joie de François quand il lut cette lettre, et son amour pour son fils premier-né, qui le priait humblement de l'arracher au danger des démonstrations de respect et de vénération. Il se rendit à ses sollicitations et envoya à Bologne d'autres Frères, qui travaillèrent avec le même zèle et le même succès que Bernard, et propagèrent l'Ordre dans la Romagne (1).

Jetons, à la fin de ce chapitre, un regard en arrière, sur ce qui y a été dit. A peine une année s'était écoulée depuis que François accompagné de Fr. Sylvestre avait quitté la Portioncule pour prêcher au peuple, et déjà, en ce court espace de temps, il avait réconcilié et con-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1211, n. 28.

verti des villes, trouvé des disciples, fondé plusieurs couvents, ou du moins avait concouru aux débuts de leur fondation. Certes, on peut, à cause de son activité, lui appliquer les paroles de l'Écriture : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui annoncent le bonheur (1). » François consacrait son zèle entièrement à Dieu, et ne cherchait que la gloire de Dieu ; c'est pourquoi la bénédiction divine s'étendait sur ses entreprises. Si nous-mêmes, en tout ce que nous faisons, nous n'avions en vue que l'honneur de Dieu, nos peines et nos travaux seraient également bénis, et accompagnés de plus de succès. Ne travailler que pour Dieu, ne chercher que sa gloire, c'est la marque de la vraie sainteté, et la base de l'action merveilleuse des saints. Puissions-nous imiter l'exemple de François et de ses premiers disciples !

1. Rom., 10, 15.

CHAPITRE XV

FONDATION DU DEUXIÈME ORDRE

(1212)

Assise, qui donna le jour à saint François, produisit un autre fruit non moins merveilleux (1). Au temps même du séraphique Patriarche, vivait à Assise, une famille riche et considérée. Favorano Sciffi-Fiumi, issu d'anciens chevaliers, figurait parmi les habitants les plus distingués de la ville (2) ; il en était de même de son épouse Hortulana. Elle avait une réputation d'éminente piété, et bien qu'elle fût entièrement appliquée aux soins de sa famille, ainsi qu'il convient à une maîtresse de maison, elle trouvait cependant le temps de faire de

1. Dans ce chapitre, nos citations sont tirées de Wadding qui suit lui-même un auteur anonyme chargé par le pape Alexandre IV d'écrire l'histoire de sainte Claire. (Cfr. *S. Claræ, Acta SS.*, Aug., t. II, p. 754.) — Les anciens biographes de notre Saint parlent peu ou point de la fondation du deuxième Ordre. Saint Bonaventure mentionne à plusieurs reprises sainte Claire et ses pieuses compagnes, mais il ne dit rien de la fondation même de l'Ordre. Les Trois Compagnons n'accordent que deux mots, dans leur dernier chapitre, aux « Pauvres Dames »; ils sont aussi muets sur la fondation. Seul, Thomas Célano, dans sa *Vita I*, l. I, c. III, n. 18. 19. 20, dit que François, ainsi qu'il l'avait annoncé, installa sainte Claire à Saint-Damien, et s'étend ensuite avec louange sur la vie sainte et austère qu'elle y mena avec ses compagnes. Il ne donne rien de plus sur la fondation elle-même.

2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 14.

pieux pèlerinages, à Rome, aux tombeaux des apôtres, et en Terre-Sainte (1).

Cette noble et vertueuse femme devait donner naissance à un enfant de grande sainteté.

Quand Hortulana sut pour la première fois qu'elle serait mère, et que le temps de l'enfantement approchait, elle se mit à genoux devant un crucifix et supplia Dieu de lui accorder la grâce d'une heureuse délivrance. Pendant qu'elle priait, elle entendit une voix qui lui dit : « Femme, ne craignez pas ! Vous enfanterez heureusement une lumière qui éclairera toute la terre. » Le 16 juillet 1194, elle mit au monde une petite fille à laquelle, en souvenir de ce qui lui avait été annoncé, elle donna, au saint baptême, le nom de Claire (2). L'union bénie de Favorano et de Hortulana produisit encore deux autres enfants, Agnès et Béatrix (3), dont l'histoire est inséparable de celle de Claire.

Celle-ci fut élevée avec un soin extrême par sa mère, et grandit pleine d'innocence et de pureté ; elle passa son enfance et sa jeunesse dans une vie paisible et cachée. Arrivée à l'âge de jeune fille, elle était douée de tous les avantages du corps et de l'esprit qui rendent une jeune chrétienne aimable ; sa modestie, sa pureté, sa pudeur répandaient sur toute sa personne un charme irrésistible. Elle était une fleur dans tout l'éclat de ses couleurs, exhalant les plus

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 14.
2. *Ibid.*, n. 15.
3. *Ibid.*, n. 14.

suaves parfums. Les enseignements, qu'elle avait reçus de sa pieuse mère, lui servirent de règle dans la vie ; la prière et la méditation furent ses occupations préférées. Sa piété se manifesta dès l'enfance, car elle s'accoutuma toute jeune à réciter chaque jour un nombre déterminé de *Pater,* qu'elle comptait au moyen de petites pierres qu'elle portait sur elle (1). A cette pure et franche piété, elle joignait un grand amour des pauvres, dans lesquels elle aimait Notre-Seigneur. Elle était compatissante aux malheureux, et elle les comblait d'aumônes ; parfois même elle retranchait le nécessaire sur sa nourriture pour calmer leur faim (2). Sa pitié pour les autres se transformait en sévérité quand il s'agissait d'elle-même. Elle jeûnait fréquemment, mortifiait ses sens, portait un cilice (3) sous ses riches vêtements, et s'efforçait de toute façon de châtier sa chair innocente et d'étouffer, dès leur apparition, les penchants et les appétits sensuels. Elle sut écarter habilement et sans affliger ses parents un projet d'union avantageux. Elle avait choisi Jésus-Christ pour son fiancé, pour l'unique amant de son âme, elle voulut lui demeurer à jamais fidèle (4).

Quelque soin qu'elle prît de mener une vie paisible et cachée au sein de sa famille, sa répu-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 17.
2. *Ibid.*, n. 16.
3. *Ibid.*, n. 17.
4. *Ibid.*, n. 17. 19.

tation finit par se répandre au dehors ; dans toute la ville d'Assise elle passait pour le modèle des jeunes filles (1). La violette se cache sous le feuillage, mais plus elle se dissimule, plus aussi on s'efforce de la découvrir. Nous voudrions presque dire qu'elle n'est belle que parce qu'elle se cache. Il en est de même de la vierge chrétienne. Sa modestie aime la vie retirée ; vouloir paraître est une preuve de l'affaiblissement ou de la perte de cette virginale vertu.

Combien les voies de Dieu sont admirables ! François et Claire devaient se compléter l'un l'autre. De même que pour la vie corporelle la femme a besoin de trouver dans l'homme un appui, de même pour la vie spirituelle. Elle ne saurait se suffire à elle-même. Sa raison moins réfléchie et moins capable de calcul, son cœur ardent, ses désirs insatiables entretenus par une vive imagination, sa volonté facile à exciter, mais prompte à céder devant les difficultés et les obstacles, ont besoin de mesure, de direction et de conduite. D'autre part, le cœur de la femme bien dirigé peut ennoblir, perfectionner et sanctifier son guide. Une sainte Paule Romaine, une sainte Élisabeth de Hongrie, une sainte Thérèse et d'autres ont entraîné avec elles leurs guides sur la voie de la perfection. Il ressort de là, dans l'histoire de l'Église, ce phénomène très remarqué que partout où furent fondés de grands

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 17.

Ordres d'hommes, on vit se fonder à leurs côtés des Ordres de femmes ; et ceux-ci, quand ils étaient bien dirigés, surpassèrent les premiers, sinon par leur éclat, du moins en piété intérieure, en zèle religieux et en sévérité monastique, et conservèrent plus longtemps leur pureté et leur régularité primitives. L'histoire même nous montre des Ordres d'hommes admirablement réformés par des Ordres de femmes. Souvenons-nous de sainte Thérèse, de sainte Colette !

Claire, la jeune fille inexpérimentée, mais pieuse et vertueuse, avait besoin d'un guide; elle le trouva en François. Ainsi qu'il a été dit, celui-ci prêcha à Assise durant le Carême de 1212. Des personnes de tout âge et de tout sexe accoururent en foule et se placèrent sous sa direction. Claire suivit ce mouvement et désira ardemment de s'entretenir avec le Saint des affaires de son salut ; ce qui eut lieu en effet. François découvrit en elle une âme particulièrement favorisée de Dieu et songea à la détourner du monde pour la donner entièrement au céleste Époux. L'exécution de ce plan fut fixée au dimanche des Rameaux (1).

En présence de Bona Guelfucci, proche parente de Claire, qui avait assisté à tous les entretiens, François ordonna à la jeune fille de paraître pour la dernière fois, en ce jour, à l'église avec ses riches vêtements, de quitter la maison

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 20.

paternelle la nuit suivante et de venir à la Portioncule pour y recevoir de ses mains l'habit de pénitence. Claire obéit. Elle vint, somptueusement parée, à la cathédrale, pour prendre congé du monde. Tandis que les femmes et les jeunes filles s'approchaient de l'évêque pour recevoir de ses mains les palmes bénites, Claire resta agenouillée à sa place. Agit-elle ainsi par modestie, par inattention, par un recueillement très profond dans la prière, ou par une permission extraordinaire de Dieu? Nous ne saurions le dire. L'évêque connaissait la piété de Claire et, selon toute probabilité, il était au courant de ses projets, car nous ne pouvons admettre que François laissât, à cet égard, dans l'ignorance l'évêque Guido, son conseiller habituel. Guido quitta alors l'autel, s'avança vers Claire, et lui remit la palme (1), emblème de la victoire remportée sur le monde et sur elle-même. Ce fut un honneur que sans doute aucune jeune fille n'avait jamais reçu.

Si les parents de Claire avaient eu connaissance des intentions de leur enfant, ils s'y seraient opposés. C'est pourquoi la jeune fille sortit de la maison paternelle durant la nuit par une poterne dont elle dut forcer l'ouverture. Accompagnée de quelques amies initiées à son dessein, elle arriva à la Portioncule le 19 mars (2). Elle avait alors dix-huit ans. François l'atten-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 20.
2. *Ibid.*, n. 21.

dait. Les Frères, tenant en main des cierges allumés, allèrent au-devant d'elle jusqu'à la porte de l'église, la conduisirent à l'autel de la sainte Vierge et l'unirent pour l'éternité à son fiancé, Jésus-Christ, qu'elle avait aimé, cherché et enfin trouvé. Devant cet autel, et en présence de ses amies et des Frères, elle fit entre les mains de François le vœu d'éternelle fidélité au Fils de Dieu, et renonça pour toujours au monde et à ses vanités. En témoignage de ce complet renoncement, François lui coupa les cheveux et lui enleva par là, ainsi qu'il est encore d'usage aujourd'hui dans les prises d'habit des religieuses, la parure dont la femme s'enorgueillit le plus. Claire échangea aussi les beaux vêtements qu'elle portait contre le pauvre habit de la pénitence (1).

La fille du ciel et l'épouse du Fils de Dieu se tenait là, pauvre et dépouillée de tout ce qui est terrestre. Sa beauté était au dedans (2). Elle pouvait chanter avec le Prophète : « Je me réjouirai dans le Seigneur, mon âme exultera en mon Dieu, parce qu'il m'a revêtu des vêtements de salut et du manteau de la justice ; il m'a enveloppé comme l'époux paré d'une couronne, et comme l'épouse ornée de ses colliers (3). »

Le lendemain, François conduisit sa fille spirituelle au couvent des Bénédictines de Saint-

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 20.
2. Cfr. Ps. 44, 13.
3. Isaïe, 61, 10.

Paul, situé dans la plaine d'Assise, au bord du Chiascio, et lui prescrivit d'y demeurer jusqu'à ce que Dieu en eût décidé autrement (1). Ainsi, de même qu'à François, saint Benoît procura à cette colombe son premier asile.

Aussitôt que les parents de Claire apprirent sa fuite et connurent le lieu de son refuge, ils coururent à Saint-Paul, et s'efforcèrent de l'en retirer, d'abord par des promesses et des caresses, puis, comme ils n'y réussissaient point, par des menaces. On lui représenta la folie de son acte, en lui disant qu'on ne trouverait pas dans l'histoire un exemple d'une aussi basse pauvreté, et que son obstination à persévérer dans son dessein la déshonorerait avec sa famille. Ce fut en vain; Claire souleva son voile et montra sa tête dépouillée. C'était leur prouver qu'elle avait pour toujours renoncé au monde. Après une lutte inutile de plusieurs jours, on finit par la laisser tranquille (2). Dès que la tempête fut apaisée, François transféra sa disciple dans le couvent des Bénédictines de Saint-Ange de Panzo (3), situé dans l'intérieur de la ville, où il la crut davantage en sûreté.

Claire agit ainsi non par obstination, ni par désobéissance envers ses parents, mais elle suivit l'appel de Dieu auquel ceux-ci étaient

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 21.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, n. 23. Exactement S. Angeli Michaelis pacis. — Voir Lipsin, *Comp. hist. S. P. Fr.*, p. 22.

opposés. Elle était trop pieuse pour mettre de l'entêtement dans une affaire aussi grave, et trop éclairée pour ignorer que les parents ont le droit d'intervenir dans les questions de vocation de leurs enfants. Mais elle savait aussi qu'on peut abandonner parents, frères et sœurs pour Jésus-Christ, et que si la famille veut s'opposer à une vocation déclarée, on doit lui préférer la volonté divine, et tout quitter. Ainsi firent Jacques et Jean, ils abandonnèrent leur père, leur barque et leurs filets à l'appel du Seigneur. Il y a, en effet, deux cas où les enfants peuvent ne pas obéir à leurs parents : c'est quand ceux-ci veulent les obliger au mal, ou bien quand, dans une vocation, ils s'opposent à la manifeste volonté de Dieu. C'était le cas de Claire. Ses parents firent une opposition violente, qui n'est pas recommandable en toute circonstance, mais qui s'explique facilement dans la situation de notre Sainte. Cette opposition servit à témoigner du courage, de la force et de la résolution d'une vierge vraiment chrétienne.

Dans le nouvel asile qu'elle occupait, Claire n'eut rien de plus pressé que de prier Dieu avec ferveur de vouloir bien permettre que sa sœur Agnès, qu'elle aimait tant, et qui ne lui cédait en rien pour la piété et la pureté du cœur, fut arrachée aux dangers du monde et entièrement attirée et unie à Lui dans un amour éternel. Sa prière fut exaucée. Seize jours à peine s'étaient écoulés depuis sa fuite de la maison paternelle qu'Agnès quitta également celle-ci en secret et

se réfugia dans les bras de Claire qui la serra sur son cœur (1) en disant : « Chère sœur, je remercie Dieu d'avoir exaucé la prière que je lui adressais à ton intention. » Agnès n'avait que quatorze ans (2).

Il s'ensuivit une tempête plus violente encore que la première. Une troupe de douze hommes furieux, à la tête de laquelle se trouvait Monaldo, oncle des deux sœurs, promit au comte Favorino de lui ramener sa fille vivante ou morte. Ils se ruèrent sur le couvent, y pénétrèrent sacrilègement et réclamèrent la remise d'Agnès. Comme celle-ci refusait de quitter Claire et la maison, ils la saisirent par les vêtements et les cheveux, l'entraînèrent et la maltraitèrent si cruellement, que le chemin qu'ils suivaient était semé de lambeaux d'étoffe et de touffes de cheveux. Pendant cette brutale agression contre l'innocente enfant, Claire pria pour elle et fut de nouveau exaucée. Tout à coup Agnès resta étendue dans le chemin ; elle était devenue tellement lourde que les douze hommes, même secondés par des paysans accourus du voisinage, ne purent la déplacer. Bien que tous les acteurs de cette scène eussent conscience du secours accordé par Dieu à sa jeune servante, ils n'en persistèrent pas moins dans leur rage. L'oncle Monaldo se disposait même à porter à sa nièce un coup terrible

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 23.

2. Elle naquit en 1198, mourut le 16 novembre 1252, et fut canonisée en 1752 par Benoît XIV. Son corps repose dans l'église de Sainte-Claire, à Assise.

qui l'aurait certainement tuée. Mais celui que Dieu protège n'a rien à redouter. Au moment même où Monaldo levait le bras pour frapper, celui-ci fut atteint d'une paralysie qui dura quelque temps. Ce fut le salut. Les agresseurs abandonnèrent leur victime et s'enfuirent. Claire vint alors au secours de sa sœur et la ramena au couvent (1). A partir de ce moment, les deux sœurs ne furent plus inquiétées, et leur joie fut sans mélange quand Agnès reçut l'habit de pénitence des mains de François (2).

Dans l'intervalle, le Saint chercha une maison pour ses filles spirituelles qui ne devaient pas rester indéfiniment sous le toit hospitalier de saint Benoît. Il trouva la demeure désirée près de Saint-Damien. C'était la petite église, restaurée par lui avec tant de peine et de sacrifices, et qui devait, selon sa prédiction, servir d'asile à de pieuses moniales. C'est là que se retirèrent Claire et Agnès (3).

Dans ce lieu solitaire, sanctifié par l'apparition de Jésus-Christ et par les sueurs et les prières de François, Claire servit Dieu avec fidélité durant quarante-deux ans et se déroba pour toujours aux orages du monde ; là elle s'enferma pour la vie et vécut pour son fiancé du ciel. Ce fut dans ces murs que, suivant l'expression d'un historien anonyme (4), la blanche colombe

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 24.
2. *Ibid.*
3. *Ibid.*, n. 25.
4. *Acta* SS., Aug., t. II, p. 756.

bâtit son nid et enfanta des vierges à Notre-Seigneur. Elle y fonda, de concert avec François, l'Ordre des « Pauvres Dames ». Elle y mena une vie très austère et y laissa des traces ineffaçables de perfection et de sainteté pour permettre à d'autres de trouver et de suivre la même voie. Ce fut dans cet étroit espace que, d'après le même biographe, elle flagella rudement son corps délicat et remplit l'Église des plus suaves parfums. La prédiction de François était accomplie. Le fondement d'un second Ordre était jeté. A la vérité, l'œuvre était petite et à peine visible, mais elle devait constamment grandir et se fortifier. Claire fut la stérile, la pauvre battue par la tempête, l'inconsolable dont parle le prophète (1) ; mais l'enceinte de sa tente devait s'étendre à droite et à gauche. Le Seigneur dirigea la construction, posa le fondement, aligna les pierres et plaça tout l'édifice sur les vertus évangéliques, qui sont plus brillantes que le saphir et le jaspe, et plus durables qu'un mur et un rempart de pierres choisies et taillées (2).

Le pas décisif de Claire et d'Agnès eut un effet magique et causa, parmi les habitants d'Assise et des environs, un tel entraînement que ce coin de terre sembla se dépeupler pour se déverser avec surabondance dans les cloîtres. Tous s'enthousiasmèrent pour la vie religieuse. Des riches, des nobles renoncèrent aux joies

1. ISAÏE, 54, 1. 11.
2. *Acta SS.*, 1, c.

terrestres, quittèrent leurs palais et sollicitèrent leur admission dans de pauvres monastères. Des personnes unies par les liens du mariage se séparèrent d'un commun accord et entrèrent aussi dans les couvents. Les mères et leurs filles, les sœurs et les amies s'excitèrent réciproquement à se consacrer à Jésus-Christ dans la vie du cloître. Les femmes et les jeunes filles qui ne pouvaient abandonner leurs familles menèrent une vie monacale dans leurs maisons (1). Toutes brûlaient d'amour pour Jésus-Christ, toutes désiraient vivre de la vie très pure qu'elles admiraient chez Claire, qui devint ainsi pour un grand nombre le chef d'une pieuse milice. On eût dit que le Psalmiste avait parlé d'elle en disant : « Toute la gloire de la fille du roi est au dedans avec des franges d'or ; elle est couverte d'ornements variés ; les vierges seront amenées au roi après elle, ses plus proches vous seront présentées : elles seront présentées au milieu de l'allégresse et de l'exultation, elles seront conduites dans le temple du roi (2). »

Il ne faut pourtant pas se figurer que toutes les femmes appelées par Dieu se soient établies à Saint-Damien. Elles eurent le désir de se placer sous la conduite de François et de Claire, mais le Saint ne le permit pas. Il fut d'une grande prudence dans l'admission des postulantes : il ne voulut qu'un petit nombre d'âmes choisies. C'est pourquoi il prit lui-même la di-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 26.
2. Ps. 44, 14-16.

rection de la maison, régla la vie religieuse, les usages et les dévotions, les pénitences et les austérités. Il introduisit la clôture et donna provisoirement quelques règles qui devaient servir en attendant une constitution définitive (1). Le second Ordre était fondé avec Claire pour abbesse.

En peu d'années, les plus belles natures se trouvèrent groupées dans le monastère béni; leurs noms sont gravés à jamais dans les chroniques des Clarisses, telles que les Pacifique Guelfucci, parente de la Sainte, les Amata, les Christine, les Agnès, les Apportuli, les Françoise, les Benvenuta et d'autres. Elles furent les premières pierres vivantes avec lesquelles François et Claire commencèrent à élever le magnifique édifice à l'abri duquel tant d'âmes cherchèrent et trouvèrent, au cours des temps, la paix et le bonheur. Béatrix aussi, la sœur de Claire et d'Agnès, et même leur mère Hortulana, devenue veuve, prirent un refuge contre les dangers du monde sous l'humble toit de Saint-Damien (2).

Détournons maintenant, pour quelque temps, nos regards de ces saintes âmes. Laissons-les aux soins et à la sollicitude de François et de Claire, ainsi qu'à la bienfaisante influence du ciel, pour les retrouver quand elles se seront entièrement développées et épanouies, comme de ravissantes fleurs, dans l'Église qui est le jar-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 28.
2. *Ibid.*, n. 14.

din de Dieu (1). En attendant, occupons-nous de nouveau de François, dont l'œuvre extérieure va s'étendre avec rapidité et dont la vie intérieure se fortifie de plus en plus sous l'action de la grâce et tend peu à peu à devenir celle d'un saint.

1. Voir chap. XXV et XXXI.

CHAPITRE XVI

FRANÇOIS DOUTE DE SA VOCATION DE PRÉDICATEUR IL DÉSIRE LA COURONNE DU MARTYRE

(1212)

Le cœur et les sentiments de François étaient profondément religieux; il aimait surtout à prier et à méditer dans la solitude; c'étaient ses meilleurs moments, durant lesquels il s'abandonnait aux embrassements les plus ardents de l'amour divin. Le court repos qu'il avait goûté à la Portioncule et ses rapports, tout en Dieu, avec l'âme pure et embrasée de Claire le mirent dans une sainte joie. Son âme languissait et tout à la fois s'enthousiasmait pour Dieu. Il paraissait consumé par l'amour divin et il s'enflammait en entendant seulement prononcer ces mots : « Amour de Dieu. » Tout éveillait l'amour en lui. Son esprit exultait de joie pour toutes les œuvres divines. En les considérant, sa pensée se reportait vers l'éternelle Beauté, et les créatures formaient pour lui les échelons à l'aide desquels il montait vers le Créateur. La céleste bonté de Dieu se manifestait pour lui en toutes choses; il découvrait dans sa perfection une harmonie incomparable qui réjouissait son oreille et son regard, et élevait son cœur vers le Ciel (1).

1. S. Bonav., c. ix, n. 122, 123.

Cependant il ne put conserver au même degré ce feu divin ; il fut parfois sombre, mal disposé, triste et inconsolable, sans pouvoir néanmoins en donner le motif, ainsi que cela arrive fréquemment à notre pauvre cœur. Il soupirait alors de toutes manières après son bien-aimé. Comme la fiancée du Cantique des cantiques, il s'écriait : « Indique-moi, ô toi que chérit mon âme, où tu fais paître, où tu reposes à midi, afin que je ne m'expose pas à m'égarer à la suite des troupeaux de tes compagnons (1). » A cet état venait s'ajouter le doute de savoir si cet amour inactif plaisait au Bien-Aimé, ou si celui-ci ne trouverait pas plus agréable de le voir délivré de ces ardeurs et rendu à la vie active. Cette incertitude le mit dans le plus grand trouble (2). Il y demeura assez longtemps. Il consulta souvent ses Frères les plus intimes pour savoir s'il devait s'adonner uniquement à la prière ou parcourir le monde en prêchant (3).

« Mes Frères, leur dit-il, que me conseillez-vous ? Pensez-vous qu'il vaille mieux que je vaque à l'oraison ou que je me livre à la prédication ? Je suis un pauvre homme simple et inhabile à parler : j'ai reçu une grâce plus grande pour la prière que pour la prédication. Il me semble qu'il y a à gagner dans l'oraison et qu'on y recueille une grande abondance de grâces ;

1. Cantique des cantiques, I, 6.
2. François ne délaissa jamais entièrement la prédication ; mais, en cet état, il y était moins apte.
3. S. Bonav., c. XII, n. 170.

dans la prédication, au contraire, on disperse les dons qu'on a reçus du ciel. Dans l'oraison s'opère la purification des affections intérieures, l'union à l'unique vérité et au souverain bien et l'affermissement dans la vertu. On rencontre dans la prédication l'ébranlement de l'édifice spirituel, la distraction de l'esprit à toutes sortes de choses et le relâchement de la discipline. Enfin, dans l'oraison, nous nous entretenons avec Dieu et nous l'écoutons, vivant comme les anges, nous conversons avec les anges. Dans la prédication, il faut beaucoup de condescendance pour les hommes, il faut penser, voir, dire et entendre beaucoup de choses humaines. Mais ce qui, d'un autre côté, paraît surtout l'emporter devant Dieu, c'est que son Fils unique, qui est la sagesse souveraine, a quitté le sein de son Père pour le salut des âmes, afin d'instruire le monde par son exemple et d'annoncer aux hommes la parole du salut. Il a voulu les racheter au prix de son sang divin, les soutenir en le leur donnant en breuvage. Il a donc tout donné pour notre salut et ne s'est absolument rien réservé pour lui-même. Or, nous devons toujours agir suivant les exemples qu'il nous a donné, exemples qui frappent nos yeux dans sa personne comme s'ils partaient du haut d'une montagne lumineuse. Il paraît donc qu'il est plus agréable à Dieu que je fasse trêve au repos et que je retourne au travail extérieur (1). »

1. S. Bonav., c. xii, n. 170. 171.

Bien que François en conférât pendant plusieurs jours avec les Frères, il n'aboutit à aucune certitude et ne savait à quoi se déterminer (1). Dieu, sans doute, permit cette épreuve pour le convaincre d'une manière extraordinaire de sa vocation pour la prédication, et aussi pour l'humilier, car lui qui conseillait les autres et qui avait le don de prophétie, était obligé de recourir à autrui pour ses affaires et ses doutes.

Ce fut d'ailleurs ce qu'il fit. Il envoya deux de ses Frères (2), Philippe et Massée (3), au Fr. Sylvestre qui se livrait à la prière sur le mont Soubase, et lui fit demander d'implorer Dieu pour lui dans cette importante affaire. Il les envoya également auprès de Claire pour qu'elle et ses Sœurs sollicitassent du Seigneur la lumière et le conseil dans les doutes qui le tourmentaient. Et il voulut que, en particulier, Claire chargeât de cette mission de prière celle de ses filles qui était la plus pure et la plus humble (4). C'était sa conviction que Dieu manifeste sa volonté de préférence aux âmes de grande pureté et humilité. Sylvestre et Claire prièrent avec ferveur pour leur Père si éprouvé, et Dieu leur révéla que François devait se livrer à la prédication. Celui-ci reçut ses deux messagers avec le plus profond respect, se jeta à leurs

1. S. Bonav., c. xii, n. 171.
2. *Ibid.*, n. 172.
3. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 30.
4. S. Bonav., n. 173.

genoux, et, les mains croisées sur la poitrine, il leur dit : « Que me commande de faire mon Seigneur Jésus-Christ? — Mon très cher Frère et mon Père, répondit Massée, Jésus-Christ a donné à Sylvestre, à Claire et à ses compagnes la même réponse, à savoir que vous alliez prêcher; car ce n'est pas seulement pour votre salut que Dieu vous a appelé, c'est aussi pour le salut d'autrui, et, à cause de cela, il mettra ses paroles dans votre bouche. » Aussitôt François se releva plein de joie, et, rempli de l'Esprit-Saint comme les anciens prophètes, il s'écria : « Allons donc au nom du Seigneur (1) ! »

A partir de ce moment, notre Saint ne douta plus de sa vocation apostolique et s'appliqua de nouveau avec une sainte ardeur à la prédication. Pendant quelque temps, il s'était reposé dans le cœur de Dieu et avait appris à connaître la volonté de son Maître : brûlant d'amour et persuadé de la divine volonté, il reprit le chemin du monde, en compagnie des FF. Massée et Ange de Rieti (2). Revêtu de la force d'en-haut, il enflamma le cœur des hommes, gouverna leurs sentiments comme un roi puissant et appuya ses instructions par des miracles et des prodiges.

Le Saint prêcha à toute créature. A Savurniano, près de Bevagna, petite ville de la province de Pérouse, il aperçut une grande troupe

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 30.
2. *Ibid.*

d'oiseaux de différentes espèces. Plein de joie, il s'avança vers eux et leur dit comme s'il eut parlé à des êtres raisonnables : « Oiseaux, mes frères, vous êtes tenus de louer beaucoup Dieu, votre Créateur, et de l'aimer toujours, car c'est lui qui vous a revêtus de plumes et donné des ailes, avec la liberté de voler en tout lieu. Il vous a faits nobles entre toutes ses créatures, vous assignant pour séjour les pures régions de l'air. Sans que vous ayez à vous occuper de rien, sans que vous semiez et que vous moissonniez, il vous nourrit et vous entretient (1). »

Pendant qu'il leur disait ces choses, les oiseaux battaient des ailes, ouvraient leurs becs et regardaient le Saint avec la plus grande attention, comme s'ils avaient voulu témoigner qu'ils avaient compris son allocution, et affirmer qu'ils rempliraient encore mieux que par le passé leur devoir envers Dieu. Aucun d'eux ne s'envola, bien que François passant au milieu d'eux, les frôlât de son vêtement. Ce ne fut qu'après avoir reçu la bénédiction de Dieu donnée par leur prédicateur, qu'ils prirent joyeusement leur vol sous la forme d'une croix. De retour auprès de ses compagnons, le Saint se reprocha de n'avoir point jusqu'alors prêché à ses frères les oiseaux (2).

A Bevagna il prêcha également, et guérit,

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VII, n. 58. — S. BONAV., c. XII, n. 174.
2. *Ibid.*

par l'invocation de la sainte Trinité, une jeune fille aveugle, en lui faisant trois fois le signe de la croix sur les yeux avec de la salive (1).

A Alviano, près de Terni, dans la province de Pérouse, François adressa la parole au peuple en pleine rue. Mais il fut contrarié par le bruit de quelques hirondelles bavardes qui s'entretenaient à leur façon sur un toit voisin ; il leur imposa silence en leur disant : « Hirondelles, mes sœurs, vous avez assez babillé ; il est temps que je parle à mon tour ; veuillez écouter en silence la parole de Dieu. » O prodige ! les petites bêtes se turent, et ne bougèrent pas de leurs places jusqu'à la fin du sermon. Le peuple, qui fut témoin de ce spectacle, reconnut la puissance du Saint sur la nature privée de raison, et prêta une attention d'autant plus grande à ses discours (2).

Alviano et Bevagna, tous deux situés en Ombrie, sont les seuls endroits où, d'après les anciens biographes, François se soit fait entendre durant cette mission ; du moins ils n'en nomment aucun autre ; il ne paraît pas d'ailleurs que, dans ce voyage, le Saint ait dépassé les limites de l'Ombrie.

Vers ce temps, il éprouva un désir ardent d'aller chez les païens, ennemis de la croix, pour leur prêcher Jésus-Christ, et obtenir ainsi la grâce du martyre : il aimait Notre-Seigneur, souhaitait de mourir par amour pour lui, et il

1. S. BONAV., c. XII, n. 182.
2. CÉLANO, *Vita I*, l. I. c. VII, n. 59. — S. BONAV., c. XII, n. 176.

enviait la palme du martyre. Il espérait la cueillir en Orient, et il résolut d'aller dans cette région (1); il aurait sans retard réalisé son projet s'il n'avait été retenu par l'amour qu'il portait à son Ordre. Les maisons de son Institut s'étaient multipliées, ainsi que les affaires relatives à leur direction; la fondation de Saint-Damien était toute récente et avait encore besoin d'appui; par ailleurs à la Portioncule François tenait les fils dans ses mains et réglait tout. Pouvait-il ainsi tout quitter subitement? Pouvait-il se séparer de son Ordre sans en avoir au préalable assuré l'existence?

Selon quelques biographes (2), François se serait rendu directement à Rome pour entretenir le pape Innocent III de son projet de voyage en Orient et de son désir de convertir les païens, et aurait reçu sa bénédiction et son consentement pour cette importante entreprise. Après avoir obtenu ce qu'il désirait, il serait revenu à Assise, aurait réuni ses Frères, mis ordre aux affaires, et serait ensuite parti pour l'Orient.

Selon nous, François revint à Assise après ses prédications, rassembla les Frères pour s'assurer de l'état exact de l'Ordre, afin d'en rendre compte au Pape, et ensuite seulement partit pour Rome. Deux motifs nous font adopter cette opinion : en premier lieu, nous ne croyons pas que le Fondateur eût voulu aban-

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VII, n. 59. — S. BONAV., c. IX, n. 129.
2. Parmi eux se trouve aussi WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 33. 35.

donner l'Ordre (car il espérait mourir en Orient comme martyr), sans avoir acquis la certitude que son œuvre pouvait, humainement parlant, vivre et prospérer sans lui, sinon le prudent Innocent III ne lui aurait jamais permis d'entreprendre le voyage. En second lieu, selon les Trois Compagnons (1), François réunit ses Frères en Chapitre à la fête de la Pentecôte. Or, il semble presque impossible qu'il ait pu, dans l'intervalle de Pâques (2) à la Pentecôte, installer convenablement Saint-Damien pour Claire et Agnès, s'entretenir pendant assez longtemps avec ses Frères, et, en particulier, avec Sylvestre et Claire, de ses doutes sur la prédication, puis définitivement rassuré, prêcher en Ombrie, enfin courir à Rome, et être de nouveau de retour à Assise, pour la Pentecôte. Si, au contraire on admet que le voyage de Rome eut lieu seulement après le Chapitre, alors il est facile de placer, dans l'intervalle, tous les faits rappelés ci-dessus (3).

Durant ce Chapitre, François s'entretint avec ses enfants de l'exacte exécution de la Règle, et indiqua la manière dont elle devait être le mieux observée. Il désigna les Frères qui, étant aptes

1. *Tres socii*, c. IV, n. 57.

2. Claire ne reçut la vêture qu'après le dimanche des Rameaux.

3. Déjà, en 1211, François avait ordonné que tous les Frères qui ne seraient pas empêchés régulièrement, par exemple, par un trop grand éloignement, se réuniraient en Chapitre chaque année à la Pentecôte et en septembre à la fête de saint Michel. Wadding mentionne comme

à la prédication, devaient se rendre dans les différentes provinces pour prêcher au peuple, et leur donna le pouvoir qu'il s'était réservé jusqu'alors, de recevoir des Frères dans l'Ordre. Puis il leur communiqua diverses instructions, et leur fit ses réprimandes et ses recommandations. Les Frères accueillirent ses paroles avec joie et bonne volonté, car il était lui-même leur meilleur modèle en tout. Ils étaient particulièrement édifiés de voir leur supérieur se soumettre entièrement pour ses affaires personnelles, au Frère qu'il emmenait toujours avec lui, et qu'il appelait son Supérieur (1).

Il recommanda surtout à ses enfants la pieuse récitation du bréviaire, l'exacte observance des préceptes et des rites de l'Église, la dévote assistance à la sainte messe, l'amour et la vénération de Jésus au Saint Sacrement de l'autel. Par amour pour ce divin mystère, il alla jusqu'à leur prescrire d'incliner la tête devant chaque prêtre qu'ils rencontreraient, de leur baiser la main, et même, au cas où le prêtre serait à cheval, de baiser les pieds de la monture (2). Il ajouta qu'ils ne devaient juger ni mépriser personne, pas même les gens richement vêtus. Car

premier Chapitre celui de 1216. Nous ne voyons pas pourquoi les assemblées générales précédentes tenues à la Pentecôte et en automne, depuis l'approbation de la Règle, ne mériteraient pas également le nom de Chapitres généraux. A tous égards cependant, la réunion de 1216 fut la plus nombreuse, la plus solennelle et la plus importante pour l'Ordre.

1. *Tres socii*, c. IV, n. 57.
2. *Ibid.*

Dieu est assez puissant pour les appeler à lui et les justifier. Ils devaient plutôt les honorer et estimer comme leurs frères et seigneurs : comme frères, parce qu'ils ont le même Dieu et Sauveur, comme seigneurs, parce que leurs aumônes permettent à d'autres de mener une vie de pénitence. Vous devez, dit-il, vivre parmi les hommes, de telle sorte que ceux qui vous voient et vous entendent, soient portés à estimer et à louer le Père qui est au ciel. « Vous devez avoir dans vos cœurs la paix que vous annoncez par la bouche. Vous ne devez scandaliser ni mettre en colère qui que ce soit ; au contraire, votre douceur doit attirer tous les hommes à la paix et à la concorde. Nous sommes donc spécialement appelés à guérir les blessés, à redresser et à maintenir fermes ceux qui sont brisés, à ramener ceux qui sont dans l'erreur. Beaucoup nous apparaissent aujourd'hui comme des adeptes du démon qui, avec le temps, deviendront des disciples et des membres du Christ (1). »

Après ces exhortations, il les prémunit contre une extrême sévérité envers eux-mêmes, car il avait remarqué que beaucoup d'entre eux se maltraitaient si cruellement par des veilles, des jeûnes, des disciplines et autres rigueurs corporelles, qu'ils semblaient vouloir anéantir, par de semblables austérités, les moindres tendances de la nature. Il ne leur interdisait pas les mortifications, mais il les engageait à en user

1. *Tres socii*, c. IV, n. 58.

raisonnablement et chrétiennement. Ceux qui avaient été plus particulièrement tentés et avaient le plus souffert intérieurement furent portés par sa sagesse, son expérience et sa modération, à lui en faire l'aveu. Ils trouvèrent tous en lui, non un juge, mais un père plein d'affection, qui savait compatir à leurs épreuves. Il se montra ferme avec tous et sévère seulement pour les Frères désobéissants et endurcis (1). Enfin il les bénit, les renvoya dans leurs provinces, et autorisa à prêcher ceux qu'il jugea aptes à cette fonction (2).

Pleins de joie et réconfortés par leur Père, les pauvres Frères reprirent le chemin de leurs couvents ; la pensée des souffrances et des dangers qui les attendaient ne les effrayait pas. Armés de la croix et du bréviaire, ils voulaient conquérir le monde entier au Christ, et leur joie était d'autant plus grande qu'ils devaient supporter de plus nombreux et grands sacrifices en vue de cette conquête.

1. *Tres socii*, c. IV, n. 59.
2. *Ibid.*

CHAPITRE XVII

PREMIER VOYAGE EN ORIENT

(1212)

Après leur départ, François songea à mettre son projet à exécution. Le zèle des Frères et leur empressement à endurer les souffrances et les outrages pour la gloire de Dieu et le salut des âmes avaient encore augmenté en lui le désir de convertir les païens et de gagner la couronne du martyre. Ainsi que nous le savons, son attention s'était portée sur l'Orient, qui gémissait et souffrait sous le joug du Croissant. Son cœur saignait à la pensée que les saints lieux sanctifiés par le Sauveur se trouvaient profanés par les pas des Sarrasins infidèles.

Il partageait cette douleur avec tout le moyen âge qui, à plusieurs reprises, s'était soulevé et groupé pour reconquérir la Terre-Sainte. Les croisades, dont le moyen âge plein de foi fut seul capable, sont des points lumineux dans l'histoire des peuples chrétiens de l'Europe, bien que leurs résultats n'aient pas répondu aux efforts et aux sacrifices. Ce fut une lutte vaillante dans laquelle l'enthousiasme religieux des chrétiens se mesura avec le fanatisme des Musulmans. Avec la croix, le symbole de leur

commune action, et au cri : *Dieu le veut,* les croisés quittèrent leurs patries, et se soumirent aux plus grands sacrifices pour aller combattre et mourir dans la terre lointaine de l'Orient.

Godefroy de Bouillon était parti pour la Palestine, menant avec lui des milliers de héros (1096), à la suite d'efforts inouïs, il avait conquis la ville sainte de Jérusalem, et avait fondé un royaume chrétien, dont il porta la couronne et le sceptre ; l'enthousiasme était à son comble, et bien que par la suite les lieux saints fussent retombés aux mains des ennemis de la croix, cet enthousiasme ne subit aucun amoindrissement parmi les peuples chrétiens du moyen âge. Ils s'y portèrent constamment, excités et encouragés par un Eugène III, un saint Bernard et d'autres, et conduits par des princes, des rois et des empereurs chrétiens, tels que Louis VII, Conrad III et Frédéric Barberousse, Philippe-Auguste, Richard Cœur de lion et plusieurs autres. Sous Innocent III, l'enthousiasme pour la conquête de la Palestine se réveilla de nouveau et monta à un tel degré qu'on vit des enfants de douze ans se réunir pour aller en Orient et reconquérir la Terre-Sainte (1).

Sans aucun doute, cet enthousiasme agit sur François, il tint à voir la Terre Sainte, à la par-

1. Appelée la croisade des enfants. Trente mille environ s'embarquèrent à Marseille ; une partie d'entre eux mourut en mer, d'autres furent vendus comme esclaves en Egypte par d'ignobles marchands.

courir, à y prier et à combattre les Turcs, non avec l'épée, mais avec la parole à deux tranchants de l'Évangile; il voulut surtout répandre son sang, triompher et mériter une couronne éternelle.

Toutefois comme il portait le poids de l'Ordre, et qu'il en avait été nommé Général par le Pape, il n'osa pas abandonner son poste et ne put s'occuper de l'exécution de son projet qu'après en avoir obtenu l'autorisation du Souverain Pontife. Dans ce but, après la clôture du Chapitre, il partit pour Rome et laissa Pierre de Catane, à Assise, comme son représentant intérimaire (1).

Arrivé à Rome, François se présenta immédiatement chez le Pape, et lui rendit compte de la situation de l'Ordre. Il lui parla de son remarquable développement, de la sainte vie des Frères, de leur zèle pour la prédication et des fruits merveilleux qu'ils recueillaient; enfin, il lui confia son projet d'aller porter l'Évangile chez les Mahométans. Innocent admira son ardeur et son courage, lui octroya l'autorisation désirée, et lui donna la bénédiction apostolique pour le succès de sa grande et périlleuse entreprise (2).

François paraît avoir séjourné à Rome peu de temps et uniquement pour se préparer à son grand œuvre auprès des tombeaux des Princes des Apôtres. Là aussi Dieu

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n
2. *Ibid.*, n. 33.

bénit sa prière et son zèle. Il y gagna entre autres recrues, Zacharie, un Romain, et Guillaume, un Anglais, qui tous deux moururent en odeur de sainteté (1).

Il apprit également à y connaître une veuve, noble dame renommée parmi les femmes de Rome pour sa naissance, sa fortune et surtout sa piété. Elle s'appelait Jacqueline de Septem Soléis, mais était plus connue sous le nom de Sette Soli. Elle était mariée avec Gratien Frangipani, noble Romain, dont elle eût deux fils, Jean et Gratien. Cette union ne fut pas de longue durée, Frangipani mourut et Jacqueline resta veuve avec ses deux enfants mineurs. Leur jeune âge et l'administration de grands biens ne lui permirent pas de quitter le monde, ainsi qu'elle l'eût peut-être désiré ; mais ils ne l'empêchèrent pas de s'adonner aux œuvres de piété et de bienfaisance. Dès qu'elle eut entendu parler de François, elle le rechercha, elle s'entretint avec lui sur les affaires de son salut, et devint sa disciple la plus zélée. Elle fut, avec sainte Claire, la seule femme avec laquelle le Saint se lia d'amitié. Elle devint une bienfaitrice et une mère pour les Frères-Mineurs, qui trouvèrent toujours un accueil hospitalier dans sa maison. Grâce, probablement à son intervention, ils purent obtenir des Bénédictins de Saint-Cosme un bâtiment situé de l'autre côté du Tibre (1215), et qu'on appelle encore le couvent de Saint-Fran-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 33.

çois a Ripa (1). La remise officielle eut lieu seulement en 1229, trois ans après la mort du Saint (2). On y montre la cellule qu'il occupait, la pierre qui lui servait d'oreiller, et l'oranger qu'il planta de ses mains. Ce dernier, en dépit des siècles écoulés, porte chaque année des feuilles, des fleurs et des fruits. Il est une belle image de l'Ordre fondé par saint François, qui fleurit et fructifie toujours.

De retour à Assise, François prit les mesures nécessaires pour la direction de l'Ordre ; puis il gagna la mer Adriatique par Ascoli, pour se diriger vers le pays de ses espérances et de ses désirs. Ascoli lui rendit les plus grands honneurs ; tous les habitants se réunirent pour le voir et l'entendre, lui baiser les mains et toucher ses vêtements ; et trente hommes des plus notables, tant clercs que laïques, demandèrent l'habit de la pénitence, le reçurent de lui et furent envoyés en différents couvents (3).

Le navire qui emporta François et ses compagnons avait pour destination la Syrie (4). Les

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 34. — Cfr. P. EDOUARD d'Alençon, archiviste général des Frères-Mineurs Capucins, *Frère Jacqueline*, Paris, 1899. C'est l'ouvrage le plus récent et le meilleur sur Jacqueline Settesoli.

2. WADDING, *ibid.*, n. 24. — François y demeurait déjà avant la remise définitive de la maison à son Ordre. Malheureusement ce saint édifice est devenu, comme beaucoup d'autres, la proie des voleurs révolutionnaires. Aujourd'hui encore, quelques Frères occupent le couvent comme gardiens de l'église et du riche trésor des reliques.

3. *Ibid.*, n. 35.

4. *Ibid.*, n. 36. — CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VII, n. 55. — S. BONAV., c. IX, n. 129.

biographes n'ont pas fait connaître le port d'embarquement.

Laissons naviguer notre Saint allant au-devant de la mort par le martyre. A son grand chagrin et à notre joie, il n'atteignit pas son but. Ici s'applique le proverbe : « L'homme propose et Dieu dispose. » A la vérité, Dieu inspira à François le désir de chercher une mort glorieuse en Orient ; il approuva ce projet par la bouche de son représentant ; il permit que le plan réussît assez pour que François ne pût douter de sa réussite ; mais il ne voulut pas que le Saint mourût martyr, et il ne lui demanda qu'un amour disposé à souffrir et à mourir, amour qui à ses yeux avait autant de valeur que l'effusion du sang. Comme il trouva en lui cet amour et qu'il avait ses vues sur lui, il mit des obstacles à son plan. Des vents défavorables poussèrent le navire vers les côtes de la Slavonie, où François fut obligé de débarquer. Il ne renonça pourtant pas à son projet ; il espérait qu'un autre bâtiment le conduirait vers la Syrie et la Palestine ; mais lorsqu'il s'aperçut que son attente était vaine, il reconnut et adora la sainte volonté de Dieu et résolut de retourner en Italie (1).

Mais il se vit dans l'embarras lorsqu'il voulut se rembarquer avec ses compagnons pour regagner Ancône. Il n'avait point d'argent pour payer le voyage, et on ne voulait point les re-

1. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VII, n. 55. — S. BONAV., c. IX, n. 130.

cevoir à bord pour l'amour de Dieu. Ils purent néanmoins s'embarquer en secret. Alors survint un inconnu, évidemment envoyé par le Ciel, qui remit à un passager les vivres nécessaires pour la traversée, en disant : « C'est pour les Frères cachés dans le navire; conservez-les pour le temps de la nécessité! » Ce temps survint, de violentes tempêtes s'élevèrent qui prolongèrent la durée du voyage; les vivres ne tardèrent pas à manquer, et l'équipage et les passagers ne furent sauvés de la mort que par les provisions apportées pour les Frères; ces provisions se multiplièrent par miracle et l'on reconnut alors qui on avait transporté, et l'on remercia Dieu et le Saint pour le salut opéré (1).

François ne retourna pas immédiatement à Assise. Il traversa, en prêchant, les bourgs et les villes, et travailla avec un nouveau zèle à la conversion des pécheurs (2). Ainsi que nous le verrons bientôt, il ne renonça pas à la pensée de prêcher la croix aux païens, ni à l'espoir de gagner la couronne du martyre, mais comme Dieu lui-même l'avait ramené en Italie, il se crut obligé de travailler avec d'autant plus de zèle au salut des âmes.

Nous ne savons pas jusqu'où il alla en instruisant et en prêchant. Probablement peu loin, puisqu'il fut de retour à la Portioncule

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. vii, n. 55. — S. Bonav., c. ix, n. 131.
2. Célano, *ibid.*, n. 56. — S. Bonav., *ibid.*— Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 37.

avant la fin d'octobre. Mais, selon ses biographes, Dieu bénit particulièrement ses travaux (1). Parmi les conversions qui signalèrent ses pérégrinations, il en est une qui mérite d'être citée.

A la cour de Frédéric II se trouvait un poète qui, à cause de son extraordinaire talent avait été surnommé le « roi des poètes ». Ayant entendu parler de François, le contempteur de toute gloire humaine, il désira le voir. Lorsque le Saint vint à Saint-Séverin, dans la province de Macerata, notre poète arriva à l'église sans savoir qu'il y prêchât, et entendit la parole enthousiaste du Pauvre d'Assise. Pendant le sermon, Dieu lui ouvrit les yeux et lui fit voir deux glaives brillants traversant la poitrine du prédicateur sous forme de croix. Ces glaives et la parole du Saint transpercèrent aussi le cœur du poète. Touché, pleinement convaincu de la vanité de sa vie, il se rendit, après le sermon, auprès du prédicateur et le pria de l'admettre dans l'Ordre, François lui accorda ce qu'il désirait, et se réjouit de tout cœur d'avoir arraché cet enfant du siècle aux orages de la vie et aux séductions de la cour. L'orgueilleux Guillaume Divini, le roi des poètes, reçut le nom de Frère Pacifique; il fut envoyé par François comme premier Provincial de France. Saint Bonaventure (2) l'appelle un homme d'une

1. S. Bonav., c. iv, n. 50. 52. — Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 37. 38.
2. S. Bonav., c. iv, n. 50. 51.

grande sainteté. Pacifique fut honoré par Dieu de grâces extraordinaires; il vit, entre autres, briller sur le front du saint Fondateur la lettre T (tau), le signe symbolique de la croix, et, par respect pour ce signe sacré, il marqua d'un T, tous ses écrits et ses lettres. Pacifique donna une forme littéraire aux poèmes de son Père, ainsi qu'il a été dit plus haut. Il mourut à Lens, en Artois, en odeur de sainteté et fut honoré de miracles après sa mort (1).

En quittant Saint-Séverin, François accompagné de Fr. Pacifique, visita les couvents fondés en Toscane l'année précédente, afin d'accroître l'esprit religieux chez les nouveaux disciples, par sa présence et ses instructions. A Florence, la célèbre famille Ubaldini lui fit don d'un monastère qui, situé à quelques lieues de la ville (2), avait été bâti par ses ancêtres, pour les moines de saint Basile. Enfin, dans les derniers jours d'octobre, il revit sa bien-aimée Portioncule, dont il avait pris congé quelques mois auparavant (3); autant il avait été heureux de la quitter avec l'espoir de gagner la couronne du martyre, autant il fut heureux d'y rentrer, c'était son lieu préféré, son ciel sur la terre. Il y vécut et y travailla de nouveau pour ses Frères, qui rendirent grâces à Dieu d'avoir retrouvé leur Père.

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 40.
2. *Ibid.*, n. 41.
3. *Ibid.*, n. 42.

CHAPITRE XVIII

LETTRES DE FRANÇOIS A LA CHRÉTIENTÉ

(1212-1213)

Peu après son retour, François fut pris d'une fièvre tierce qui se transforma bientôt en fièvre quarte. Dès que l'évêque Guido en fut informé, il fit transporter son ami au palais épiscopal et l'y fit soigner avec la plus grande sollicitude. Le malade n'accepta qu'à regret ce témoignage de sympathie, car il n'aimait pas à se séparer de ses Frères, et il eût préféré, pour l'amour de Jésus-Christ, souffrir avec joie la pauvreté en même temps que la maladie. Il ne s'accorda d'ailleurs que peu de repos pendant cette épreuve, sans se relâcher de ses austérités habituelles. De son lit de souffrance il mena les affaires de l'Ordre, conseilla les Frères dans leurs difficultés, et reçut de nouveaux candidats. Ceux-ci se présentaient souvent au nombre de trente ou de quarante à la fois au palais de l'évêque, où les Frères et les novices entraient librement (1).

Les souffrances sont le brasier où l'or de la vertu est éprouvé. L'homme vertueux, le saint ne fuit pas la douleur, il la recherche, l'embrasse joyeusement, parce qu'elle est pour lui la preuve de l'amour de Dieu.

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 52.

Le mal qui s'était emparé de François ne le quitta plus. La fièvre, sa sœur, ainsi qu'il l'appelait, consuma les dernières forces de son corps déjà affaibli par les jeûnes et les mortifications, et lui enleva tout espoir d'un complet rétablissement. Et néanmoins, il la supporta avec joie. La seule chose qui le peinât, fut de ne plus pouvoir travailler au salut des âmes. Cependant il sut y suppléer, l'amour est ingénieux. Puisqu'il ne pouvait parler au peuple, l'exciter à l'amour de Dieu et à l'observation de ses commandements, il voulut s'adresser à lui par écrit. Dans ce but, il fit une courte lettre à « tous les chrétiens, clercs, religieux, laïques, tant hommes que femmes, qui sont sur toute la terre », dans laquelle il les exhortait ardemment à aimer Dieu et le prochain. La missive se terminait par ces mots : « Adieu dans le Seigneur (1). »

A peine cet écrit eut-il été répandu qu'on se le disputa avec avidité ; chacun voulut savoir ce qui était sorti de la plume d'un si grand saint. On le pressa alors de s'adresser à toute l'humanité dans une lettre plus longue ; ce qu'il fit (2). Cette seconde épître est tellement empreinte d'amour de Dieu et des hommes qu'elle suffirait à elle seule à faire considérer son auteur comme un saint. Elle a également une si haute valeur doctrinale qu'elle apparaît comme une sorte de révélation divine faite à un homme

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 1, 2, 3.
2. *Ibid.*, n. 4. — Cfr. *Opusc. di S. F. d'Assisi*, p. 3.

sans culture théologique. Elle comprend treize paragraphes (1) et commence par ces mots : « François, serviteur de tous, souhaite la vraie paix du ciel et le sincère amour de Dieu à tous les fidèles, religieux, clercs, laïques, tant hommes que femmes, à tous ceux qui sont sur la terre (2). »

Il indique d'abord (§ 1er) le motif pour lequel il s'adresse par écrit à tous les fidèles; c'est parce qu'il se considère comme le serviteur de tous, et qu'à ce titre, il doit leur annoncer la parole de Dieu, mais qu'il en est empêché par la maladie. Au § 2e, il parle de l'Incarnation du Fils de Dieu, de l'institution du Très Saint Sacrement de l'autel, de la Passion de Notre-Seigneur, de sa mort et des effets de ce sacrifice, c'est-à-dire de la Rédemption, de la grandeur de l'amour que nous a témoigné le Père en donnant pour nous son Fils unique, afin que nous vivions par Lui. Il exhorte tous les chrétiens à suivre les traces de Notre-Seigneur, à porter patiemment la croix, qui est un fardeau doux et léger, et à observer les Commandements de Dieu. Il menace (§ 3), avec les paroles du Psalmiste, de la damnation éternelle tous ceux qui s'écartent de la voie des commandements, et promet la bénédiction de Dieu et le salut éternel à ceux qui prient le Seigneur en vérité, l'aiment et le louent sans relâche. Puis il exhorte

1. C'est Wadding qui fit la division en chapitres.
2. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 3-6. — *Opusc. di S. F. d'Assisi*, p. 4.

les fidèles à recevoir dignement les saints sacrements : celui-là seul qui confesse convenablement et avec humilité ses péchés au prêtre, qui en a obtenu le pardon, et qui s'est d'abord éprouvé lui-même, peut s'approcher de la table du Seigneur sans avoir à craindre de manger et de boire le jugement de Dieu.

Il demande ensuite (§ 4) de dignes fruits de pénitence, la bienveillance et l'amour pour le prochain, cet amour qui aime les autres comme on s'aime soi-même. Il s'adresse particulièrement (§§ 5 et 6) à ceux qui administrent la justice, laquelle doit être unie à la miséricorde, car un jugement sans pitié attend celui qui ne connaît pas la miséricorde. « Témoignons de l'amour, continue-t-il, à tous les hommes. Soyons humble; faisons l'aumône, car elle enlève de notre âme les souillures du péché. L'homme perdra un jour ce qu'il possède sur terre, il n'emportera avec lui que les aumônes et les actes charitables qu'il aura faits, et qui lui vaudront la récompense céleste. » Aux aumônes se relient le jeûne et la fuite vigilante du mal. L'église doit être le refuge des fidèles. On doit vénérer les prêtres parce qu'ils sont les administrateurs et les dispensateurs des saints mystères, et les messagers de la divine parole (§ 7). Les religieux méritent également toute estime et amour; mais comme ils ont choisi volontairement l'état de la plus haute perfection, et ont renoncé au monde, ils sont tenus de vivre avec plus de pureté et de perfection que d'autres. Ils

doivent garder les commandements et les conseils du Seigneur, se mépriser eux-mêmes, se mortifier et courber leur volonté sous le joug de l'obéissance en tout ce qui est permis et juste (§ 8). Les supérieurs ne peuvent jamais rien ordonner qui soit illicite, ni se servir de leur dignité pour s'élever au-dessus des Frères, et non plus se mettre en colère en corrigeant ceux qui s'égarent (§ 9).

Après avoir ainsi excité tous les hommes sans exception à l'humilité, à la simplicité évangélique et chrétienne, et non à la prudence humaine, François dépeint le bonheur d'une âme pure et chaste, qui a conscience de son intime union avec Dieu, avec Jésus-Christ et avec le Saint-Esprit, son époux (§ 10); il exhorte à louer Dieu et son Christ, Notre-Seigneur et Sauveur, à qui nous devons ce bonheur, à qui nous sommes redevables de tout, et qui seul est digne de louange et de gloire dans l'éternité (§ 11); il déplore enfin l'aveuglement et le malheur du pécheur qui suit la pente de sa nature corrompue, qui ne connaît pas Jésus-Christ, la lumière et la vie, qui trouve le péché agréable et l'aime (§ 12), qui rejette la pénitence, et enfin périt misérablement dans le péché (§ 13).

La lettre se terminait par ces mots : « Moi, Frère François, le moindre de vos serviteurs, tout prêt à vous baiser les pieds, je vous prie et vous conjure, pour l'amour de Dieu, de recevoir volontiers ces paroles de Notre-Sei-

gneur Jésus-Christ (1), et toutes les autres qui sont sorties de sa bouche, et de les mettre humblement en pratique. Que tous ceux entre les mains de qui elles tomberont et qui les comprendront, les communiquent aux autres, et, s'ils persévèrent jusqu'à la fin dans le bon usage qu'ils en doivent faire, qu'ils soient bénis du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Sans aucun doute, cette missive fut également accueillie avec un saint enthousiasme; elle fut répandue et produisit des fruits nombreux, car elle contenait des parties d'une pénétration et d'une éloquence auxquelles rien ne pouvait résister.

Aussitôt que François commença à se rétablir, il brûla de nouveau du désir de reprendre ses mortifications, et de s'humilier devant tout le peuple. « Il ne convient pas, pensait-il, que celui-ci croie que je me livre aux austérités tandis que je me soigne en secret. » Son amour de l'humilité lui inspira un acte étonnant, mais qu'on ne saurait recommander à l'imitation. Il se leva de sa couche, et, accompagné d'un grand nombre de Frères, il se rendit sur la place du marché de la ville, y réunit le peuple et le conduisit à la cathédrale. Là, il se dévêtit, ne gardant que le cilice, se fit passer au cou une corde par Pierre de Catane, son vicaire, et mener à la place des exécutions. S'étant

1. Il nomme son écrit « Paroles de Jésus-Christ », parce que tout est tiré des paroles et des enseignements de Jésus-Christ.

assis sur le siège des criminels, grelottant de froid et de fièvre, il assura les assistants, d'une voix forte et émue, qu'il ne méritait nullement d'être honoré comme un homme spirituel, car il était un être charnel et sensuel digne d'être méprisé par tous. Le peuple fut dans l'admiration d'une telle humilité et sa vénération pour le Saint s'en accrut d'autant (1).

Thomas Célano (2), qui paraît avoir eu en vue le même fait, raconte que, dans une maladie (3), François, après s'être accordé un peu de viande de volaille, pour reconstituer ses forces, s'était fait conduire par un Frère, à travers la ville, avec une corde au cou, pendant qu'on criait : « Voici le goulu, qui se régale de volaille en secret, sans que vous le sachiez ! » Thomas ajoute que le Saint n'atteignit pas son but, car le peuple attiré par cet étrange spectacle se tordait les mains et s'écriait avec larmes : « Malheur à nous dont la vie s'écoule dans les luttes sanglantes, dans la volupté et dans les orgies ! »

Nous rencontrerons souvent de pareils faits dans la vie de saint François, il pratiquait l'humilité intérieurement, et cherchait à se rendre méprisable aux yeux des créatures. Il désirait non seulement empêcher que les hommes

1. S. Bonav., c. vi, n. 73, 74.
2. Célano, *Vita I*, l. I, c. vii, n. 52.
3. Célano place ce fait après le retour de François de la Slavonie, et avant le voyage au Maroc; il fut donc malade entre les deux voyages.

eussent une bonne opinion de lui, mais il s'efforçait encore, par de pareils actes d'humilité et par la révélation de ses défauts, de détruire le bien fondé de leur opinion sur sa vertu. Toutefois, plus il s'abaissait, plus le peuple l'estimait et plus Dieu l'exaltait.

CHAPITRE XIX

SON VOYAGE AU MAROC

(1213-1215)

Au retour du printemps, la santé revint à François, au moins en partie. La maladie n'avait pas affaibli son zèle, mais l'avait, au contraire, épuré et agrandi. De nouveau il fut pris du désir du martyre, et cette fois, il espéra le succès ; il voulut gagner le Maroc en passant par l'Espagne, et y conquérir la palme de la victoire. Après avoir derechef désigné Pierre de Catane comme son représentant, il se mit en route avec Bernard de Quintavalle et plusieurs autres Frères, et, par l'ardeur de son zèle, il alluma en eux le désir du martyre.

Les plus anciens biographes ne disent rien de la route prise par François pour aller en Espagne. Célano consacre quelques mots seulement à tout le voyage au Maroc. Il dit : « Peu après le retour de la Slavonie, le Saint entreprit le voyage du Maroc pour aller prêcher l'Évangile du Christ à Miramolino et à ses partisans. Son ardeur était si grande que parfois il devançait ses compagnons de route, brûlant du désir de réaliser son projet. » Et il ajoute : « Dieu renversa ce dessein en frappant François, en Es-

pagne, d'une maladie qui l'obligea à retourner en Italie (1). » Saint Bonaventure (2) fait le même récit presque dans les mêmes termes, sans dire cependant un mot du chemin suivi ni à l'aller ni au retour.

Quelle fut donc la route suivie par François ? Les Bollandistes (3) opinent pour la voie de mer, mais ne s'appuient que sur des conjectures. Wadding (4), qui suit les diverses traditions ainsi que les auteurs les plus récents de son époque, fait prendre à François la voie de terre dans les deux sens. Nous lui donnons la préférence ; ses indications précises nous paraissent plus admissibles que de simples conjectures. Il résulte de l'itinéraire tracé par l'annaliste qu'avant de sortir d'Italie, François voulut prêcher dans différentes villes et y créer des établissements pour les Frères, sinon il eût suivi une voie directe à partir d'Assise. Or il passa par Foligno, Spolète, Terni, Narni, Orte, etc... (5) ; la fondation de nouveaux couvents, comme à Foligno, à Trevi, etc..., ainsi que des conversions extraordinaires et des miracles ont rendu son nom immortel dans ces localités.

A Terni, il parla du haut de la chaire à un nombreux auditoire. Après son sermon, l'évêque

1. Célano, *Vita I*, l. I, c. vii, n. 56.
2. S. Bonav., c. ix, n. 132.
3. *Acta SS.* Oct., t. II, p. 602 et suiv.
4. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 6 et suiv.
5. *Ibid.*

le remplaça dans la chaire, et dit aux fidèles : « Mes Frères, Dieu, qui éclaire souvent son Église par des hommes de science, vous envoie aujourd'hui ce François que vous venez d'entendre, qui est un pauvre homme sans instruction et d'un fâcheux aspect, pour vous édifier par la parole et l'exemple. Moins il est instruit et plus se révèle en lui la puissance de Dieu, qui choisit ce qui est insensé selon le monde pour confondre la sagesse humaine. La sollicitude que le Seigneur nous témoigne pour le salut de nos âmes, nous fait un devoir de l'honorer et de le glorifier, car il n'a pas fait la même grâce à d'autres peuples. »

François remercia à genoux le prélat d'avoir rapporté à Dieu et non à lui-même le bien qu'il faisait. « D'autres, dit-il, m'attribuent une sainteté qui ne m'appartient pas, et qu'ils devraient reporter sur Dieu seul, l'auteur de tout bien. Votre Grandeur a très sagement séparé ce qui est précieux de ce qui est mauvais, ce qui est digne de ce qui est indigne, le saint du pécheur, et a attribué l'honneur à Dieu, et non à moi, homme chétif et misérable. Car à Dieu seul, roi de l'éternité, immortel et invisible, les hommes doivent rendre gloire et honneur à jamais (1). »

A Terni aussi, François changea, par le signe de la croix, de très mauvais vin en un vin excellent, et rendit la vie à un jeune homme tué

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 10. — Célano, *Vita II*, p. III, c. lxxx.

par la chute d'un mur (1). A Saint-Gemini, dans le territoire de Terni, il délivra une femme du mauvais esprit (2).

Dans le comté de Narni, le décès d'un homme qui s'était noyé, avait jeté une famille dans une profonde douleur, et cette douleur s'était accrue par l'impossibilité de retrouver le corps et de l'ensevelir religieusement. François pria longtemps, et désigna ensuite le lieu où se trouvait le cadavre; on y alla, et, après qu'il eut été tiré de l'eau, il lui rendit aussi la vie (3). Dans la même ville, il guérit, avec le signe de la croix, une femme aveugle et un homme paralysé de tout le corps depuis cinq mois. A Orte, il redressa un enfant tellement déformé que la tête touchait presque les pieds (4).

A Saint-Urbain, également dans la circonscription de Narni, où François arriva exténué de fatigue, il demanda un peu de vin. Comme il n'y en avait pas, on lui offrit de l'eau sur laquelle il fit le signe de la croix et qu'il changea en un bon vin. Après en avoir bu, il retrouva aussitôt ses forces (5).

Sur sa route, François visita encore Monte-Feltro (6), Imola, et beaucoup d'autres lieux. A Imola, il demanda à l'évêque, ainsi qu'il avait

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 11. 12.
2. *Ibid.*, n. 20.
3. *Ibid.*, n. 13.
4. *Ibid.*, n. 19. — S. BONAV., c. XII, n. 182. 183. — BERNARD. A BESSA, c. IX.
5. WADDING, *ibid.*, n. 14.
6. *Ibid.*, n. 39. — S. BONAV., c. V, n. 68.

coutume de le faire, la permission de prêcher. « Frère, lui répondit froidement le prélat, il suffit que je prêche moi-même à mon peuple. » Le Saint se retira humblement. Une heure après, il revint solliciter la même autorisation, ce qui étonna fort l'évêque. « Monseigneur, lui dit alors François, quand un père chasse son fils par une porte, celui-ci ne doit-il pas rentrer par une autre? » L'évêque fut désarmé. Il embrassa le solliciteur en lui disant : « Désormais, vous et vos Frères vous pourrez prêcher dans mon diocèse; je vous donne toute liberté à cet égard, car votre humilité le mérite (1). »

Petit à petit, il se rapprocha du Piémont. Parmi les villes qu'il doit avoir traversées, on cite Caira, où il guérit une jeune fille sourde-muette, Cortemilia, Asti, Chiéri (2), Moncalieri, Turin, Avigliano et Suse. Après cette dernière localité, il franchit les Alpes et entra dans la France, qu'il paraît avoir traversée rapidement et sans s'arrêter. Du moins Wadding ne cite aucun endroit où il aurait séjourné (3).

Nous le retrouvons de nouveau, pour la première fois, à Logronno, une ville de la Vieille-Castille, où il s'immortalisa par un acte d'une éminente compassion chrétienne. En effet, dans

1. Célano, *Vita II*, p. III, c. lxxxv. — S. Bonav., c. vi, n. 82. — Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 56.

2. Wadding, *ibid.*, 58.

3. P. Antoine Mélissano de Macro, dans son supplément à l'ouvrage de Wadding, s'étend longuement sur le séjour du Saint en Piémont.

le but de donner des soins à un pauvre malade abandonné, il y laissa le Fr. Bernard, qui accepta avec joie cette mission. Au même lieu, il rendit subitement la santé à un jeune homme noble, qui était moribond, et il montra ainsi aux Espagnols qu'il était envoyé par Dieu comme un messager de la parole céleste, comme un véritable apôtre. Le père du miraculé fit don plus tard, par reconnaissance, aux Frères-Mineurs, d'une maison et d'un jardin (1).

A Burgos, où se rendit ensuite François, résidait le roi de Castille, Alphonse IX, père de la reine Blanche, de France (2), prince très chrétien, qui joignait une grande bonté de cœur, beaucoup de piété et de vertu à ses qualités d'homme d'État et de souverain. Le Saint lui exposa le but de son voyage, ainsi que son intention de fonder des couvents en Castille, et obtint de lui l'autorisation de répandre son Ordre dans tout le royaume. Il bâtit aussitôt, auprès de la petite église Saint-Michel, qu'on lui donna, une maison où il laissa deux Frères. Une seconde maison fut fondée au commencement de 1214, à Sainte-Victoire (3).

Puis il continua à cheminer vers son but; le désir de la couronne du martyre lui donnait des ailes. Il voulait se présenter devant Miramolino, le souverain du Maroc, et prêcher le

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 58. 59.
2. Mère de saint Louis, roi de France.
3. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 61. — *Ibid.*, ad ann. 1214, n. 2.

Crucifié à ce monarque et à son peuple. Il était convaincu que sa tentative lui vaudrait la couronne tant désirée. Mais, cette fois encore, Dieu mit obstacle au succès de son plan, car pendant qu'il était sur le sol espagnol, il fut assailli d'une maladie qui l'obligea à renoncer à la poursuite de son voyage (1). Oh ! combien il eût voulu sacrifier toutes ses forces, sa santé et sa vie pour la conversion des Marocains, dont il n'était plus séparé que par un étroit bras de mer ! Mais Dieu ne lui demanda pas ce sacrifice, et ce fut pour lui le plus grand des sacrifices. Pour la seconde fois, il se soumit humblement à la céleste volonté.

Toutefois, avant de revenir, il voulut répandre la semence de la parole divine parmi les habitants de l'Espagne, et consolider son Ordre. Alors même que tout ce que racontent Wadding et d'autres auteurs plus récents, de l'activité du Saint en Espagne, ne serait pas historiquement certain, parce que ces historiens ont plutôt écrit d'après la tradition que d'après les documents du pays, cette tradition persistant à travers les siècles prouve cependant que François a dû faire beaucoup au milieu de ce peuple chrétien.

D'après Wadding (2), notre Saint aurait aussi visité Compostelle, pour satisfaire sa dévotion auprès du tombeau de l'apôtre saint Jacques, et solliciter la protection divine pour

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1214, n. 2. 4.
2. *Ibid.*, n. 4.

son entreprise. On ajoute même (1) qu'un ange lui aurait donné, près de ce tombeau, l'assurance que Dieu voulait qu'il répandît son Ordre en Espagne, et qu'ensuite il retournât en Italie.

A Compostelle, rapporte le même Wadding (2), François demeura chez un pauvre charbonnier appelé Cotolaï. Là, Dieu lui révéla de construire un couvent près de la chaumière de cet homme. Le lieu, qui lui fut indiqué à cet effet, était situé entre deux vallées et appartenait aux Bénédictins de Saint-Pélage. Le Saint se souvenant des bienfaits déjà reçus des Bénédictins, se rendit aussitôt chez l'abbé du couvent, et le pria de lui accorder le terrain en question. L'abbé, qui était un homme pieux et vertueux, lui demanda en souriant quel prix il lui en donnerait. François répondit : « Comme je suis trop pauvre pour avoir de l'or ou quelque autre chose que je pourrais céder, je vous promets, si vous accueillez favorablement ma demande, de vous donner chaque année, comme tribut, un petit panier de poissons, si je puis en prendre dans le ruisseau. » L'abbé lui fit don de la pièce de terre, et tous deux signèrent de leur main l'acte de cession, que Philippe II d'Espagne vit encore en 1554. François tout joyeux raconta à son hôte qu'on lui avait fait un don pour la construction d'un couvent, et ajouta, au grand étonnement du charbonnier : « Dieu veut que ce cou-

1. *Chronica XXIV Ministr. General., Anal. Francisc.*, t. III, p. 9.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1214, n. 6. 7.

vent soit bâti par vous. Préparez-vous à vous mettre à l'œuvre. » Comme son interlocuteur lui faisait remarquer que sa pauvreté le mettait dans l'impossibilité d'exécuter ce travail, il lui répondit : « Ayez bon courage; prenez une pioche, allez jusqu'à la fontaine, creusez-y et vous trouverez un trésor qui vous permettra de faire ce que le Ciel demande de vous. » Cotolaï obéit; il alla au lieu indiqué, creusa le sol et trouva le trésor qui suffit à construire le couvent (1).

Un miracle, dira-t-on à ce récit, et peut-être haussera-t-on les épaules. On ne saurait guère contester l'acte de fondation du monastère qui fut vu, après des siècles, par des témoins dignes de foi. Mais le miracle du trésor est-il avéré? A cela, rien d'impossible, car, ainsi que le remarque très justement Chalippe, dans la vie de saint François, Celui qui fit trouver à Pierre une pièce de monnaie dans la bouche d'un poisson, pour payer à l'empereur le tribut, pouvait aussi bien faire trouver au charbonnier un trésor avec lequel il bâtît un couvent pour l'humble François. Ce couvent reçut plus tard le nom de Saint-François. Deux inscriptions placées dans l'église indiquaient que le charbonnier et sa femme y avaient trouvé leur dernière demeure (2).

Outre ce couvent, on attribue à François la fondation d'autres monastères à Corugna, à Oveti, à Rivadi, à Gatta, à Avila, à Tudela, à

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1214, n. 6. 7.
2. *Ibid.*, n. 7.

Madrid, etc. (1). Ces nombreuses fondations en si peu de temps nous apparaissent comme impossibles; et comment notre Saint eût-il pu disposer de tant de Frères pour les occuper? Nous croyons seulement que François fonda des stations, mais que sa présence en Espagne et son souvenir persistant parmi le peuple provoqua des fondations ultérieures. Toujours est-il qu'en 1217, il y avait quelques couvents de l'Ordre Franciscain en Espagne (2).

François aurait aussi visité le Portugal, et ressuscité la fille de son hôte, à Guimeranes, ville du diocèse de Bragance. Nous n'en dirons rien. Le zèle et l'amour ardent d'un saint ne connaissent, pour ainsi dire, pas de limites. Nous en avons un exemple dans saint Paul, qui parcourut la terre et les mers en enseignant et en prêchant.

Après que François eut terminé sa mission en Espagne, il reprit le chemin de l'Italie avec Fr. Bernard (3), qui l'avait rejoint, et avec d'autres Frères.

A Barcelone, la municipalité lui donna une maison pour son Ordre. A Saint-Saloni, petite ville située entre Barcelone et Gérone, un de ses compagnons, poussé par la soif, cueillit quelques raisins pour se rafraîchir. Le gardien de la vigne en fut si courroucé qu'il traita durement le pauvre Frère, et lui prit son manteau comme

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1214, n. 8 et suiv.
2. *Ibid.*, ad ann. 1217.
3. *Ibid.*, ad ann. 1213, n. 58, et ad ann. 1214, n. 33.

réparation du tort commis. François s'efforça en vain de faire remarquer à ce gardien irrité que la prise de quelques grappes de raisin ne pouvait causer un grand préjudice au maître de la vigne ; inutilement aussi il réclama le manteau ; enfin, ce fut en pure perte qu'il lui dit que la simple humanité commande d'accorder un semblable rafraîchissement à un pauvre voyageur. Comme rien ne faisait, il se rendit auprès du propriétaire, lui expliqua ce qui s'était passé et obtint sans peine la restitution du manteau. Cet incident de peu d'importance mais désagréable devait procurer à François et à l'Ordre un nouveau serviteur très fidèle et un grand bienfaiteur. En effet, le Saint s'entretint pendant quelque temps avec lui de sujets célestes et le gagna à sa cause. De ce moment, il devint et resta un ardent ami des Frères-Mineurs. Par reconnaissance, François lui donna le nom de « Père des Frères-Mineurs » et une lettre d'agrégation, sans doute la première, dans laquelle il le rendait participant de tous les mérites de l'Ordre (1).

Le saint voyageur sortit enfin du territoire espagnol, traversa le Roussillon, en laissant quelques Frères à Perpignan (2), puis le Languedoc, ce pays rendu si malheureux par les Albigeois, et arriva à Montpellier, au moment où il était question d'y ouvrir le concile (3). Fran-

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1214, n. 31.
2. *Ibid.*, n. 32.
3. Les Albigeois furent condamnés dans ce concile, et on y délibéra sur les mesures à prendre pour guérir les

çois y prêcha et prédit que l'hospice de cette ville serait bientôt transformé en un couvent de son Ordre; ce qui eut lieu en 1220 (1).

Il continua son voyage par le Dauphiné, et revit le sol de l'Italie (2) en entrant dans le Piémont, au commencement de 1215. Il passa sans s'arrêter longtemps (3) à Suse, à Salassa, à Turin, à Corio et à Verceil.

A Alexandrie, Dieu confondit d'une manière merveilleuse un homme qui voulait convaincre le Saint d'hypocrisie devant tout le peuple. François avait été invité par un habitant riche et considéré à un repas durant lequel on servit des volailles et d'autres mets délicats. L'homme malintentionné qui avait projeté de porter atteinte à la réputation du Saint, se présenta, vêtu en mendiant, à la porte de la maison, et demanda l'aumône « pour l'amour de Dieu ». En entendant cette requête, François se souvint de sa promesse, prit un morceau de poulet qu'il avait sur son assiette, et le remit au soi-disant pauvre avec une joie inexprimable de pouvoir apaiser sa faim avec un si bon morceau. Le lendemain, pendant que le Saint prêchait, le men-

plaies qu'ils avaient faites à l'Eglise. Enfin, on détermina la récompense qu'il y avait lieu d'attribuer au comte Simon de Montfort, le vaillant chef des croisés contre les Albigeois, pour les services qu'il avait rendus à l'Eglise et à l'Etat. On lui fit don de la ville de Toulouse et des autres conquêtes de la croisade.

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1214, n. 33.
2. *Ibid.*
3. Cfr. P. Ant. MELISSANO, *Suppl.* ad Wadding.

diant simulé tira de sa poche l'aumône qu'il avait reçue, et, la montrant au peuple, il traita François d'hypocrite, qui prêchait la pénitence en public, mais qui faisait liesse en secret. Le peuple entendit bien l'accusation, mais il vit dans la main du calomniateur un poisson au lieu d'un morceau de volaille. Confondu et puni par Dieu lui-même, le coupable quitta l'assemblée; et l'honneur du serviteur de Dieu resta sauf. Lorsque cet homme malintentionné fut revenu de son trouble et de sa confusion, il vit de nouveau le morceau de volaille (1).

Le retour de François à travers l'Italie ressembla à une marche triomphale. Aussitôt qu'on apprit son arrivée d'Espagne, le peuple accourut de tous les côtés pour le saluer et l'accompagner; il louait le jour qui lui avait rendu le Saint. A Celle, les choses allèrent plus loin. Après y avoir prêché, François voulut sortir de la ville pour retourner auprès de ses Frères; mais il trouva à la porte une garde qui l'obligea à rebrousser chemin. Ce ne fut que le troisième jour, et après qu'il eut fait encore un sermon, qu'on le laissa aller, non sans peine toutefois, et uniquement parce qu'on ne put résister à ses humbles instances. Tout le peuple le suivit jusqu'au couvent, où il passa quelques jours à la grande joie et consolation de ses disciples (2).

Il se rapprocha enfin de sa chère Portioncule,

1. Célano, *Vita II*, p. III, c. xxiv. — Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 1.
2. Wadding, *ibid.*, n. 3.

dont il avait pris pour la seconde fois un congé définitif, avec l'espoir certain de trouver la mort du martyre chez les Sarrasins. De nouveau ses espérances étaient déçues; mais il put, avec une certaine satisfaction, jeter un regard sur les nombreux travaux, sur les souffrances et les sacrifices de son long voyage, sacrifices qui, aux yeux de Dieu, avaient autant de mérite que le martyre lui-même.

Il y fut reçu avec une grande joie; il y était attendu par un grand nombre d'hommes pieux et savants (1) qui soupiraient après son arrivée et leur admission dans l'Ordre; parmi ces derniers se trouva vraisemblablement Thomas Célano, son digne biographe. Il écrit en effet au sujet du retour d'Espagne (2) : « Le bon Dieu, qui daigna dans son infinie miséricorde se souvenir de moi et de beaucoup d'autres, s'opposa à François quand il partit pour l'Espagne. Et afin de l'empêcher d'aller plus loin, il le rappela de son voyage par une maladie. Bientôt après son retour à la Portioncule, des hommes instruits et considérés s'attachèrent à lui avec joie; il les traita avec noblesse et dignité, car il était lui-même noble et prudent par nature. »

A son arrivée à la Portioncule, il eut une surprise désagréable. En 1212 déjà, il avait donné aux Frères une instruction sur la manière d'établir leurs maisons conformément à la pauvreté.

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 4. 5.
2. CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. VII, n. 57.

« Nos couvents, avait-il dit, doivent ressembler davantage aux chaumières des pauvres qu'aux riches palais des grands du monde. Une simple haie doit les entourer, surtout quand ils se trouvent loin des villes et des villages. Dans le voisinage des localités, la clôture peut être meilleure et plus solide (1). » Les Frères pouvaient reconnaître dans ces prescriptions, combien il désirait qu'en tout ils observassent l'esprit de pauvreté.

Or, pendant son absence, cette règle fut enfreinte à la Portioncule. Le vicaire général, Pierre de Catane, avait fait élever une grande construction qui, selon l'opinion de François, était en contradiction avec la pauvreté. Il fit de vifs reproches à Pierre, monta sur la toiture, appela les Frères, et voulut démolir sur-le-champ le bâtiment. Pierre se mit à protester et les Frères déclarèrent que la construction avait été rendue nécessaire, non seulement pour faciliter la récitation du bréviaire, mais encore pour recevoir les Frères et les candidats qui affluaient journellement. C'eût été en vain et sa résolution eût suivi son cours, si les autorités municipales n'étaient intervenues pour y mettre obstacle (2). Finalement il consentit au maintien de l'édifice, mais il dit à Pierre d'un ton de blâme : « Frère Pierre! Ce lieu est le modèle de tout l'Ordre. Je veux donc que les Frères qui s'y trouvent déjà, ainsi que ceux qui y viendront, supportent avec

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1212, n. 44.
2. CÉLANO, *Vita II*, p. III, c. III.

patience les incommodités de la pauvreté, afin qu'en retournant auprès de leurs compagnons, ils puissent leur dépeindre la pauvre existence qu'on mène à la Portioncule. Si, au contraire, les nouveaux arrivants trouvent ici la satisfaction de tous leurs désirs, si, demeurant ici dans des maisons neuves et commodes, ils viennent à ne manquer de rien, ils voudront, par imitation, faire de même dans leurs provinces, et ils diront pour leur excuse qu'ils ne font pas autrement qu'à la Portioncule, qui est cependant le berceau de l'Ordre (1). »

L'erreur de Pierre doit avoir provoqué les instructions suivantes données aux Frères envoyés dans de nouvelles stations. » Il y a lieu, dit le Saint, de se conformer aux règles ci-après pour l'installation de nouveaux couvents. Tout d'abord les Frères doivent examiner le terrain, et supputer le nombre de jours nécessaire pour les travaux. A cet égard, ils sont tenus de tenir grand compte de la sainte pauvreté, à laquelle ils se sont voués, et du bon exemple qu'ils sont dans l'obligation de donner. Après quoi, ils s'adresseront à l'évêque du lieu et lui diront : « Pour l'amour de Dieu et le salut des « âmes, quelqu'un nous a fait don d'un terrain « pour y édifier un couvent. Comme vous êtes « le pasteur du troupeau qui vous est confié, « et que pour tous les Frères-Mineurs, qui sont « maintenant dans votre diocèse, aussi bien que

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 4. 5.

« pour ceux qui y résideront dans la suite, vous
« êtes un protecteur et un père plein de bonté,
« nous vous prions de vouloir bien, avec la béné-
« diction de Dieu et la vôtre, nous autoriser à
« construire en ce lieu un couvent pauvre et
« simple. » Quand la permission aura été accordée, ils devront creuser une tranchée profonde, et, au lieu d'un mur, planter une haie épaisse, comme marque de pauvreté et d'humilité. La maison ne pourra être faite qu'avec du bois et de la terre ; elle devra contenir de petites cellules, où les Frères pourront prier et travailler, tant pour fuir l'oisiveté que pour observer ce qui est conforme à leurs vœux. L'église elle-même devra être petite, car il ne peut être permis de bâtir de belles églises sous le prétexte d'y prêcher ou pour tout autre motif. En prêchant dans des églises étrangères, ils donneront un meilleur exemple au peuple et lui montreront mieux par là qu'ils sont véritablement humbles. Et, lorsque des prélats, des clercs, des religieux ou des séculiers viendront les voir, une maison pauvre et des cellules étroites seront pour eux une instruction plus édifiante que des discours bien préparés (1). »

Maisons pauvres, églises pauvres, Frères pauvres, tel fut l'idéal de saint François. Quiconque entrait dans son Ordre devait abandonner ce qu'il possédait, et, une fois admis, embrasser avec un ardent amour la pauvreté, sa

1. *Opusc. de S. Franç.*, p. 368.

dame et sa fiancée, aimer la détresse et les privations et les accepter avec joie. François eût préféré n'avoir ni Frères ni couvents plutôt que d'avoir des couvents et des Frères qui eussent méconnu et méprisé la pauvreté !

CHAPITRE XX

PREMIÈRE VISITE DE L'ALVERNE

(1215)

Ainsi qu'il a été dit au chapitre précédent, François revint à la Portioncule au commencement de l'année 1215. Nous ignorons la durée de son séjour; probablement il n'y resta que le temps nécessaire pour régler les affaires les plus importantes des deux Ordres, et donner l'habit aux novices. Nous admettons aussi qu'il y tint, à la Pentecôte, le chapitre annuel. Puis il la quitta de nouveau et visita le mont Alverne. Avant de le suivre, il est nécessaire de nous reporter quelques années en arrière.

A Monte Feltro, dans le comté d'Urbin, où François, en 1212, avait passé en se rendant en Espagne, il avait appris que le seigneur de la ville, Léopolis ou Saint-Léon, devait être armé chevalier. Parmi les personnages invités à cette solennité, se trouvait le comte Orlando Catanio, seigneur de Chiusi-Nuovo. Les fêtes données à cette occasion furent magnifiques ; beaucoup de nobles y étaient venus, et on entendait de loin les cris joyeux des hôtes. François dit alors à ses compagnons : « Allons au château, et opposons-nous de toutes nos forces à Satan, qui ne manque pas, en de semblables divertissements, de dresser des pièges aux imprudents ; car nous

devons travailler partout et autant que possible au salut des âmes. » Ils gravirent donc la montagne et assistèrent pieusement à la sainte messe, puis François monta sur un petit tertre, dans le voisinage de l'église, et fit aux nobles et aux gens du peuple, que la curiosité avait attirés, une belle allocution sur ces mots : « *Tanto è il bene ch'aspetto, ch'ogni pena m'è diletto.* Si grand est le bien que j'attends, que pour l'obtenir, toute peine m'est un plaisir. » Cette pensée nous révèle l'état de son âme à cette époque, ses désirs et ses aspirations. Il s'appuya, pour justifier sa thèse, sur ces paroles de saint Paul (1) : « Les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer avec la gloire future », puis il rappela la vie des apôtres et des martyrs, qui se réjouissaient de souffrir, pour le nom de Jésus-Christ, les outrages, les cachots, les chaînes et la mort (2). La démonstration de l'orateur fut frappante et sa parole pleine de chaleur ; personne ne put y résister. Le comte Orlando, particulièrement impressionné, se rendit, après la prédication, auprès du Saint, l'embrassa avec effusion et lui demanda conseil et assistance pour les affaires de son salut. François, qui unissait au zèle la prudence, les convenances et la courtoisie, lui répondit : « Comte, allez maintenant faire honneur aux amis qui vous ont invité ; nous traiterons ensuite ces questions dans un moment plus favorable. » Le noble comte

1. Rom., 8, 18.
2. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 29.

obéit; il demeura avec ses amis et veilla aussi à ce que les Frères-Mineurs ne fussent pas oubliés durant la fête. Le soir venu, il rejoignit François et s'entretint longtemps avec lui. A la suite de l'entrevue, Orlando, tenant à avoir toujours des Frères dans son voisinage, concéda au Saint le mont Alverne, devenu plus tard si célèbre. François accepta l'offre avec reconnaissance, et, comme il devait continuer son voyage vers l'Espagne, il désigna deux Frères pour examiner les lieux et s'occuper de la construction (1).

Le mont Alverne est situé aux confins de la Toscane; il fait partie des Apennins, mais il est séparé des montagnes environnantes qu'il domine. Deux fleuves, le Tibre et l'Arno, arrosent ses pieds. Sur trois de ses côtés se dressent des parois verticales de rochers, et, sur le seul côté par où il soit accessible, personne n'aurait osé monter, si la vue des précipices n'avait été cachée par des buissons et des bouquets de hêtres. Raide, inculte, d'un accès difficile, c'était un véritable désert, où se trouvaient cependant quelques endroits couverts d'une luxuriante végétation, tel était l'Alverne alors qu'il fut concédé aux Frères-Mineurs. Son aspect a été modifié depuis lors; de lieu sauvage qu'il était, il est devenu un lieu de sainteté pour le monde et l'Église catholiques.

Les Frères désignés par François furent

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 30.

reçus et traités par le comte Orlando comme des envoyés du ciel. Le charitable donateur mit à leur disposition une cinquantaine de soldats et, avec leur concours, ils construisirent des huttes en terre et en bois (1). Lorsque leur Père fut revenu d'Espagne, il allèrent le saluer à Assise, et lui racontèrent avec une grande joie combien ce lieu était solitaire, combien il paraissait être unique au monde pour la prière et la méditation. Ils lui firent part aussi du bon accueil d'Orlando (2).

Cela suffit pour réveiller en François le désir de gravir lui-même la montagne et d'y prier dans la solitude. Il prit immédiatement ses dispositions pour le voyage. Les FF. Léon, Rufin, Masseo et Ange de Rieti l'accompagnèrent. Il chargea le Fr. Masseo des fonctions de Gardien et lui recommanda d'être moins préoccupé de leurs besoins matériels que de la récitation du bréviaire et de l'observation du silence. Ils devaient, durant le voyage, se comporter comme au couvent. Après avoir ainsi, de par son autorité, réglé les choses, il se plaça humblement sous l'obéissance du supérieur désigné par lui (3). Il n'avait fait usage de son droit de supérieur que pour se procurer à lui-même le mérite de l'obéissance.

Ainsi qu'il avait coutume de faire en voyage, François prêcha partout où il passa, et fit des

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1213, n. 31.
2. *Ibid.*, 1215, n. 8.
3. *Ibid.*

miracles; à partir de ce moment, ces deux actes deviennent inséparables dans sa vie publique. A Citerna, près de Borgo-San-Sepolcro, le peuple se rassembla en plein champ, sous un grand chêne, pour l'entendre. Mais ce lieu était tellement plein de fourmis que le Saint ne put s'installer sous l'arbre. Il commanda alors aux insectes de céder la place; ce qu'elles firent aussitôt. Le peuple en fut témoin. Depuis ce temps, le chêne a été respecté par les fourmis. Pendant que le Saint prêchait, une fille insolente faisait un grand vacarme avec une cloche, pour gêner le prédicateur et détourner l'attention des auditeurs. Trois fois celui-ci l'invita au silence; comme il n'obtenait rien, il s'écria : « Démon, prends ce qui t'appartient », et aussitôt la malheureuse récalcitrante disparut enlevée par une force invisible (1). Ce fut un sévère châtiment, mais bien mérité pour un acte inspiré par le diable! François ne livra pas la coupable au démon, il ne fut que l'instrument de la colère vengeresse de Dieu. Ainsi qu'il est aisé de le comprendre, cette exécution fit une impression terrible sur les assistants.

L'ennemi de tout bien ne pouvait voir d'un bon œil le zèle de François et les miracles qu'il opérait; aussi lui livra-t-il de rudes assauts. Le Saint, tout exténué de fatigue, venait d'arriver à Tysi, près de Capresi, au pied de l'Alverne; selon sa coutume, il passa la nuit en prière

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 9.

dans une pauvre église abandonnée, tandis que ses compagnons se livraient au repos; alors le démon l'attaqua fortement, d'abord avec ruse, puis avec violence, de telle sorte qu'ils paraissaient lutter ensemble (1). François résista à l'ennemi avec foi. Il s'écria avec David : « Sous l'ombre de vos ailes, protégez-moi contre la face des impies qui me tourmentent (2) », puis s'adressant au démon, il lui dit : « Méchant esprit; fais de moi ce que tu peux, car tu ne peux faire que ce que Dieu te permet. Je suis prêt à souffrir tout ce qu'il voudra. » Ces paroles irritèrent le diable au point qu'il se jeta plein de rage sur le Saint, le frappa et le poussa brutalement. Cependant celui-ci priait en disant : « O mon Seigneur Jésus-Christ, je vous rends grâce de tous vos bienfaits; celui-ci n'est pas le moindre, il est une marque assurée de votre bonté pour moi. Vous châtiez mes péchés en ce monde afin de m'épargner dans l'autre. Mon cœur, ô mon Dieu, est prêt à souffrir encore davantage, si c'est votre sainte volonté. » Mais ce fut assez; Dieu fut satisfait de la patience et de la fermeté de son serviteur, et le démon convaincu qu'il n'y avait rien à faire contre un homme d'une telle sainteté, disparut et laissa François en repos (3).

1. Nous voyons des faits analogues dans la *Vie de saint Antoine ermite*, écrite par saint Athanase, et dans celles d'autres Saints.
2. Ps. 16. 8. 9.
3. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 9. — Célano, *Vita II*, p. III, c. LXIII.

Saint Bonaventure (1), en rapportant ce fait, ajoute que le Saint fut souvent tourmenté de cette manière par les démons, mais qu'il les vainquit toujours; ces esprits orgueilleux ne purent jamais rien contre sa constance et sa vertu. Si, dans nos tentations, nous mettions notre confiance en Dieu et si nous l'appelions à notre secours, ainsi que font les saints; si nous nous tenions prêts à supporter encore de plus grandes épreuves, au lieu de nous montrer impatients et timorés, nous ne succomberions que rarement, et même, nous ne serions jamais vaincus. Le diable ne terrasse que les orgueilleux et les peureux. Ne le craignons pas, disent les saints, il aura lui-même peur de nous.

François était resté vainqueur, mais la lutte l'avait réduit à une telle faiblesse, que le lendemain, il ne put, à son grand regret, laisser ignorer à ses compagnons ce qui s'était passé, et qu'il dut être transporté dans une maison voisine, où il fut reçu et soigné avec la plus grande charité. On s'y estima heureux de pouvoir rendre service à un saint. Mais pendant qu'il s'abandonnait aux bons soins qu'on lui prodiguait, il se châtiait lui-même; ainsi, il ne but que de l'eau et saupoudra ses aliments avec des cendres afin de les rendre insipides. Il fut reconnaissant à son hôte, et lui prédit qu'il jouirait pendant longtemps d'une nombreuse postérité

1. S. Bonav., c. x, n. 142.

qui, à la vérité, ne serait jamais riche, mais vivrait toujours dans l'aisance. Après des siècles, cette maison était encore appelée par le peuple « la maison de François (1) ».

Dès qu'il fut un peu rétabli, il se remit en route sur un mulet, à cause de sa grande faiblesse, et arriva à Chiusi. C'était à l'heure de midi. Orlando s'efforça en vain de le retenir dans sa demeure pour cette journée. François persista à partir après le repas, et le comte se décida à l'accompagner sur la montagne (2).

Cette ascension rappelle d'admirables souvenirs que nous ne voulons pas laisser ignorer au lecteur. François cheminait sur la bête de somme, le paysan à qui elle appartenait marchait à côté de lui. Tout à coup, ce brave homme lui dit avec bonhomie : « Mon Frère, j'entends dire beaucoup de bien de vous et je pense moi-même que Dieu vous a fait de nombreuses grâces. Appliquez-vous à être tel que les gens le disent ; ne changez pas, afin que ceux qui mettent en vous leur confiance ne soient pas trompés. » Se jeter à terre, malgré sa faiblesse, et baiser les pieds du paysan fut pour François l'affaire d'un instant. Il remercia celui-ci très humblement de son charitable avis, et Dieu de la salutaire leçon qu'il lui avait donnée par cet homme si simple (3).

La journée était fort avancée et on n'avait pas

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 11.
2. *Ibid.*, n. 12.
3. *Ibid.*

encore atteint les huttes des Frères. Le soleil dardait des rayons brûlants et la soif tourmentait les voyageurs. Tout à coup, le paysan s'arrêta en s'écriant : « Je vais mourir, si je ne trouve pas à boire. » François eut compassion de lui ; il descendit de sa monture, se jeta à genoux et pria, puis montrant un grand rocher, il dit : « Allez promptement à cet endroit ; vous y trouverez de l'eau fraîche. Jésus-Christ, dans sa miséricorde, permet qu'elle jaillisse de ce roc, afin que vous puissiez vous désaltérer. » Le paysan alla à la recherche de la source, la trouva et étancha sa soif. Dans la suite, on fouilla en vain le terrain, on ne la découvrit plus ; le roc était sec comme auparavant (1). Saint Bonaventure (2), qui raconte aussi ce miracle, s'écrie : « O surprenante bonté de Dieu qui donne satisfaction à ses serviteurs avec une si paternelle condescendance. »

Après que le groupe se fut, sans doute, rafraîchi à la source miraculeuse, François s'assit au pied d'un gros chêne pour se reposer un instant. A peine y était-il qu'il fut environné d'une nuée d'oiseaux qui voltigèrent autour de lui et se posèrent sur sa tête, sur ses épaules et ses mains, en témoignant une joie extraordinaire. Le Saint dit alors à ses compagnons : « Mes Frères, il me semble que Dieu désire que nous demeurions ici, puisque notre arrivée cause tant

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 12. — CÉLANO, *Vita II*, p. II, c. XV.
2. S. BONAV., c. VII, n. 100.

de satisfaction à nos frères les oiseaux (1). »

En arrivant au sommet de la montagne, François fut charmé de la solitude du lieu et, surtout, de la simplicité avec laquelle les Frères s'étaient installés. Après s'être restauré, il remercia le comte avec une profonde émotion du don qu'il lui avait fait, et le pria de lui faire construire, sous un grand hêtre, non loin des cellules des Frères, une petite cabane avec une chapelle. Orlando acquiesça très volontiers à cette demande, mais incomplètement satisfait, le noble comte dit aux Frères : « Maintenant que votre fondateur a accepté cette montagne que je vous avais donnée, il y a deux ans déjà, vous devez considérer ce lieu comme vous appartenant, et compter sur moi et les miens comme vos protecteurs et soutiens dans toutes vos nécessités. Vous ne pourrez pas me faire de plus grand plaisir que de vous adresser très souvent et à chaque occasion à moi, comme à votre serviteur, et, si vous me jugez digne de cette grâce, comme à votre frère. » Les Frères le remercièrent profondément de tant de bonté (2).

François témoigna aussi sa vive gratitude, mais la grande bienveillance du comte lui inspirant des craintes pour sa chère pauvreté, il dit un peu plus tard aux Frères : « Mes chers enfants, c'est un inexprimable bienfait de Dieu d'avoir incliné les cœurs des fidèles vers nous,

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 13. — S. Bonav., c. viii, n. 118.

2. Wadding, *ibid.*

ses serviteurs indignes et inutiles. Ce que nous avons reçu jusqu'ici permet d'espérer que nous recevrons chaque jour le nécessaire. Au cas cependant où cela nous paraîtrait insuffisant, il y ajoutera davantage, si nous persévérons dans l'observation de ses divins commandements. Jetez tous vos soucis dans le sein de Dieu, qui nous nourrira sur cette montagne; car il a aussi nourri Élie dans le désert, Antoine et Paul, dans la solitude. Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne récoltent, et cependant le Père céleste les nourrit; combien plus ne donnera-t-il pas le nécessaire à ses serviteurs, lui qui n'abandonne jamais entièrement le juste dans la tempête, dont le regard veille sur ceux qui le craignent et se confient en sa miséricorde pour sauver leurs âmes de la mort et les nourrir au temps du besoin. Ne vous appuyez pas sur les princes de la terre, et ne placez pas votre espérance et votre confiance dans les propositions généreuses de votre grand bienfaiteur Orlando, car « maudit « l'homme qui se confie dans l'homme, et qui se « fait un bras de chair (1) ». Orlando agit noblement avec nous, il fait ce qui est de lui ; nous ne devons donc pas non plus négliger ce qui nous regarde, c'est-à-dire que nous ne devons pas manquer à la sainte pauvreté, en comptant trop sur les biens de ce seigneur comme sur des trésors entièrement à notre disposition. Croyez, mes chers enfants, que le meilleur moyen d'écarter

1. JÉRÉMIE, 17, 5.

la nécessité est de n'avoir aucun trésor. Car si nous restons de véritables pauvres, le monde aura compassion de nous et nous donnera avec superflu; si, au contraire, nous nous éloignons de la pauvreté, elle-même nous fuira, et les efforts illicites que nous ferons pour lutter contre le besoin rendra celui-ci encore plus grand (1). »

François séjourna pendant quelque temps sur le mont Alverne, et surveilla la construction de la cellule et de la chapelle entreprise par Orlando. Cette dernière fut placée sous le vocable de la bienheureuse Vierge Marie, de saint Jean-Baptiste et de saint Jean l'Évangéliste. Il visita aussi la montagne ainsi que les lieux, les cavernes et les grottes particulièrement favorables pour la prière. Parmi ces dernières, il en découvrit une, dont un ange lui aurait révélé qu'elle provenait du bouleversement qui eut lieu dans les masses rocheuses, au moment de la mort du Sauveur. Il considéra cette excavation comme une relique de la mort du Christ, et sa vue alluma en lui encore un plus grand désir de mortifications, d'austérités et du martyre (2).

Le séjour de François fut marqué par un étrange événement. Depuis longtemps, l'Alverne servait de repaire à une bande de brigands qui pillaient et massacraient les voyageurs des contrées voisines, ou les retenaient prisonniers jusqu'à ce qu'ils fussent délivrés par le paiement

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 14.
2. *Ibid.*, n. 15.

d'une rançon. Son chef était connu sous le nom de Lupus, loup, et avait établi son refuge dans une caverne, à laquelle on accédait par un pont volant. Naturellement l'installation des Frères ne pouvait plaire à ces mécréants. Lupus intima à plusieurs reprises à François l'ordre d'y renoncer, et lui fit même des menaces au cas où il ne voudrait pas s'éloigner. A la vérité, les Pauvres d'Assise n'avaient pas de pillage à redouter, mais ils pouvaient être égorgés. Ils restèrent cependant au lieu que la Providence leur avait donné et mirent leur confiance dans la protection divine. Un jour, le chef des bandits arriva furieux, les couvrit d'insultes et de malédictions, et les somma, avec les plus violentes menaces, de quitter la montagne. François, que le Seigneur avait choisi pour sauver l'âme de ce malheureux, le laissa vociférer sans répondre un mot; mais lorsqu'il le vit un peu plus calme, il lui parla avec douceur et fit si bien que le brigand, non seulement accorda aux Frères la permission de rester, mais encore sollicita la faveur de demeurer avec eux. Pendant plusieurs jours, il observa leur vie angélique; puis le bon exemple, la prière et les pénitences des Frères, mais surtout la grâce d'en haut, agirent sur lui avec tant de force qu'il prit la résolution de faire pénitence lui-même, et, dans ce but, il pria François de l'admettre au nombre de ses disciples. Le Saint savait très bien que le bon Pasteur prend sur ses épaules la brebis retrouvée et la rapporte joyeusement au bercail; il accueillit donc le nou-

veau repenti et changea son nom de Lupus, loup, en celui d'Agnello, agneau. De ce moment, les grottes de l'Alverne, qui avaient protégé les bandits et les voleurs contre le bras de la justice et qui avaient été témoins de sanglantes violences, virent les plus rudes, nous voudrions presque dire, les plus cruelles pénitences.

Le repaire, qui avait d'abord servi d'habitation à Lupus, puis de lieu de pénitence à Agnello, subsista pendant des siècles sous le nom de « Prison de Fr. Loup (1) ».

Qui pourrait douter de l'énorme sensation causée par cette conversion? Elle est très instructive pour nous. Elle nous montre qu'on ne doit jamais douter, ni de son propre retour, ni de celui du prochain. La miséricorde divine est infinie, et ne se manifeste jamais avec plus d'éclat que dans la conversion de grands pécheurs. Cet événement nous apprend encore que le pécheur ne doit pas être traité avec dureté, mais avec douceur. La dureté le révolte, le décourage et achève de le précipiter dans le mal; l'amour, au contraire, l'attire, le relève et le sauve. Hélas, que d'égarés reviendraient, s'ils rencontraient un saint François, qui leur tendît la main et les pressât sur son cœur! Faisons au moins ce que nous pouvons par la prière, le bon exemple, les œuvres de pénitence, l'instruction et l'exhortation pour la conversion des pécheurs! Le salut d'un seul vaut autant qu'une éternité

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 16.

de joies célestes. Jésus-Christ n'est-il pas descendu du ciel pour sauver les âmes!

Le mont Alverne resta un lieu saint pour François, il y revint à plusieurs reprises et là il reçut de Dieu la faveur la plus signalée qui puisse être accordée à un homme. Mais n'anticipons pas.

De l'Alverne, François se rendit à Monte Casale, près de Borgo-San-Sepolcro. Pendant qu'il priait dans une église isolée, Dieu lui révéla qu'il s'y trouvait caché des reliques de saints depuis longtemps privées de la vénération des fidèles. François prescrivit aux Frères de faire des recherches. On ne les fit pas, je ne sais pour quel motif. Un jour que les Frères préparaient l'autel pour la sainte messe, il s'en échappa un parfum extrêmement agréable. On se ressouvint alors de la recommandation du Père; on leva la pierre d'autel et on trouva le trésor caché. Lors d'une autre visite à Monte Casale, François ayant appris ce qui s'était passé, dit d'un ton de blâme aux Frères : « Loué soit le Seigneur, mon Dieu, qui a fait par bonté ce que vous auriez dû faire par obéissance (1). »

De Monte Casale, il se dirigea sur Rome, où Innocent III avait convoqué le douzième concile œcuménique ou le quatrième concile de Latran. Le long du chemin il s'arrêta dans diverses localités, y prêcha et y laissa un souvenir impérissable.

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 17. — S. BONAV., c. VI, n. 81.

A Fabriano, où il parla sur la place publique, il pria des ouvriers, qui travaillaient à une maison voisine, de cesser le bruit qu'ils faisaient. Comme ils n'obéissaient pas, il leur dit que la maison qu'ils construisaient ne tarderait pas à s'écrouler, parce que le Seigneur ne bénissait pas leur travail. Peu de jours après, elle s'écroula, en effet, mais sans dommage pour les hommes et les animaux, ainsi qu'il l'avait également annoncé. Dans la même ville, il prédit que ses Frères obtiendraient un jour un couvent au lieu appelé par le peuple « Vallée des Pauvres ». Cette prédiction se réalisa aussi, mais seulement en 1292 (1). Elle n'en est que plus remarquable !

A quatre milles de Fabriano était situé, au milieu de hautes montagnes, un petit monastère dédié à la sainte Vierge; il avait été abandonné par les Bénédictines, à cause des dangers de ces temps de guerre. Le lieu se nommait « Vallée pierreuse ». Aussitôt que François en eut connaissance, il alla trouver le propriétaire de la maison, et le pria de la lui donner pour lui et ses Frères. Sa demande reçut une satisfaction immédiate. En allant à la Vallée, où se trouvait l'immeuble, il s'égara, et rencontrant un homme, il le sollicita humblement de le remettre en bon chemin. « Faut-il donc qu'à cause de vous, répondit celui-ci avec aigreur, je quitte ma charrue et que j'emploie à votre service le temps qui m'a été donné pour le labourage de ce champ? » Il

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 18. 19.

accompagna cependant le Saint, qui l'avait assuré qu'il ne souffrirait aucun dommage. Lorsque le paysan revint à son champ, il trouva, en effet, la besogne faite (1).

A Osimo, où François fut extrêmement bien accueilli, il fit sur la vanité du monde un sermon si émouvant que toute la ville en fut changée, et que trente jeunes hommes demandèrent à entrer dans l'Ordre (2).

Enfin, il arriva au but de son voyage, à la Ville Sainte, où le concile était déjà ouvert (3).

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 20.
2. *Ibid.*, n. 23.
3. *Ibid.*, n. 33.

CHAPITRE XXI

FRANÇOIS ET DOMINIQUE AU IVe CONCILE DE LATRAN

(1215)

Innocent, ce puissant esprit, cet ouvrier infatigable dans la vigne du Seigneur, s'était donné pour mission de tenir un concile général pendant son règne ; il voulait, par ce moyen, protéger et défendre l'Église de Dieu contre les ennemis du dedans et du dehors, et la porter au plus haut degré de puissance et de gloire. Il le promulgua en 1213 et le convoqua à Rome pour le mois de novembre 1215. Ce fut la plus brillante assemblée générale que l'Église ait eue jusqu'alors. Outre les cardinaux qui entouraient le Pape, elle compta soixante et onze archevêques, quatre cent treize évêques et huit cents abbés. Les patriarches de Constantinople et de Jérusalem y assistèrent en personne ; ceux d'Alexandrie et d'Antioche y envoyèrent des légats. Et tout ce que le monde possédait d'hommes illustres par la noblesse, la piété, la science et l'érudition vint à Rome. L'ouverture du concile eut lieu le 11 novembre.

Les principales affaires soumises aux délibérations de la haute assemblée furent la préparation d'une croisade pour la reprise des saints Lieux, l'union des Églises grecque et latine, qui

réussit en partie, et la réforme de la discipline ecclésiastique. Parmi les autres questions débattues figurèrent la condamnation de la doctrine de Bérenger, qui attaquait la sainte Eucharistie, et celles des dangereuses erreurs de l'abbé Joachim, d'Amabrie de Bena, des Albigeois et autres, et la conclusion du conflit pour la couronne allemande, qui fut clos en faveur de Frédéric.

Un des plus importants débats roula sur la fondation de nouveaux Ordres religieux. Avec Foulques, évêque de Toulouse, était arrivé à Rome un prêtre espagnol distingué par sa science, sa piété et son zèle pour la foi. Il avait été témoin des dévastations causées par les Albigeois dans le midi de la France, et avait pris la résolution de fonder un nouvel Ordre, avec l'autorisation du Pape. Cet Ordre devait surtout combattre les hérétiques, et, en particulier, les Albigeois, puis défendre les fidèles contre la séduction par la prédication de l'Évangile, par l'exposition, la preuve et la défense scientifique de la doctrine chrétienne faites du haut de la chaire. Cet Espagnol chevaleresque, ce prêtre se nommait Dominique Guzman. Son projet plut beaucoup au Pape, qui reconnut en Dominique l'homme capable de le réaliser. Cependant il ne lui accorda pas immédiatement l'autorisation sollicitée; il le renvoya en France, où plusieurs hommes partageant ses idées s'étaient groupés autour de lui, afin de s'entendre avec eux sur l'adoption d'une Règle déjà en usage; après quoi, l'autorisation papale lui était assu-

rée. Dominique obéit. Après la clôture du concile, il retourna en France, choisit la Règle de saint Augustin, y ajouta des prescriptions en rapport avec l'Ordre qu'il voulait fonder, et obtint la sanction apostolique en 1216 (1).

L'Église catholique favorisa toujours les Ordres religieux qui furent sa gloire. Et cependant il fut question au concile de Latran d'interdire la fondation de nouveaux Ordres. Pourquoi cette défense ? C'était afin d'empêcher la confusion, par suite de la trop grande diversité des Instituts (2). Jusqu'au XIII[e] siècle, l'Église ne connut qu'un but principal à la vie religieuse, celui de la contemplation. Si parfois les moines d'Occident prirent fortement part à la vie active, c'est-à-dire devinrent des messagers de la foi, ce fut sous l'influence de certaines circonstances plutôt que par application de leurs Règles. Or, pour s'adonner à la vie contemplative, il y avait, surtout en Occident, au jugement des Pères du Concile, assez d'Ordres et de Règles ; car, en plus des ermites, il y avait les Augustins et les Bénédictins qui se divisaient en Bénédictins proprement dits, en religieux de Cluny, en Camaldules, en Cisterciens, etc... Ce n'était pas sans motif que le concile redoutait une trop grande diversité dans les Ordres, et il fit preuve d'une grande sagesse en ordonnant qu'à l'avenir on ne pourrait plus en créer de nouveaux. Celui qui voulait se faire religieux devait entrer dans

1. Cfr. *Acta SS.*, Aug. 4, p. 359 et suiv.
2. Conc. Lateran. IV, c. XII. XIII.

un des Ordres existants. Il convient d'ajouter que, par cette interdiction, l'Église cherchait à s'opposer aux schismatiques et aux hérétiques qui formaient alors des groupes ayant l'apparence de congrégations. Innocent sanctionna ce canon, mais il déclara solennellement que cette décision ne touchait ni l'Ordre des Frères-Mineurs, qu'il avait approuvé verbalement et qu'il approuvait derechef, ni celui que devait fonder Dominique et qu'il avait aussi approuvé à l'avance. L'assemblée partagea cet avis et rangea les deux Ordres au nombre de ceux que l'Église a reconnus (1).

Cette solennelle reconnaissance de son Ordre était de grande importance pour François, aussi était-il allé à Rome pour l'obtenir. A la vérité, ses Frères avaient jusque-là trouvé bon accueil en Italie et en Espagne, mais, dans un temps où de nouvelles sectes surgissaient constamment, ayant des vêtements de pénitents et pratiquant la plus sévère pauvreté, ils devaient pouvoir se présenter comme de vrais enfants de l'Église, devant les évêques et le peuple chrétien. L'approbation verbale du Pape, en séance publique du concile, suffit à François qui ne réclama aucun acte écrit. La sanction écrite ne devint nécessaire que lorsque l'Ordre vint à se répandre hors d'Europe, et même dans le monde entier, ainsi que nous le verrons plus tard.

François et Dominique apprirent à se con-

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1215, n. 34.

naître pendant le concile. Tous deux profitaient de leur séjour à Rome pour visiter les églises et les lieux saints. Un jour que Dominique priait avec ferveur dans un sanctuaire, Jésus-Christ lui apparut avec un visage courroucé et comme disposé à détruire l'humanité à cause de ses péchés. Le Fils de Dieu tenait en main trois dards avec lesquels il voulait transpercer les orgueilleux, les avares et les impudiques. Mais avant qu'il en vint à l'exécution, Dominique vit la sainte Vierge se jeter aux genoux de son Fils, le suppliant d'épargner les malheureux pécheurs. Il entendit aussi Marie disant à Jésus qu'elle connaissait des hommes qui arrêteraient la corruption du monde. Puis elle lui présenta deux hommes vêtus en religieux, dans l'un desquels Dominique ne fut pas peu étonné de se reconnaître lui-même, mais il ne savait pas quel était l'autre, ne l'ayant jamais vu. « Mon Fils, dit la sainte Vierge à Notre-Seigneur, mon Fils, ces deux hommes réformeront le monde et y restaureront la piété perdue. » Jésus-Christ fut apaisé et déposa les dards. En sortant de l'église, Dominique rencontra François et reconnut en lui l'homme qu'il avait vu dans la vision et qui devait avec lui convertir le monde. Il courut à lui et, le serrant dans ses bras, lui dit : « Vous êtes mon compagnon, nous travaillerons ensemble; demeurons unis et personne ne pourra prévaloir contre nous. » Puis il raconta sa vision à François, et, de ce moment, leurs deux âmes, brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le bien

des hommes, furent unies par la plus inaltérable amitié. Il semble difficile que le lien de l'amour et de l'amitié ait enchaîné des cœurs plus purs et plus aimants (1).

A partir de ce moment, tous deux se considérèrent comme des médiateurs entre Dieu et les hommes; ils acceptèrent les difficultés de leur tâche à la lumière de la foi, se déclarèrent prêts à tous les sacrifices et se concertèrent sur la manière de remplir dignement le devoir imposé par Jésus et Marie. « Ce fut, dit Fernand Castillo (2), une merveille de voir deux hommes pauvres et mal vêtus, sans puissance et sans considération humaines, se partager le monde entre eux et entreprendre d'en faire la conquête. Qui n'aurait souri en les entendant former un projet pour l'exécution duquel ils paraissaient si peu doués. Et cependant ils y réussirent, parce que Dieu choisit la faiblesse pour confondre la force. Ils furent semblables aux apôtres Pierre et Paul, qui entreprirent, dans la même ville de Rome, de convertir le monde par la prédication de l'Évangile. Dieu ranimait ainsi la foi par les mêmes moyens qui avaient servi à la répandre.

Ce qui accrut le zèle des deux Saints, ce fut la pensée d'agir pour la gloire de Dieu et le salut des pécheurs en union avec la sainte Vierge, et

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1216, n. 14. — GERARDO DE FRACHET, *Vita dé frati predicatori*, l. I, c. I. — Les premiers biographes de notre Saint ne disent rien de cette première rencontre entre les deux grands fondateurs d'Ordre, à Rome.

2. WADDING, *ibid.*, n. 16.

d'être assurés de son appui dans cette affaire si difficile. Marie est toujours le refuge des pécheurs, leur protectrice et leur avocate suppliante devant le trône du Très-Haut. Elle adoucit le courroux du juste Juge et détourne sa main vengeresse. Sans Marie, le pécheur se relèverait difficilement et, une fois relevé, il lui serait malaisé de ne pas retomber. Et de même que, pour sa conversion, le pécheur a besoin du secours de Marie, de même le succès de cette conversion n'est obtenu que par celui qui honore particulièrement la sainte Vierge, qui lui recommande ses travaux et qui porte les convertis, ainsi que ceux qui sont en voie de conversion, à aimer, à prier et à imiter Marie.

Nous constatons ce fait chez tous les grands hommes qui ont travaillé à la conversion des pécheurs; chez les Alphonse de Liguori, les François de Sales, les François-Xavier, les François, les Dominique. Pour les Ordres fondés par ces deux derniers Saints, nous le constatons d'une manière plus sensible. S'ils ont fait de grandes choses pour le salut des peuples, c'est que tous deux ont rivalisé de zèle pour l'honneur de l'auguste Mère de Dieu. Depuis des siècles, le Frère-Prêcheur, armé du rosaire, parcourt le monde et travaille à sa conversion; de son côté le Frère-Mineur triomphe du monde en tenant haut la bannière de Marie Immaculée.

Avant de clore ce chapitre, nous devons rappeler l'amitié qui s'établit, pendant leur séjour à Rome, entre François, Dominique et le bien-

heureux Ange de Licata, de l'Ordre des Carmes. Ange mourut martyr, en Sicile, en 1225; il se trouvait à Rome pendant le concile et prêcha avec un grand succès dans la basilique du Latran; le sermon terminé, les trois religieux se rencontrèrent et se rendirent réciproquement honneur. Ange prédit à François qu'il recevrait les stigmates, et François prédit à Ange qu'il serait martyrisé par les hérétiques; enfin Ange et Dominique se donnèrent entre eux les noms de lutteurs contre les hérésies. Tout cela se réalisa. Les trois Saints devinrent des amis intimes. On montre à Sainte-Sabine, le lieu où les Saints se rencontrèrent et s'entretinrent, et une belle fresque immortalise ce souvenir. L'Ordre des Carmes célèbre la fête de saint Ange martyr, le 5 mai (1).

Saint François expédia de Rome à tous les Frères une lettre circulaire pour les inviter au Chapitre de la Pentecôte, puis il retourna, au mois de décembre, à Assise (2), où l'attendaient de grandes choses. L'année 1215 avait été pour lui un temps de repos et de rénovation spirituels à l'Alverne et à Rome.

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1216, n. 17-18. — Cfr. *Acta* SS., Maii, t. II, p. 56 et suiv., d'après lesquels l'année de la mort est incertaine.
2. Wadding, *ibid.*, n. 1.

CHAPITRE XXII

L'INDULGENCE DE LA PORTIONCULE (1)

(1216-1217)

François paraît avoir passé la première moitié de l'année 1216 à Assise. Le 30 mai de cette année, qui était le dimanche de la Pentecôte, nous le trouvons au Chapitre, entouré d'un grand nombre de Frères (2). Peut-être le Chapitre était-il à peine clos quand Innocent III mourut à Pérouse. Cet événement mit le monde en émoi et plongea la chrétienté dans une profonde tristesse.

Innocent avait glorieusement dirigé la barque de Pierre durant dix-huit ans, six mois et neuf jours; son dernier acte fut un acte de charité. Pendant son règne il s'était efforcé de maintenir la paix et la concorde entre les princes et les peuples chrétiens, afin d'employer leurs forces

1. Les meilleurs travaux sur l'indulgence de la Portioncule sont : M. Gronwels, *Historia critica sacræ indulgentiæ B. Mariæ Angelorum vulgo de Portiuncula,* Antverpiæ, 1726, *Acta Sanctorum,* Octobris, t. II, p. 879, 919. — N. Papini, *Storia del Perdono d'Assisi,* Firenze, 1824. — J. Jeiler, *Kirchenlexicon,* Fribourg-en-Brisgau, 1897, X. V. P., 194. — P. Sabatier, *Etude critique sur la concession de l'indulgence de la Portioncule,* Revue historique, t. LXII, p. 282-313, Paris, 1896. — Cfr. aussi Dr. N. Paulus, *La concession de l'indulgence de la Portioncule, Le Catholique,* 1899, XVIII vol., p. 97.

2. Wadding, *Annal. Minor.,* ad ann. 1216, n. 1.

réunies à la glorification du Christ et de son Église et à la lutte contre le Croissant. Lors donc que Pise et Gênes, entraînées par leur vieille rivalité, se combattaient de nouveau, il accourut lui-même pour réconcilier les deux puissants partis, et les gagner à la cause de la croisade décidée au concile de Latran. Mais il ne devait pas atteindre Pise ni conclure l'œuvre de paix. Arrivé à Pérouse, il fut pris d'une fièvre tierce d'une telle violence qu'il succomba en peu de jours. Ce fut le 16 juillet 1216. Innocent était dans sa cinquante-sixième année. Depuis des siècles, ses cendres reposaient dans une urne avec celles d'Urbain IV et de Martin IV, lorsque, dans ces derniers temps, Léon XIII les fit transporter au Latran, où elles auront sans doute trouvé leur définitif et très digne lieu de repos.

Sa mort fut pour l'Église une perte presque irréparable, ainsi que pour l'Ordre des Frères-Mineurs, dont il avait été le plus grand bienfaiteur. François dut en être vivement affligé. Devait-il et pouvait-il compter sur une égale affection et sur une égale faveur de la part du successeur d'Innocent?

Innocent fut inhumé le 17 juillet, c'est-à-dire le lendemain de son décès, et, le surlendemain, les cardinaux assemblés élurent à l'unanimité, comme pape, un Romain, Cencio Savelli. Il était d'une famille distinguée et avait rempli, sous Innocent, les fonctions ecclésiastiques les plus variées; il était doué de vertu, de science et d'expérience; c'est pourquoi il avait été choisi à

l'unanimité. Il prit le nom d'Honorius III. Son pontificat se fit remarquer par la douceur et l'amour; toutefois, cet amour n'exclua pas la fermeté, ainsi qu'en fit l'expérience Henri III, roi d'Angleterre, qui voulut enlever à Bérengère, veuve du roi Richard, son légitime héritage. De Pérouse, le nouveau Pape engagea les princes et les peuples chrétiens à la croisade projetée; il les exhorta, selon l'esprit de son prédécesseur, à renoncer à leurs querelles, et régla les affaires ecclésiastiques les plus urgentes. Le 4 septembre suivant, il fit son entrée au Latran. Tout le peuple courut au-devant de lui avec des cris de joie.

Après cette apparente digression, qui cependant était nécessaire pour faire mieux comprendre ce qui déjà a été dit, comme aussi ce qui reste à rapporter de la vie de notre Saint, arrivons au sujet de ce chapitre.

L'indulgence de la Portioncule ne diffère point en elle-même des autres; elle est, comme toute indulgence plénière, une remise totale des peines temporelles dues au péché, accordée par l'Église sous certaines conditions, en dehors du sacrement de pénitence. Mais elle se distingue des autres indulgences par son extraordinaire origine et par ses conditions. La visite de l'église de la Portioncule et la confession des péchés suffisaient, tandis que jusqu'alors, pour gagner une indulgence plénière il fallait, outre la réception des sacrements, faire une offrande ou une aumône destinée aux églises, aux pauvres, aux

croisades ou à des buts d'une utilité générale. On peut le dire, depuis l'indulgence de la Portioncule, l'Église s'est montrée plus facile dans la concession de ses trésors spirituels.

Au cours des siècles, cette indulgence a été l'objet de louanges et de vénération, mais aussi dès son apparition elle rencontra des adversaires déclarés. Chose remarquable, on ne trouve rien à son sujet chez les premiers biographes, pas même la plus légère allusion. Quel peut être le motif de ce silence? On pense que les biographes n'en ont pas fait mention pour ne pas nuire aux pèlerinages de Rome et de Compostelle, et surtout à celui de Terre-Sainte, vers lequel les croisades entraînaient alors beaucoup de monde; peut-être aussi parce qu'ils savaient que plusieurs cardinaux n'étaient pas favorables à la concession de ce privilège. On cherche encore à expliquer ce silence en prétendant que les historiens ne voulurent pas écrire une relation complète de la vie de François, et, par conséquent, ne mentionnèrent pas tout ce qui s'y rapportait. C'est possible. Toujours est-il que ce silence est singulier. Une autre circonstance est plus singulière encore.

En effet, nous ne possédons aucun acte pontifical de cette époque relatif à cette indulgence. Des auteurs moins anciens expliquent cette énigme en assurant que François refusa d'accepter un acte officiel du pape Honorius III. Dieu lui-même, aurait répondu le Saint, prendrait soin de son œuvre, la ferait connaître et la pro-

tégerait. En réalité, François ne tenait pas aux lettres de recommandation ou de protection. Dans son testament, il engage même ses disciples à n'en pas réclamer à la curie romaine pour les églises, les couvents ou la prédication. Il craignait que des adoucissements ne vinssent par là s'introduire avec le temps dans leur genre de vie.

La première moitié du XIIIe siècle est donc complètement dépourvue de toute preuve écrite de l'authenticité de l'indulgence de la Portioncule.

Le premier document écrit est du 31 octobre 1279; il est certifié (1) par un notaire public qui signe *Johannes olim filius Conclasiastes*. Le Fr. Benoît d'Arezzo, qui fut reçu dans l'Ordre par François lui-même et qui mourut vers 1280, et le Fr. René d'Arezzo (mort vers 1304) (2) y déclarent avoir souvent entendu le Fr. Massée dire qu'il était à Pérouse avec François lorsque celui-ci sollicita et obtint l'indulgence de la Portioncule du pape Honorius. Pour la gagner, il fallait, après s'être confessé, visiter l'église de la Portioncule, le 2 août, c'est-à-dire depuis les vêpres du 1er août jusqu'aux vêpres du jour suivant. Le Souverain Pontife, en cédant à l'humble requête de François, fit la remarque que l'Église n'avait pas coutume d'accorder de pareilles indulgences.

1. Cfr. *Acta SS.*, Oct., t. II, p. 888. — PAPINI, *Storia del Perdono d'Assisi*, Firenze, 1824, p. 37.

2. Tous deux sont honorés comme bienheureux dans l'Ordre.

Les FF. Odon d'Acquasparta, René d'Arezzo, déjà nommé, et Marino d'Assise, neveu de Massée, témoignèrent aussi avoir entendu de la bouche du Fr. Massée que François, accompagné de ce dernier, s'était rendu à Pérouse auprès du pape Honorius III, lui avait demandé et en avait obtenu une grande indulgence plénière pour sa chère église de la Portioncule. Le Pape ne parla d'abord que d'une concession de l'indulgence pour trois et puis pour six ans. Finalement il l'accorda à perpétuité en disant : « Qu'il soit fait ainsi au nom du Seigneur. *Amen.* » Le document nous est communiqué (vers l'an 1335) par le Fr. François Bartoli d'Assise, le plus zélé collectionneur des écrits concernant l'indulgence de la Portioncule (1). Il n'y est pas question de limitation à un nombre déterminé d'années, ni même de la fixation d'un jour par année.

Un troisième document de la seconde moitié du XIIIe siècle (2), certifié par le P. Ange, provincial d'Ombrie, se réfère aux dires du Fr. Léon, compagnon et confesseur du Saint. Il rapporte que :

« Jacques Coppoli, homme noble de Pérouse, qui désirait être fixé sur l'authenticité de l'indulgence de la Portioncule, interrogea plusieurs fois le Fr. Léon à ce sujet. Celui-ci répondit que

1. *Acta SS.*, Oct., t. II, p. 885. — Papini, *Storia del Perdono d'Assisi*, Firenze, 1824, p. 33.

2. Le document porte la date du XIV cal. Septembris infra octavam Assumptionis B. Mariæ in loco olim Fratris Egidii. L'année fait défaut. Ce dut être entre 1274-1280.

François lui avait dit à lui-même qu'il avait demandé l'indulgence au Pape et l'avait obtenue pour chaque année, à l'anniversaire de la dédicace de l'église de la Portioncule. Tout d'abord, le Pape n'avait voulu l'accorder que pour quelques années, mais ensuite, cédant aux prières de François, il l'avait concédée à perpétuité, puis enfin il l'avait limitée au 2 août de chaque année, sous la pression et les réclamations des cardinaux, qui voyaient dans cette concession un danger pour le pèlerinage de Terre-Sainte. En retournant à Assise, François eut une révélation d'après laquelle il sut que l'indulgence accordée par le Pape avait été approuvée et confirmée au ciel. Le Saint aurait défendu au Fr. Massée de parler de cette révélation avant sa mort. En attendant, l'indulgence restera peu connue, mais bientôt Dieu la mettra en pleine lumière. Coppoli fit cette déposition devant deux témoins (1).

Bartoli cite aussi le témoignage du Fr. Jean de Fermo (2), décédé en 1322, qu'il avait connu personnellement et souvent interrogé. Ce Jean nomme dix-sept disciples du Saint, ou au moins disciples des premiers compagnons de François, hommes de grande sainteté de vie, qui tous certifièrent avoir entendu dire par Fr. Massée qu'il était avec François aux pieds du Pape

1. *Acta SS.*, loc. cit., p. 885 et suiv. — PAPINI, loc. cit., p. 34.

2. Il est aussi honoré comme bienheureux dans l'Ordre (9 août).

lorsqu'il le supplia de lui accorder l'indulgence et l'obtint de lui (1).

Un autre document nous a été laissé par le savant Fr. François de Fabriano, déclaré bienheureux par l'Église. Ce Frère (2) raconte qu'étant entré dans l'Ordre en 1267, il alla, la même année, à la Portioncule pour y gagner l'indulgence. Il y rencontra le Fr. Léon, qui lui dit avoir appris de François lui-même qu'il avait obtenu cette indulgence du Pape. Fabriano raconte ensuite l'histoire de l'origine de cette faveur spirituelle, d'après Teobaldo, en appelle encore une fois au témoignage du Fr. Léon et aussi à ceux des FF. Benoît et René d'Arezzo, et ajoute que l'indulgence fut publiée le 2 août 1216, à l'occasion de la consécration de l'église de la Portioncule, en présence de sept évêques. François la promulgua au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de sa très sainte Mère et du Pape (3).

Ce dernier témoignage est pour nous de grande importance. Abstraction faite de la sainteté du

1. *Acta SS.*, loc. cit., p. 892. — PAPINI, loc. cit., p. 31.
2. « De veritate excellentiæ indulgentiæ S. Mariæ de Portiuncula »; ou *Historia indulgentiæ S. M. de Portiuncula.*
3. *Acta SS.*, loc. cit., p. 891, 892. — PAPINI, loc. cit., p. 35. — Fabriano écrit : « Anno Domini 1216, quarto nonas Augusti fuit consecrata Ecclesia S. Mariæ de Angelis a septem Episcopis. Et Dominus Papa Honorius posuit ibi indulgentiam a pœna et culpa. Et B. Franciscus die illa sic indulgentiam populo annuntiavit præsentibus dictis Episcopis : Ex parte Domini nostri J. C. et SS. Matris eius ac prædicti Domini Papæ, etc. »

témoin qui garantit la vérité de son récit, il désigne l'année 1216 comme celle de la concession et de la publication de l'indulgence (1).

Pierre Zalfani, patricien d'Assise, affirme également que l'indulgence fut publiée par François en présence de sept évêques. Malheureusement, il n'indique pas l'année. Comme il assista lui-même à la publication, il cite textuellement les paroles du Saint : « Je veux, dit celui-ci, vous envoyer tous en paradis ; c'est pourquoi je vous annonce l'indulgence que j'ai obtenue moi-même de la bouche du Saint-Père. Vous tous, qui êtes venus aujourd'hui, et tous ceux qui viendront chaque année, avec un cœur contrit et humilié, recevront la rémission de tous leurs péchés. Je désirais que l'indulgence s'étendît aux huit jours de l'octave ; mais je n'ai pas pu l'obtenir (2). »

Nous laisserons aux écrivains, qui voudraient faire l'histoire critique de l'indulgence, le soin de produire des preuves plus amples de son authenticité. Nous ne parlerons plus que de la lettre de Teobaldo Offreducci, évêque d'Assise (1296-1313) ; il répète les dires des témoins déjà cités et paraît donner l'histoire exacte de l'indulgence. Il écrivit avec l'intention de la défendre contre ses adversaires, et il manifesta cette intention dès le début de sa lettre.

1. Wadding et d'autres mentionnent par erreur les années 1221 et 1223, la première, comme celle de la concession, la seconde, comme celle de la promulgation.

2. *Acta SS.*, loc. cit., p. 890. — Papini, loc. cit., p. 38.

Ainsi que nous le savons, François priait souvent pour la conversion des pécheurs. Dans ce but, il passait des nuits entières en oraison, pleurant, soupirant, se donnant la discipline et se roulant dans la neige et les épines. C'est ainsi qu'il passait une nuit à Assise, dit Teobaldo, lorsqu'il reçut la révélation qu'il devait se rendre à Pérouse, auprès du Pape, pour lui demander une indulgence en faveur de l'église de la Portioncule restaurée. Le lendemain, accompagné de Fr. Massée de Marignan, il partit pour Pérouse, où il trouva le pape Honorius auquel il dit : « Saint-Père, il y a peu de temps, j'ai restauré une église en l'honneur de la sainte Vierge, mère de Jésus-Christ. Je viens prier Votre Sainteté de vouloir bien accorder à ce sanctuaire une indulgence sans obligation d'offrande. — Cela ne peut se faire aisément, répondit le Pape, car celui qui désire une indulgence doit faire un acte de charité. Mais dites, pour combien d'années la désirez-vous? et quel genre d'indulgence voulez-vous? » François répliqua : « Je ne demande pas des années, mais des âmes. — Comment voulez-vous des âmes? » reprit le Pape. « Saint-Père, repartit François, de la manière suivante : qu'il plaise à Votre Sainteté de délivrer des peines du péché, dans le ciel et sur la terre, à partir du jour de leur baptême jusqu'à celui de leur entrée dans cette église, tous ceux qui y viendront après s'être confessés et repentis humblement et avoir été absous par les prêtres. — Vous demandez beaucoup, dit le

Pape; il n'est pas dans l'usage de la curie romaine d'accorder de semblables indulgences. — Seigneur, reprit François, je ne le demande pas de moi-même, mais au nom de Jésus-Christ qui m'a envoyé. — Qu'il en soit donc ainsi, dit le Pape, vous l'aurez. »

Les cardinaux présents à Pérouse ne furent pas de cet avis; ils firent observer au Souverain Pontife que cette indulgence porterait préjudice aux indulgences accordées pour la Terre-Sainte et l'église des Princes des Apôtres, Pierre et Paul. Le Pape répondit : « Nous l'avons accordée; il ne convient pas de défaire ce qui est fait, et nous ne le pouvons pas; mais nous limiterons l'indulgence à une seule journée, *diem naturalem.* » Il appela alors François et lui dit : « Nous vous accordons qu'à partir de ce moment, tous ceux qui, étant confessés et contrits, se présenteront dans ladite église, soient absous des peines encourues et des péchés commis. Nous voulons que cette concession soit à perpétuité, mais à raison d'un jour seulement, c'est-à-dire des premières vêpres d'un jour aux secondes vêpres du lendemain, y compris la nuit (1). »

Cette restriction fut pour le Saint un coup inattendu; mais il baissa la tête humblement, sachant que le Pape avait le pouvoir d'agir ainsi.

François s'inclina donc devant la décision du Souverain Pontife et se retira. Mais celui-ci le

1. *Acta SS.*, loc. cit., p. 891 et suiv. — PAPINI, loc. cit., p. 39 et suiv

rappela et lui dit : « Homme simple, où allez-vous? Quel gage emportez-vous de ce que vous venez d'obtenir? » François répondit : « Si l'œuvre est de Dieu, il la fera connaître; je n'ai besoin d'aucun écrit. Que la sainte Vierge soit la charte, Jésus-Christ le notaire, et les anges les témoins. » Puis il partit. En cheminant vers Assise, il s'arrêta à Colle, où il y avait une léproserie, et s'y reposa. A son réveil, après avoir prié, il appela son compagnon et lui dit : « Fr. Massée, je vous assure que l'indulgence qui m'a été accordée par le Pape, sur la terre, a été confirmée par Dieu dans le ciel (1). »

Tel est le récit de Teobaldo. Il donne ensuite, comme preuve de l'authenticité de l'indulgence, les paroles des FF. Massée et Léon, et, à l'appui de sa publication, il mentionne le témoignage de Zalfani. Il ajoute que cette indulgence fut connue dans le monde entier, qu'on vint d'Italie, de France et d'Espagne, en foule à Assise, pour la gagner; que des papes, comme Boniface VIII, du temps de Teobaldo, envoyèrent des délégués, le 2 août, à Assise, pour la fête de l'indulgence, et que des cardinaux allèrent en personne à la Portioncule, confirmant et justifiant ainsi la foi à l'indulgence (2).

Le lecteur attentif n'aura pas manqué de constater que lors de la concession de l'indulgence, il y eut entre le Pape et François une sorte de

1. *Acta SS.*, loc. cit., p. 891 et suiv. — Papini, loc. cit., p. 39 et suiv.
2. *Ibid.*

débat, François plaida pour le salut des âmes; il voulait les envoyer toutes en paradis. En sollicitant l'indulgence, il pensait aux âmes et non aux années; il comptait sur une indulgence perpétuelle et pour chaque jour; tandis que le Pape ne parlait que d'années et même d'un jour par année. Quelle déception, mais aussi quelle soumission à la volonté du Vicaire de Jésus-Christ! Il sait qu'il doit céder dans ce pieux débat. Il incline la tête et remercie pour ce qu'il a obtenu, bien qu'il eût désiré davantage, puis il part. Il ne demande même pas d'acte écrit. La parole du Pape lui suffit, Dieu aura soin du reste. Il était impossible que François témoignât mieux son amour du Pape et de l'Église catholique. Il fut et il est resté l'homme catholique et tout apostolique, *Vir catholicus et totus apostolicus.*

Mais pourquoi Honorius III hésita-t-il devant la demande de François? C'est qu'il connaissait la grande valeur des indulgences et qu'il savait combien la faveur sollicitée par François était contraire à la pratique de l'Église. Jamais jusqu'alors en effet elle n'avait accordé d'indulgence dans cette forme, aussi la requête de François était toute nouvelle. Et ce fut pour ce motif que le Souverain Pontife hésita. Il apparaît, en cette circonstance, comme l'administrateur consciencieux des trésors de Jésus-Christ et des saints, et comme le gardien fidèle des lois ecclésiastiques. Depuis cette époque, à la vérité, l'Église a concédé un grand nombre

d'indulgences sans obligation d'offrandes, mais il appartient précisément à elle seule de modifier les conditions suivant lesquelles on peut les gagner.

Des écrivains moins anciens ajoutent des récits merveilleux (1) à cette histoire si simple et si belle de l'indulgence de la Portioncule.

Avant d'aller à Pérouse, François aurait eu, dans l'église de Notre-Dame des Anges, une apparition de Notre-Seigneur, de Marie et de nombreux esprits célestes. Jésus-Christ se serait déclaré prêt, à cause du grand zèle de François pour les âmes, à lui accorder telle grâce qu'il demanderait, et le Saint aurait demandé l'indulgence de la Portioncule. Jésus lui-même aurait trouvé cette requête très forte, néanmoins il l'aurait accordée, et, pour la faire ratifier, il aurait adressé François au Pape, qui a sur terre le pouvoir de lier et de délier. Plusieurs Frères auraient vu de leurs cellules l'apparition dans l'église et auraient entendu l'entretien de Notre-Seigneur avec le Saint.

François aurait obtenu l'indulgence, ainsi que nous l'avons raconté, pour un jour par année, mais, chose singulière, le Pape et lui se seraient séparés sans avoir fixé ce jour. Une nouvelle apparition et un miracle auraient remédié à cet oubli.

En effet, tandis que François priait durant la nuit, avec tristesse et larmes, et qu'il était

1. Cfr. *Acta SS.*, loc. cit. p. 903 et suiv. — WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1221 et 1223.

troublé par le tentateur dans ses exercices de pénitence, il s'était roulé dans la neige et les épines jusqu'au sang, pour confondre le diable et châtier son propre corps; à ce moment, ayant été entouré d'une lumière céleste, et de magnifiques bouquets de roses au lieu de buissons d'épines, les anges du ciel auraient fait entendre des chants autour de lui, et l'auraient invité à se rendre à l'église, où Jésus et Marie l'attendaient. Il aurait rapidement cueilli douze roses blanches et douze rouges, puis serait entré à l'église, où il aurait trouvé Jésus et sa Mère. Son pauvre et sombre habit serait devenu subitement resplendissant de blancheur. Il aurait prié Jésus-Christ de déterminer lui-même le jour de l'indulgence, et Notre-Seigneur aurait choisi le 2 août. Mais, cette fois encore, François devait rechercher la confirmation du Pape, et afin que celui-ci ajoutât foi plus facilement à ce qu'il lui rapporterait de l'apparition et de l'entretien, il dut emporter trois roses blanches et trois rouges, et emmener comme témoins les Frères qui avaient vu l'apparition. Les anges auraient assisté à l'entrevue de Notre-Seigneur et de son serviteur en chantant le *Te Deum*.

Le Saint se serait ensuite rendu à Rome avec ses compagnons, et le Pape aurait facilement ajouté foi à leurs récits, mais il aurait aussi voulu soumettre la question aux cardinaux. Le lendemain, François aurait comparu devant le Sacré-Collège et aurait raconté ce qui s'était passé à la Portioncule. Après délibération, le 2 août aurait

été adopté comme le jour de l'indulgence. Ensuite le Pape aurait prescrit aux sept évêques d'Assise, de Pérouse, de Todi, de Spolète, de Foligno, de Nocera et de Gubbio de se trouver le 1er août à Sainte-Marie des Anges, et d'y publier solennellement l'indulgence. Ces prélats seraient arrivés à la Portioncule au jour déterminé, mais sans tenir compte des prescriptions pontificales, ils auraient limité l'indulgence à dix années, au lieu de la déclarer à perpétuité, *in perpetuum*. Mais toutes les fois qu'ils voulaient dire « dix années », leur parole se serait transformée miraculeusement en ces mots « à perpétuité ».

C'est ainsi que les auteurs moins anciens présentent les faits.

Que faut-il penser de tout cela? Ce qui ressort des documents les plus anciens, c'est que François sollicita l'indulgence de la Portioncule d'après une révélation divine, et qu'il obtint également par une révélation divine l'assurance qu'elle était confirmée dans le ciel. Les premiers témoins ne disent pas de quelle manière eut lieu cette révélation. Il ne serait donc pas invraisemblable que l'ordre d'aller demander l'indulgence au pape Honorius eût été donné lors de la véritable apparition de Jésus et de Marie à la Portioncule. Mais il faut renoncer à la légende de la non-fixation du jour de l'indulgence, de la seconde apparition de Notre-Seigneur et de sa Mère, du miracle des roses (à moins qu'il n'ait eu lieu à la première apparition, ce dont il ne reste aucun témoignage) et du voyage de Fran-

çois à Rome pour la détermination du jour de l'indulgence, parce que tout cela est en contradiction avec les récits des témoins directs et intermédiaires sur l'authenticité historique de l'indulgence de la Portioncule. Cette remarque est aussi applicable à l'opposition faite par les sept évêques ombriens lors de la promulgation de l'indulgence.

Maint lecteur qui, jusqu'ici, aura cru tout cela pieusement, comme ce fut le cas pour nous (1), se trouvera choqué. Mais qu'il prenne patience! Quand tout ce qui est légendaire serait rejeté, qu'est-ce que l'indulgence y perdrait? Elle perdra en poésie, mais non en substance et en valeur. Son origine et son caractère merveilleux sont garantis par nos récits appuyés sur des témoignages certains. Que cela nous suffise. D'abord la vérité, puis la poésie; d'abord l'histoire, puis la légende.

A l'occasion de la publication de l'indulgence, les églises de la Portioncule et de Saint-Damien furent consacrées par les sept évêques (2).

Les témoins déjà cités ne disent rien du développement originel de l'indulgence, ni de son extension. Le bienheureux Fabriano est le premier à raconter qu'il alla à la Portioncule en 1267 pour y gagner la précieuse grâce; il ne parle pas du nombre des fidèles qu'il y rencon-

1. Voir la première édition.
2. Cfr. *Acta SS.*, loc. cit., p. 915. — Papini, loc. cit., p. 9. — L'office de jour du 2 août est encore celui de la dédicace de l'église.

tra. On peut conclure avec certitude du profond silence gardé par les auteurs, qu'à son début, l'indulgence fut peu connue et peu recherchée, ainsi que François l'avait prédit. Mais Dieu la mit en lumière (1), ainsi que le Saint l'avait également annoncé. On confine à l'incroyable quand on apprend quels concours de fidèles de tous pays affluaient à Assise, le 2 août de chaque année. Barnabé de Sienne (2), un compagnon de saint Bernardin de Sienne. raconte qu'en arrivant à la Portioncule, pour gagner l'indulgence, ils y trouvèrent deux cent mille pèlerins. En 1457, il y en eut environ cent mille (3). Les papes en furent témoins et ne s'y opposèrent point; eux-mêmes d'ailleurs firent le voyage pour gagner l'indulgence.

Jusqu'à Sixte IV, l'indulgence n'était gagnée que dans la seule église de la Portioncule. En 1480, ce Pape accorda aux religieuses, et plus tard aux religieux de Saint-François, le privilège de la gagner dans leurs églises monastiques. Léon X, Paul V, Grégoire XV, Urbain VIII, etc., concédèrent la même faveur pour les fidèles dans toutes les églises des trois Ordres franciscains, ainsi que dans beaucoup d'autres églises (4).

Le 4 juillet 1622, le pape Grégoire XV

1. PAPINI, loc. cit., p. 11 et suiv.
2. *Acta SS.*, Maii, t. V, p. 281.
3. DONATO BOSSIO, *Chronic. Mediol.* 1492.
4. Cfr. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1223. — RACCOLTA, p. 477.

ordonna que les fidèles qui désiraient gagner l'indulgence dans une église privilégiée autre que celle de la Portioncule, devaient non seulement s'être confessés, mais encore avoir communié (1). Il décida aussi que les fidèles devaient, en visitant l'église, prier aux intentions du Souverain Pontife. Enfin Innocent XI déclara, le 22 janvier 1687, que l'indulgence pouvait être appliquée aux âmes des défunts.

Ce qui a particulièrement rendu cette indulgence célèbre et l'a fait beaucoup apprécier, c'est qu'elle peut être gagnée *toties quoties*, c'est-à-dire autant de fois qu'on visite une église enrichie de ce privilège, depuis les vêpres du 1[er] août jusqu'au soir du 2 août, et qu'on accomplit les conditions déterminées. D'après un indult général de la Sacrée Congrégation des Indulgences, du 14 juillet 1894, la confession peut être faite dès le 30 juillet, toute la journée ; et, suivant un décret du 6 octobre 1870, la sainte communion peut être reçue le 1[er] août, dans n'importe quelle église, ainsi qu'il appert d'une déclaration de la même Congrégation du 22 février 1847 (2). Celui qui se confesse tous les huit jours n'a pas de confession spéciale à faire pour gagner l'indulgence.

1. Aujourd'hui encore on gagne l'indulgence à la chapelle de la Portioncule sans être tenu de communier.

2. Comme en certains lieux, l'indulgence ne peut être gagnée facilement le 2 août, l'Eglise, par un indult spécial, a permis à certaines localités de la reporter au premier dimanche qui suit la fête de la Portioncule, et de la gagner aux mêmes conditions que le 2 août.

La croyance que l'indulgence de la Portioncule peut être gagnée *toties quoties* est déjà ancienne, et n'a jamais été désapprouvée, ainsi qu'il ressort de la déclaration de la Sacrée Congrégation du Concile en date du 17 juillet 1700 et du 4 décembre 1723. Elle fut même expressément confirmée, le 22 février 1847, par la Sacrée Congrégation des Indulgences, et, le 12 juillet de la même année, par le pape Pie IX.

Par cette indulgence, la Portioncule obtint dans toute la chrétienté un tel renom que d'innombrables pèlerins y vinrent satisfaire leur dévotion, non seulement le 2 août, mais aussi durant toute l'année. Ce concours constant porta Innocent XII à accorder, le 18 août 1695, une indulgence plénière à cette chapelle, une fois par jour, laquelle, par conséquent, ne saurait être confondue avec celle de la Portioncule.

Qui pourrait encore douter de la validité de cette indulgence? Certes, ce n'est pas le catholique; selon Benoît XIV, un tel doute serait très téméraire (1).

Ainsi, par la publication de cette précieuse faveur, se réalisa d'une manière spirituelle ce qu'un disciple de saint François avait vu déjà avant son entrée dans l'Ordre. Il eut une vision dans laquelle il considéra une multitude d'aveugles entourant l'église, regardant le ciel en gé-

1. *De Syn. diœc.*, l. XIII, c. XVIII, et DISQUIS. *De indulg. Portiunc.*

missant et en implorant de Dieu la lumière et la pitié. Tout à coup un puissant rayon vint d'en haut, se répandit sur les malheureux et les guérit tous (1).

1. CÉLANO, *Vita II*, p. I, c. XIII. — *Tres socii*, c. IV, n. 56. — S. BONAV., c. II, n. 24.

CHAPITRE XXIII

LE CHAPITRE GÉNÉRAL DE L'ANNÉE 1217
MISSIONS HORS DE L'ITALIE
(1217-1218)

En l'année 1217, vers la Pentecôte, François tint de nouveau un Chapitre à la Portioncule. Pour la première fois on y élut des Provinciaux, et on leur donna une juridiction déterminée sur des contrées, des couvents et des Frères. Un Provincial, dont nous ne connaissons pas le nom, fut envoyé dans la Pouille; Jean de Starchia en Lombardie; Benoît d'Arezzo, un homme distingué, dans la Marche d'Ancône; Daniel de Toscane, en Calabre; Augustin d'Assise, dans la Terre de Labour; et Fr. Elie de Cortone, en Toscane. Le Fr. Bernard de Quintavalle fut dirigé sur l'Espagne avec plusieurs autres Frères, afin d'y continuer l'œuvre déjà commencée de la fondation des couvents et des missions. Le Saint envoya en Provence trente Frères sous la conduite des FF. Jean Bonelli et Monaldus de Florence, et, en Allemagne, le Fr. Jean de Penna, avec soixante compagnons. Il se réserva pour lui-même la France proprement dite, Paris, le nord de la France et les Pays-Bas (1).

1. Selon Wadding (*Annal. Minor.*, ad ann. 1216), François avait, en 1216 déjà, nommé des Ministres provin-

Avant de se séparer de ses Frères, François leur fit l'allocution suivante : « Mes chers Frères, au nom du Seigneur, marchez deux à deux, modestement et avec humilité, gardant un silence très exact depuis le matin jusqu'à tierce, et priant Dieu dans votre cœur. Qu'on n'entende parmi vous aucune parole oiseuse et inutile. Bien que vous soyez en voyage, il faut que votre conduite soit aussi humble et honnête que si vous étiez dans la solitude ou dans vos cellules. Car quelque part que nous soyons, et en quelque endroit que nous allions, nous avons toujours notre cellule avec nous. Notre frère le corps est une cellule, et l'âme est l'ermite, qui y demeure, pour contempler et prier. Si une âme aimant Dieu ne reste pas en paix dans la cellule du corps, la cellule extérieure ne lui servira guère. Comportez-vous de telle sorte, au milieu du monde, que quiconque vous verra ou vous entendra soit touché de dévotion, et

ciaux, et envoyé des missionnaires dans toutes les contrées, même en Allemagne, en se référant (comme le font aussi les *Acta Sanctor.*, Oct., t. II, p. 839, à un passage des *Trium Sociorum* (Trois Compagnons, c. IV, n. 62), où il est dit que François envoya partout des Frères, même en Allemagne, et nomma des Ministres provinciaux, onze ans déjà après la fondation de l'Ordre. Ce passage n'est pas clair, parce qu'on ne sait pas à partir de quelle époque les Trois Compagnons commencent à compter les onze ans; est-ce de 1205, commencement de la conversion de François, ou de la fin de celle-ci, en 1206? La *Chronique des XXIV Généraux* (Cfr. *Anal. Franc.*, t. III, p. 9) parle expressément de l'année 1217 et des onze années. Par conséquent, il faut reporter à 1217 ce que Wadding place en 1216.

loue le Père céleste, à qui toute gloire appartient. Annoncez la paix à tous les hommes avec ces paroles : « Que le Seigneur vous donne la paix », mais que la paix soit encore plus au fond de votre cœur que sur vos lèvres. N'offensez personne, ne fâchez personne; au contraire, par votre douceur, portez tout le monde à la bénignité, à l'union et à la paix. Nous sommes appelés pour guérir les blessés, consoler les affligés et ramener les égarés dans la bonne voie. Plusieurs apparaîtront comme membres de Satan, qui seront plus tard des disciples de Jésus-Christ (1). » Ensuite les Frères se mirent en route après avoir été bénits (2).

Les religieux désignés pour la Provence furent honorés par Dieu d'une grâce spéciale. Comme ils devaient recevoir des instructions particulières de François, ils restèrent pendant un jour encore à la Portioncule, après le départ des autres groupes. Au jour de leur départ, il n'y avait plus au couvent que trois pains, qui furent bénis si miraculeusement par Dieu, qu'ils suffirent non seulement pour les trente compagnons partants, mais qu'il en resta encore. Ce prodige les encouragea encore davantage à supporter les fatigues de la vie de mission (3).

Le moment vint aussi (4) pour François de

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1216, n. 5.
2. *Ibid.*, n. 6.
3. *Ibid.*, n. 9.
4. Ce dut être après le 2 août, c'est-à-dire après la publication de l'indulgence de la Portioncule.

se mettre en route avec Fr. Massée, mais au lieu de prendre la direction de la France, il alla de nouveau à Rome, aux tombeaux des Princes des Apôtres, pour recommander à Dieu, dans la prière, ses propres affaires et celles de ses enfants. Arrivé dans la Ville éternelle, il visita aussitôt l'église Saint-Pierre. Prosterné la face contre terre, il pria les Princes des Apôtres de l'instruire sur la sainte pauvreté, qu'il aimait par-dessus tout, et sur la vie apostolique, qu'il avait choisie pour lui et ses disciples. Les deux apôtres lui apparurent dans une lumière céleste et l'embrassèrent tendrement. Ils l'assurèrent que Jésus-Christ les envoyait pour lui dire combien il exauçait ses prières et ses larmes pour cette pauvreté, choisie par Lui et sa très sainte Mère et si fidèlement pratiquée par ses apôtres. Enfin ils lui affirmèrent que ce trésor était garanti à lui et aux siens, et que celui qui le garderait recevrait le ciel comme récompense. La vision disparut laissant le cœur de François inondé d'une douceur inexprimable. La pauvreté apostolique lui était assurée ainsi qu'à son Ordre. Qu'eùt-il pu désirer de plus? Plein de joie, il fit part à Fr. Massée de la divine promesse, et remercia Dieu de cette grâce insigne (1).

Il prit alors le chemin de la France. A Florence, il rendit visite au légat apostolique Hugolin, que nous apprendrons bientôt à connaître. Ce prélat lui conseilla de renoncer à son voyage,

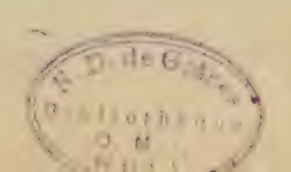
1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1216, n. 11-13.

en lui faisant remarquer comment son Ordre encore jeune avait besoin de sa présence (1). L'homme de Dieu, toujours humble et docile, suivit cet avis, et envoya en France le Fr. Pacifique, le roi des poètes, et les FF. Ange et Albert de Pise; lui-même resta en Italie (2).

Nous trouvons peu de chose sur les faits et gestes de notre Saint, dans les années 1217-1218; son activité paraît s'être concentrée sur les affaires de l'Ordre, et, en cela, il aurait suivi fidèlement le conseil d'Hugolin. D'après Wadding (3), il serait retourné à Assise, puis reparti de là pour aller à Rome demander au Pape un cardinal comme protecteur de l'Ordre. Nous n'avons aucun motif de douter de ces indications, mais nous devons le faire remarquer, ce ne fut qu'en 1223, ainsi que nous le dirons, qu'Hugolin prit véritablement la fonction de protecteur de l'Ordre des Frères-Mineurs. François revint de Rome à Assise par la vallée de Rieti (4).

Il séjourna et prêcha pendant quelque temps à Greccio, ville corrompue, où l'on négligeait presque complètement les sacrements et la parole de Dieu, et où les unions se dissolvaient contrairement à toutes les lois de l'Église. Il s'était installé sur une montagne voisine, d'où il allait visiter la ville et les localités environ-

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1217, n. 1. — CÉLANO, *Vita I*, l. I, c. IX, n. 74.
2. WADDING, *ibid.*
3. *Ibid.*, n. 2. 3.
4. *Ibid.*, n. 11.



nantes. Un jour qu'il revenait de Cotanello, près de Rieti, il pria un paysan de lui indiquer le chemin pour regagner son gîte. Cet homme lui refusa ce service, parce que ces parages étaient infestés de loups dangereux, qui causaient de grands dégâts. Mais quand le Saint l'eut assuré qu'en lui faisant cette charité, il ne courrait aucun risque, il consentit à l'accompagner. A la vérité, en revenant, le paysan rencontra deux loups, mais ils se montrèrent si doux que non seulement ils ne lui firent aucun mal, mais encore le caressèrent et le suivirent jusque chez lui (1). A peine ce fait eût-il été connu que le peuple afflua vers François et le pria de le délivrer des loups, la plaie du pays, ainsi que des tempêtes de grêle qui détruisaient tout chaque année. Le Bienheureux se servit de cette circonstance pour montrer à la ville coupable comment ces tribulations étaient les châtiments de ses péchés et de ses vices, et comment ils pouvaient être écartés par la pénitence et non par des miracles. Et il ajouta : « A l'honneur et à la gloire de Dieu Tout-Puissant, je me porte garant, que si vous croyez à ma parole, et voulez avoir pitié de vos âmes, en faisant une bonne confession et de dignes fruits de pénitence, de son côté le Seigneur s'apitoyant sur vous délivrera votre pays de ces calamités, et le rendra abondant en toute sorte de biens. Mais, en même temps, je vous déclare que si vous

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1217, n. 12.

devenez ingrats et retournez comme des chiens à votre vomissement, la colère divine s'appesantira davantage sur vous, et vos plaies seront plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui. » Le peuple rentra en lui-même et fit pénitence, et les fléaux cessèrent aussitôt (1). Selon la remarque de saint Bonaventure (2), lors même qu'il grêlait dans les environs, Greccio n'en souffrait point. Les plaies publiques ne reparaissaient que lorsque le peuple venait à oublier Dieu.

Ce miracle, de longue durée, sinon perpétuel, ne doit pas nous étonner; les péchés attirent les punitions du ciel, tandis que la sincère pénitence les éloigne. Le peuple juif était heureux aussi longtemps qu'il vivait selon la loi; mais s'il s'en détournait, les châtiments arrivaient sans retard. Devait-il en être autrement sous la nouvelle loi? Non, certes! L'expérience de chaque jour nous apprend que plus les mœurs publiques se corrompent, plus aussi deviennent abondantes les calamités publiques. Celui qui ne voit pas cela en lisant en détail l'histoire des peuples est certainement frappé de cécité ou rempli d'orgueil et de mépris envers Dieu. A celui-ci on peut appliquer la parole du prophète : « Seigneur, vous les frappez et ils n'éprouvent pas de douleur; vous les brisez, mais ils ne veulent pas voir la correction; leur front est plus dur qu'un roc, et ils ne veulent pas revenir (3). »

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1217, n. 13.
2. S. Bonav., c. viii, n. 121.
3. Jérémie, 5, 3.

François rencontra à Greccio un ami et un protecteur dans le chevalier Jean Velita, que ses sermons avaient converti. Velita voyait souvent le Saint et s'entretenait avec lui des choses du salut; mais comme il était déjà avancé en âge et qu'il avait quelque peine à monter jusqu'à la demeure de son ami, il le pria de se rapprocher de la ville, et lui offrit même de lui bâtir un couvent au lieu qu'il lui désignerait. François accueillit la proposition en souriant et dit qu'il choisirait une place éloignée de la ville de la distance que pourrait parcourir un tison lancé par un enfant. Velita accepta la condition; en descendant de la montagne, il dit à un enfant de lancer une torche. Celui-ci y mit une telle force, certainement surnaturelle, que la torche s'arrêta à un mille de la ville, sur une hauteur boisée et rocheuse appartenant à Velita. Fidèle à sa promesse, celui-ci éleva un couvent pour les Frères-Mineurs. L'édifice fut presque entièrement taillé dans le roc; il était simple et pauvre; le réfectoire, l'oratoire et les cellules s'étendaient sur rez-de-chaussée et mesuraient trente pieds en longueur et six pieds en profondeur. Ce lieu devint célèbre par plusieurs miracles opérés par François lui-même (1).

A Contigliano, les religieux furent très préoccupés du mauvais état de santé de leur Père. Afin de le garantir du froid, ils doublèrent son habit de quelques morceaux de drap. Dès qu'il

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1217, n. 14, 17.

s'en aperçut, il les fit découdre et dit à ses compagnons : « Mes Frères, je dois servir de modèle aux autres; ma vie doit être une règle pour eux. Je sais qu'il n'y aurait point de faute à porter ce vêtement, car je sens bien que mon corps aurait besoin d'une enveloppe plus chaude, mais je vois beaucoup de mes Frères qui auraient également besoin d'un meilleur habit et qui ne peuvent se le procurer. Je dois donc subir la même privation, afin de ne pas paraître m'accorder plus de soulagement qu'à eux et comme si je n'avais aucun souci de leurs besoins. S'ils voient que je supporte la peine de bonne volonté, ils l'accepteront de même (1). »

Des miracles et de grandes vertus distinguaient François et faisaient éclater de plus en plus sa sainteté. Mais Dieu aime surtout l'humilité, c'est pourquoi, en ce temps-là, il humilia François en permettant qu'il fût soumis à de fortes tentations; il fut réduit à un grand abattement et à une profonde perplexité; il pria, versa des larmes, supplia; mais en vain, la tentation ne cédait pas. Lui qui dirigeait tant d'autres dut sentir ce que c'est que d'être éprouvé et humilié par Dieu. Cependant, après une longue et incessante supplication et des souffrances patiemment endurées, le Ciel eut pitié de lui. « François, lui dit une voix, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, et que vous disiez à cette montagne : Allez-vous en de là, elle se

1. Wadding, *Annal. Minor.*, ad ann. 1218, n. 1.

déplacerait. » Dans son trouble, il ne savait de quelle montagne il s'agissait, et l'ayant demandé, il reçut cette réponse : « La montagne, c'est la tentation. » Aussitôt, il s'écria avec larmes : « Seigneur, qu'il me soit fait selon votre volonté », et la tentation disparut sur-le-champ(1).

D'après Wadding, François fit en 1217 et 1218 quelques courtes excursions hors d'Assise. Il doit aussi être allé au mont Alverne en 1218. Il fonda plusieurs couvents, entre autres à Sainte-Marie-au-Bois, appelée aujourd'hui la Foresta, à Fonte Columbo, à Poggio Bustone, tous dans le voisinage de Rieti; puis encore le couvent de Sainte-Marie à Ferneto, près de Pérouse, qu'il reçut des Bénédictins, et celui de Scarzola, dont le comte Marsciani lui fit cadeau (2).

Les Frères ne travaillaient pas avec moins de succès à l'extension de l'Ordre en France et en Espagne. Grâce à leur activité, ils fondèrent des couvents à Coïmbre, à Lisbonne, à Vimarana, à Tolède, à Villefranche, à Clermont, à Vienne et autres lieux (3). Dieu bénissait et protégeait d'une manière visible son œuvre. Nous reviendrons plus tard sur la part des Frères.

1. WADDING, *Annal. Minor.*, ad ann. 1218, n. 2. — BERNARD. A BESSA, *De Laud. B. F.*, c. III.
2. WADDING, *ibid.*, 1217. 1218.
3. *Ibid.*

TABLE DES MATIÈRES

Paris. — J. Mersch, imp., 4bis, Av. de Châtillon

